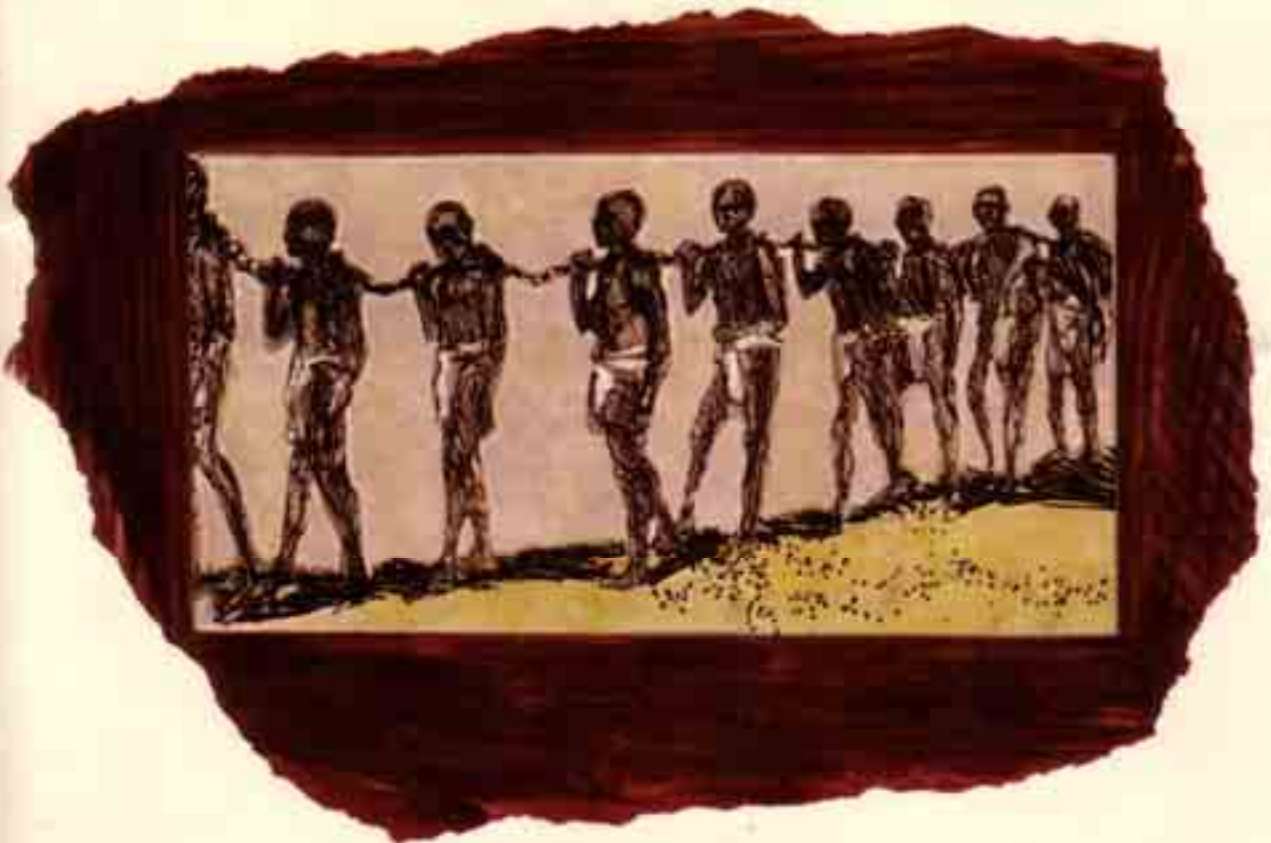


f.j.g. Mercadier

L'ESCLAVE DE TIMIMOUN



éditions france-empire

F. J. G. MERCADIER

L'ESCLAVE
DE
TIMIMOUN

*On ne se souvient plus des choses d'autrefois,
de même on ne se souviendra plus des choses à venir
parmi ceux qui viendront plus tard. »*

Ecclésiaste I, II.

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris-1^{er}

Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés
par l'éditeur de cet ouvrage?

Envoyez simplement votre carte de visite aux

EDITIONS FRANCE-EMPIRE,

Service «Vient de paraître», 68, rue J.-J.-Rousseau, Paris-1er,

et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part, nos bulletins d'information qui
présentent nos différentes collections,

que vous trouverez chez votre libraire.

© Editions France-Empire 1971

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays

IMPRIMÉ EN FRANCE

Table des matières

I LA RENCONTRE	5
II LA RAZZIA	7
III ROUTES DU SUD.....	33
IV MARCHES D'ESCLAVES	54
V CHEZ MON MAITRE.....	59
VI J'ÉTAIS AFFRANCHI !	78
DOCUMENTATION.....	86
Trois extraits d'articles parus dans le journal l'Illustration en 1890.....	86
I Le roi Gléglé	86
II Barka chef de Makhana	86
III Trois mois de captivité chez Behanzin Aidjéré au Dahomey.	87
EXTRAIT D'UNE LETTRE DU CARDINAL LAVIGERIE AU PAPE LEON XIII	88
NOTES SUR L'ESCLAVAGE A L'EPOQUE CONTEMPORAINE	89
COURS DES NEGRES	91
NOTE DE SERVICE DE MONSIEUR LE CHEF D'ESCADRON LAPERRINE,.....	92
NOTE DE LINGUISTIQUE.....	95

I LA RENCONTRE

Avant toute chose, il me faut vous dire que j'ai commandé le poste de Timimoun au Sahara de juillet 1944 à fin 1947. Auparavant j'avais commandé plusieurs pelotons méharistes et, tant au cours de reconnaissances qu'au cours de nomadisations diverses, j'avais sillonné pratiquement le Sahara Central d'Est en Ouest et du Nord au Sud parcourant ainsi, tant à pied qu'à dos de méhari un peu plus de 35 000 km. Le méhari est appelé communément dromadaire. Je ne parlerai pas des kilomètres parcourus par la suite en automobile et qui doivent atteindre le double du chiffre donné précédemment.

De par nécessité de métier, j'avais été dans l'obligation d'apprendre la langue arabe, des rudiments de langue touareg, mais surtout le droit musulman, les moeurs et les coutumes locales qui régissaient les diverses peuplades sahariennes que j'avais à surveiller ou à administrer.

Il y avait en effet des touareg, des arabes nomades, des sédentaires, des esclaves devenus libres appelés hartani et des esclaves vrais. Et tout ce petit monde était hiérarchisé en une multitude de tribus, sous-tribus, castes et familles...

Pour mettre tout cela en ordre, il avait été nécessaire que je lise les travaux de mes Grands Anciens, que j'interroge, que je provoque des confidences, que je me lie d'amitié avec beaucoup d'autochtones de toutes castes et là était, je crois, la tâche la plus difficile que j'avais eue à accomplir pour arriver à mes fins.

En effet, tout ce qui était étude ou compilation n'était rien, mais l'obtention du contact humain, confiant, était hérissé de difficultés car il convenait de s'identifier parfaitement aux personnes interrogées en essayant de penser comme elles, en utilisant leur vocabulaire et en connaissant le plus possible leur métier.

Après un long séjour au Sahara j'y arrivai assez bien et obtenais d'excellents renseignements sur les moeurs et coutumes qui m'intéressaient au plus haut point.

Une des tâches, à dire vrai très secondaire, du chef de poste de Timimoun que j'étais, consistait à visiter périodiquement les jardins de la palmeraie et à conseiller aux autochtones certaines variétés de cultures de bonne venue au Sahara, selon les directives reçues des services agricoles du Gouvernement général de l'Algérie.

- Un officier d'Affaires sahariennes doit tout savoir!

Ceci me permettait d'avoir des contacts avec les couches les plus pauvres de la population, je veux dire les affranchis et les esclaves.

Et un jour, dans la propriété de Si Hamou ben Abdelkader, j'aperçus un très vieux nègre dont le visage était aussi gris et aussi ridé que le type de palmier au pied duquel il était accroupi.

Il me dit avoir peut-être cent ans. Il ne se souvenait plus. Ses mains calleuses et noueuses, ses pieds déformés pour avoir pataugé pendant des décades dans la boue plus ou moins saline des palmeraies, ses yeux pratiquement éteints et sa bouche édentée, aux lèvres desséchées et

tremblotantes, déformées par la sempiternelle chique de tabac vert, sa petite barbiche blanche comme neige permettaient évidemment de penser qu'il était très âgé.

Il portait, sur les joues, certaines incisions tribales, ainsi je sus tout de suite qu'il était natif d'Afrique Noire et était peut-être affranchi, peut-être encore esclave, mais sûrement qu'il avait été acheté sur un marché du Sud.

Je le saluai aimablement et lui offris une pastille de menthe tout en lui demandant de ses nouvelles. Il était si heureusement surpris que le « commandant du poste » consente à lui adresser la parole qu'il se mit à larmoyer. Je lui promis de revenir le voir le lendemain et de lui apporter un peu de thé et de sucre.

J'y retournai le lendemain comme prévu et nous bûmes ensemble les trois verres de thé qu'il tint à préparer lui-même. Et c'est au cours de cette entrevue, plus familière, plus détendue, que je commençai à l'interroger sur ses origines, sa vie, etc.

Malgré sa vieillesse, ses souvenirs étaient encore parfaitement nets et il me dit des faits si surprenants que je revins à la bibliothèque du Poste, laquelle était fort bien fournie en livres sur les explorations africaines, afin de vérifier certains détails qui me paraissaient impossibles à imaginer.

Tout ce qu'il m'avait raconté était confirmé et rigoureusement vrai.

Je priai alors son maître, Si Hamou ben Abdelkader, de permettre à son vieil esclave de venir me rendre visite de temps en temps afin que je puisse l'interroger sur les temps passés. Si Hamou sachant que je m'intéressais aux moeurs et coutumes d'autrefois me dit que son nègre était à mon entière disposition. Il ajouta qu'il était affranchi depuis longtemps mais que ce nègre n'avait jamais voulu le quitter. Et puis, il était si vieux qu'il ne lui confiait aucun travail précis dans ses jardins. Son principal rôle était de chasser les moineaux qui pillaient ses récoltes d'orge et de blé. D'autre part, ses servantes lui apportaient quotidiennement de la nourriture et il lui donnait, de temps à autre, des vêtements décents. Ainsi il finissait ses jours dans la paix et sans soucis.

Je pris l'habitude de voir Griga - c'était le nom de ce nègre - une ou deux fois par semaine quand mon travail me le permettait. Nous prenions le thé, j'aiguillais la conversation et l'écoutais parler tout en prenant des notes.

Dans les pages qui suivent j'ai transcrit l'essentiel de nos entretiens en conservant autant que faire se pouvait la manière qu'avait Griga de s'exprimer.

Ces entretiens sont, - j'allais dire le message, mais c'est un mot trop galvaudé à l'heure actuelle -, plus exactement le carnet de route ou les mémoires d'un vieil esclave noir.

Griga est mort fin 1945. Il m'avait dit avoir été capturé vers l'âge de quatorze ans. A l'aide d'événements connus dont il se souvenait, j'ai pu établir à peu près la chronologie de sa vie. Il devait être né vers 1847-1848. Quand il mourut il était donc bien près d'être centenaire.

Il se rappelait, pour en avoir entendu parler, de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Ce fut l'époque de son mariage avec Mama. Son fils Belal naquit une dizaine d'années plus tard. Puis Griga eut connaissance d'une nouvelle guerre franco allemande, celle de 1914-1918.

Environ deux ans après cette guerre Belal se maria et lui donna un petit-fils qui fut appelé Mohamed.

Marna et Belal moururent peu de temps après au cours d'une épidémie de méningite cérébrospinale ⁽¹⁾. Griga demeura seul avec sa belle-fille et le petit Mohamed âgé tout au plus de deux ans.

Ce dernier quitta Timimoun en 1939 et s'engagea dans un régiment de tirailleurs algériens. Il prit part à la guerre de 1939-1945. A la mort de son grand-père, en 1945, il était sous-officier et servait dans les troupes d'occupation en Allemagne.

Griga appartenait à un Sahara d'un autre temps, au Sahara de l'aventure. Le Sahara d'avant le pétrole!

II LA RAZZIA

Je suis né d'une femme peuhl, esclave d'un parent du chef de Matankari. Quand je fus capturé par les touareg j'avais peut-être quatorze ans. J'étais beau à cette époque. J'avais de grands yeux brillants frangés de longs cils et on disait que pour que je sois si beau, ma mère avait dû coucher avec un touareg noble. Mais elle était très belle elle aussi. Je me rappelle qu'elle m'avait fait placer un petit anneau de cuivre dans le lobe de l'oreille droite et elle m'avait confectionné un pagne en peau de gazelle retenu sur les hanches par une ceinture brodée de fils multicolores. Si je t'ai dit que j'étais beau, je ne le savais pas, mais les filles de Matankari me le disaient souvent et, Dieu tout Puissant me pardonne! aux heures de sieste ou la nuit, je ne restais pas sans rien faire...

Quant au village de Matankari, il était situé dans la vallée du Maouri à cinq journées de marche de Sokoto, ville importante du Nigeria ⁽²⁾, et le chef de l'Aréoua y résidait. C'était un important marché régional. Nos huttes étaient construites avec des toits de paille et, autour d'elles, s'entassaient des amas de débris, provenant des résidus du marché, qui sentaient terriblement mauvais et attiraient une multitude de chiens. Mais nous n'étions pas pauvres tu sais : dans les environs du village et dans toute la vallée nous avions de très belles récoltes de mil, de tabac, d'oignons énormes et doux, de manioc, d'arachides et d'indigo.

Il y avait beaucoup d'eau à la saison des tornades, malheureusement, pendant la saison sèche, il ne restait que des puisards, peu profonds il est vrai, mais de faible débit. Ils étaient situés au Nord du village et assez loin. Alors les femmes et les enfants s'y rendaient vers le soir pour faire la provision d'eau nécessaire au lendemain.

¹ Effectivement, dans les archives de l'Infirmerie Indigène du poste de Timimoun, on trouve, relatée par le Médecin Militaire de l'époque, c'est-à-dire en 1922, une « nouvelle épidémie de méningite cérébro-spinale dont le centre fut le village de Zaouïa Sidi Belgacem ». (Renseignement donné par le Médecin-Lieutenant R. Rondreux, médecin-chef du poste de Timimoun).

² Les distances sont évaluées par les autochtones en journées de marche. La journée normale équivalait à environ 30 kilomètres. Mais les pillards faisaient couramment cent kilomètres par journée de vingt-quatre heures.

Le jour où j'ai été capturé, le vent soufflait du Sud en tempête et soulevait des tourbillons de sable qui obscurcissaient l'atmosphère. Nous étions abrutis par cet orage de sable mélangé de poussière de terre rouge qui pénétrait partout.

Il était nécessaire tout de même que nous allions à la corvée d'eau. Aussi, au coucher du soleil, quand la tempête parut s'apaiser, les femmes sortirent et s'appelèrent de case en case pour aller ensemble sur les puits, accompagnées des jeunes pouvant porter une cruche. On y allait en groupe surtout pour se raconter ou entendre les potins du village et voir les filles. C'était une corvée très agréable, car on apprenait beaucoup de choses! Il y avait des femmes de plusieurs races dans le village, libres ou esclaves : des Haoussa aux cheveux tressés de nattes multiples rejetées en arrière. Elles portaient un pagne court, les jeunes étaient simplement habillées d'une vingtaine de colliers de perles qui, partant du nombril s'arrêtaient sur les hanches formant une gaine multicolore. Elles avaient au cou un collier de perles bleues avec, comme pendentif, un fétiche représentant un cheval monté. Il y avait aussi des Bornouanes élancées et assez jolies, des Chouas dont la coiffure se composait de petites nattes reliées en arrière par un cordon de cuir et des anneaux de cuivre. Elles avaient aussi des bracelets de cuivre aux chevilles et de petits anneaux d'argent aux oreilles. Se joignaient à nous quelques esclaves Moussourah raziés vers le Nord du côté d'Agadès ainsi que des enfants achetés soit au Damergou, soit chez les Mangas à l'Est de Zinder, et aussi quelques eunuques appartenant au chef de l'Aréoua. Au contact des esclaves divers j'avais appris à parler un peu d'arabe et de touareg.

Mais tout ceci ne t'intéresse pas beaucoup. Ce que tu veux savoir c'est comment j'ai été pris. Donc, nous partîmes tous ensemble, troupe jacassante et rieuse, vers les trous d'eau. La nuit tombait presque. Nous commençons à tirer de l'eau pour emplir nos cruches et certains étaient assis attendant leur tour de puisage.

Soudain, un parti de touareg criant et gesticulant, brandissant lances et épées se jette sur nous en hurlant. D'abord figés de stupeur, c'est rapidement la débandade, chacun de nous essaie de s'enfuir comme il peut. Les touareg cherchent à nous encercler. En nous retournant nous voyons notre village qui brûle. Affolés nous ne savons plus où donner de la tête. Mon camarade Makoko essaie de fuir en se glissant entre deux touareg, mais l'un d'eux l'aperçoit et le cloue au sol d'un coup de javelot et Makoko hurle de douleur; un autre, un eunuque du chef, a le bras sectionné d'un coup de sabre. Les touareg nous entourent, ils nous rassemblent en nous frappant à coups de hampes de lance, de plat de sabre ou de cravache. Malgré nos cris et nos appels ils nous poussent vers le Nord.



Parti de pillards looneg (Illustration 1894).



Village soudanais (Illustration 1895).

Le fils du chef, profitant d'un instant d'inattention, bondit et se sauve. Il est rattrapé et a la jambe gauche entaillée d'un coup de sabre. Il tombe en criant, son sang jaillit à gros jet.

Les pillards nous bousculent rapidement vers le Nord jusqu'à une cuvette de terrain où se trouvent d'autres touareg et aussi des arabes et des chameaux. Ils nous comptent, nous attachent rapidement les mains deux à deux avec des cordes en poils de chèvres qu'ils ont préalablement mouillées. Nous sommes en tout quarante-trois femmes, vingt jeunes et quinze enfants des deux sexes.

Quatre vieilles femmes qui se trouvaient avec nous, que je n'ai pas comptées ci-dessus, sont tout simplement égorgées; l'eunuque qui avait reçu un coup de sabre sur le bras est achevé d'un coup de poignard dans le ventre. Ainsi ils ne donneront pas l'alarme.

Et, sans attendre, nous repartons vers le Nord, approximativement en direction de Forkas. Ceux qui nous poussent vont à pied et nous frappent avec leur cravache pour nous faire accélérer l'allure. Les autres sont montés sur leurs méhari, les uns marchant devant, d'autres derrière et quelques-uns sur les côtés. Ainsi ils peuvent nous surveiller et apercevoir tout ennemi qui, éventuellement voudrait leur reprendre leurs prises.

Au loin les flammes crépitent, des tourbillons de fumée noire se rabattent sur le village. On entend des cris, des hurlements qui sont parfois couverts par le ronflement de l'incendie qui fait rage. Des bœufs meuglent, des chiens aboient... Le tam-tam résonne lugubrement appelant tous les hommes valides à l'aide. Nul ne s'est sans doute encore aperçu de notre enlèvement.

Nous marchons à vive allure. A tour de rôle les enfants fatigués sont hissés sur un chameau où ils se reposent quelques heures. A l'aube nous faisons halte dans un petit marigot à sec. Un guetteur arabe est installé sur une petite butte tandis qu'un peu d'eau nous est distribuée.

Bientôt le soleil se lève; notre marche reprend dans un paysage aride, coupé de vallonnements, de petites dunes de sable, d'affleurements pierreux qui rendent la marche difficile et harassante. La terre est calcinée, boursouflée par le soleil, elle s'effrite sous nos pas. La végétation est rare. Notre caravane soulève sur son passage une poussière argileuse, compacte, qui dessèche la gorge et fait larmoyer les yeux. Les traces creusent dans ce sol pourri de profonds sentiers. Les touareg nous obligent encore à accélérer l'allure car ils ont peur d'être poursuivis.

Vers midi le rezzou s'arrête, pour nous laisser souffler un peu, dans une plaine sans limites parfaitement dénuée de végétation. Au Nord, sur l'horizon, je crois deviner une petite ligne de dunes. Les arabes et les touareg nous distribuent à nouveau un peu d'eau, mais elle ne suffit pas à éteindre notre soif car nous avons marché pratiquement pendant toute une nuit et une demi-journée sans arrêts.

Nouveau départ. Les femmes se traînent péniblement. Les coups de houssine pleuvent dru sur les dos nus; la lenteur de notre avance irrite les razzieurs qui se montrent nerveux. Halte brusque du convoi. Remous de poussière plus compact. Koka, la Bornouane, une de nos voisines de case à Matankari, vient de s'effondrer. La compagne avec laquelle elle était attachée attend, accroupie, passivement, la décision des maîtres.

- Laisse-la crever! hurle un arabe appelé Ali. (Je sais son nom parce qu'il paraissait être le chef des arabes qui l'appelaient encore Ali Laouar parce qu'il était borgne.)

Les touareg se fâchent. Ils ne veulent pas l'abandonner. Elle est jeune et représente beaucoup d'argent. Finalement, après force cris et invectives, elle est hissée sur un chameau. La marche reprend.

Et ici c'est l'enfer! On ne voit que des mirages. L'air flamboie et au loin on voit des lacs d'eau bleue. Illusion! A l'approche l'eau disparaît... c'est encore la plaine immense. Ah, voici un vrai lac avec des arbres autour. C'est peut-être le Niger?

L'eau brasille, roule... mais elle recule?... Mais il y a quand même des arbres, on les voit bien! On dirait des tamarins. Sans doute fera-t-on halte quelques heures sous leur ombre? Malédiction, les démons se mettent de la partie! A mesure que l'on approche l'eau s'évanouit et il ne reste plus que quelques touffes d'herbe dans une plaine aveuglante de soleil!

Alors tu comprends, nous, les pauvres nègres, nous n'étions pas habitués aux marches en pays désertiques et nous passions, selon ces maudits mirages, par des crises successives de joie et de désespoir! Nous étions absolument crevés, comme des bêtes : nous avions soif, nous étions fatigués, mais tellement fatigués que nous ne pensions plus ni à notre village ni à nos familles... Nous ne pouvions plus envisager une possibilité de fuite, nous n'en avions plus la force. Tu sais que les nègres fatigués deviennent grisâtres de teint. Nous étions tous gris, nous ne pouvions transpirer, notre peau se mettait à sentir mauvais... Nous avançons comme des bêtes, les genoux à demi-fléchis, la tête rejetée en arrière pour aspirer un peu d'air, la bouche entrouverte sur des lèvres craquelées et enflées.

Nous n'entendions plus que le pas feutré et sourd des méhari pareil à un roulement éloigné de tonnerre.

Mais on ne crève pas facilement. Le soleil décroît progressivement, les mirages s'évanouissent. La plaine, toute la plaine est de couleur ocre clair. Au Nord, la ligne d'erg masque un petit massif montagneux. J'entends un touareg dire que nous sommes à l'Est, à la hauteur de Forkas.

Peu avant le coucher du soleil nous atteignons ces petites montagnes, à leur pied il y a quelques tamarins. Les touareg établissent leur camp pour la nuit autour de ces arbres. Nous sommes au centre du cercle qu'ils ont formé. Ils nous distribuent quelques poignées de dattes sèches et un peu d'eau. Faut-il te dire notre joie d'avoir à manger et à boire? Nous leur étions presque reconnaissants!

Les animaux de selle et de bât sont entravés. Etendant leur long cou ils arrachent à quelques rares acacias souffreteux des gousses sèches et quelques rares feuilles encore vertes.

Les enfants, assis et étonnés, un peu moins fatigués que nous autres puisqu'ils ont fait le trajet juchés sur des chameaux, ne comprennent pas pourquoi ils sont là ni la nécessité de faire un aussi long et pénible voyage. Certains, accroupis auprès de leur mère, s'étonnent de la voir attachée. Mais il faut dire que ces femmes sont fourbues et que leur épuisement a vaincu leur instinct maternel. Elles sont devenues semblables à des bêtes, lesquel-les, abreuvées et rassasiées, dorment d'un sommeil lourd entrecoupé de cauchemars et, inconsciemment, elles repoussent le marmot qui les gêne!

Notre état de fatigue est tel que nos pillards, malgré les risques qu'ils courent encore, décident de ne repartir que le lendemain au soleil levant.

Ils éteignent les feux afin de ne pas se faire repérer, nous donnent à nouveau des dattes et de l'eau. Ils vérifient et consolident nos liens.

J'étais trop las pour dormir. Tu sais, quand on est trop fatigué on ne peut pas dormir et on pense... La lune, à son quatorzième jour, éclaire le paysage d'une clarté brillante et froide. Dans un ciel, encore un peu bleu, elle fait pâlir les étoiles.

Silences...

Par intervalles, des chacals glapissent dans la brousse, puis une grosse hyène tâchetée, que les touareg appellent tahouri, ricane en rôdant autour du camp. Ensuite une harde de gazelles file comme le vent, dans un piétinement fou, poursuivie par des loups⁽³⁾ qui hurlent et appellent leurs frères à la curée. Vers minuit un lion rugit dans le lointain, enfin, au matin, une troupe de phacochères, animaux stupides et brutaux, passe en grognant, près du camp endormi.

Je n'ai pu dormir. Je suis fourbu. Deux touareg, accroupis non loin de moi chuchotent entre eux et tendent l'oreille aux bruits de la nuit pour les interpréter.

Il fait presque froid. De nombreux insectes remuent dans les herbes sèches. Frou-frous d'ailes. Cris d'oiseaux. C'est l'aube qui point, on va sans doute repartir.

Les deux touareg se sont dressés et glissent, comme des ombres, pour réveiller leurs camarades, sans faire de bruit. Chacun se lève, part à la recherche de sa monture et l'amène, en silence, près de son maigre bagage. L'animal est rapidement sellé afin qu'il soit prêt pour un éventuel démarrage rapide. On ne sait jamais! Tu sais que, dans le désert, l'aube est souvent choisie pour les attaques par surprise. Ceux qui sont prêts rassemblent les animaux de bât, lesquels, furieux d'être dérangés dans leur mastication somnolente, blatèrent, barrissent, éructent ou pètent. Les hommes n'y prêtent aucune attention. En un instant les acariâtres sont bridés, bâtés et chargés.

Réveillés par ce vacarme, les nègres se mettent sur leur séant et restent un moment hébétés, sans comprendre pourquoi ils sont là. Mais la fatigue, la faim, les cris gutturaux des chamba les rappellent vite à la triste réalité. C'est à nouveau un concert de soupirs, de sanglots étouffés, de lamentations. La cravache est nécessaire pour faire lever les premiers qui, se roulant sur le sol, essaient d'opposer la force d'inertie. Tout le monde, sous une grêle de coups, est rapidement sur pied et nous reprenons la route dans cette affreuse plaine, d'abord à une allure lente puis plus vive dès que nos muscles endoloris se sont réchauffés.

Puisque les secours ne sont pas arrivés dans la nuit, c'est à présent bien fini : nous savons que selon le gré de nos nouveaux maîtres nous serons exposés et vendus sur le marché de Gao ou celui de Tombouctou et emmenés très loin, vers le Nord, dans le pays de ces maudits arabes.

³ C'est le « Loup du Hoggar » de Duveyrier, encore appelé cynhyène. (Lycaon Pictus).

Les pillards ne craignent plus une attaque par surprise, encore moins une poursuite, aussi, enchantés par leur coup de main si fructueux, ils plaisantent et rient. Les quelques arabes de la bande entourent Ali Laouar qui joue de la flûte en j roseau à six trous. Il prélude puis improvise des chansons. Ses camarades l'accompagnent en frappant dans leurs mains en cadence. Et puis, comme les étapes sont longues et monotones, ils bavardent, racontent leurs prouesses amoureuses ou disent du mal de leur prochain.

Ils disaient notamment qu'Elouter, le chef de la bande, était redoutable pour sa ruse et pour sa cruauté. Il appartenait à la tribu des Kel Guéres. Pillard invétéré, il semait la terreur depuis le Hoggar jusqu'aux confins du Tchad.

Quand moi je l'ai connu, il était vêtu d'une tunique taillée dans des peaux de gazelles, ornée de franges rouges et d'un pantalon de mauvaise toile indigo. Il voilait son visage à l'aide d'une vieille bande d'étoffe laquelle, blanche sans doute à l'origine, était à présent toute grise, semée de tâches sombres et de tâches de graisse. Ali Laouar disait qu'il avait arraché son voile sur une de ses nombreuses victimes arabes. Il allait pieds-nus. Ses cheveux, nattés sur l'arrière de la tête, étaient soigneusement peignés sur le haut du front où, relevés, ils formaient une sorte de diadème. Comme tous les touareg il rasait sa moustache mais sa barbe croissait hirsute encadrant deux joues creuses et un grand nez fortement aquilin. Lors de ma capture il devait avoir une quarantaine d'années. Comme depuis toujours il écumait le Sahara à l'affût de mauvais coups à faire, il était obligé d'observer quotidiennement et longuement de vastes étendues de terre saturées de lumière, aussi ses sourcils étaient toujours contractés sur ses paupières plissées et son front était plein de grosses rides. Ses yeux étaient fardés au kohl⁽⁴⁾ dont la couleur noirâtre empêchait, paraît-il, le soleil de brûler les yeux. Très maigre il mesurait au moins quatre coudées⁽⁵⁾. Il portait deux lances à hampes de bois ferrées à chaque extrémité plus une takouba qui est une arme utilisée par les touareg. C'est un sabre droit à deux tranchants avec une garde en forme de croix.

Si mes souvenirs sont bien exacts, il y avait avec lui six touareg de sa tribu et autant d'arabes. Ces arabes étaient des bandits de sac et de corde qui avaient fui leur pays d'origine, s'étaient établis dans la région d'Agadès où ils vivaient de pillages et de rapines. Il devait y avoir quatre chamba d'Ouargla et deux arabes d'In Salah appartenant à la tribu des Ahl Azzi. Ces derniers prétendaient être d'origine maraboutique. Ils trafiquaient surtout de leur prestige et de leur influence occulte car ils disaient être versés en magie. Les touareg méprisaient profondément les chamba mais s'entendaient assez bien avec les arabes d'In Salah. Les arabes se mettaient très vite en colère et perdaient toute mesure. Ils prenaient à témoin Dieu et son Prophète - Sur eux soit le salut! - ils appelaient les pires malédictions sur la tête et la famille de leurs adversaires. Ils gesticulaient beaucoup en criant ce qui rendait les touareg encore plus impassibles et méprisants.

Les arabes discutaient déjà du partage des prises. Ils avaient jeté leur dévolu sur plusieurs d'entre nous. Nul ne voulait de nègres adultes difficiles à vendre, mais tous convoitaient les femmes;

⁴ Sulfure d'antimoine.

⁵ La coudée humaine équivalait à cinquante centimètres.

les chamba désiraient surtout les négrillons pour les châtrer et les vendre comme eunuques à Ghadames où les trafiquants, venus de Tripoli, exportant vers les royaumes arabes, les payaient fort cher.

Mais attends que je te raconte la suite parce que si je te dis toutes les discussions entre arabes et touareg je n'en finirai jamais.

Bref, nous étions partis de très bonne heure de cette maudite plaine et, vers la fin de l'après-midi, nous aperçûmes un coin de brousse plein sud. Comme nous avions marché hier à peu près plein Nord puisque le soleil couchant était en face de notre bras gauche et qu'un des pillards estimait que nous étions à l'Est, à hauteur de Forkas, nous marchions maintenant vers le Sud puisque le soleil couchant était maintenant sur notre bras droit. Donc il était certain que nos maîtres avaient changé leur route. C'était à peu de chose près la direction de Niamey. Pourquoi ce changement?

Bientôt nous repérons de grands arbres, des broussailles, puis quelques chameaux et des silhouettes humaines. Un instant, l'espoir d'être délivrés caresse follement nos esprits, mais nous sommes rapidement déçus. Les hommes aperçus accourent vers nous et interpellent joyeusement la bande d'Elouter... Il y a là une mare. Ces hommes prennent aussitôt les chameaux de bât, les déchargent, les entravent et aussitôt ce sont des discussions sans fin.

A la vue de l'eau nous nous ruons vers la mare. A plat ventre, gênés par nos liens, nous buvons à longs traits le liquide stagnant, bourbeux, tiède, pollué de déjections, emprisonné dans la cuvette argileuse depuis la saison des tornades. Là s'abreuvaient les fauves, les montures ou les troupeaux des rares voyageurs ou bergers de passage.

Mais dans notre hâte de boire, nous n'avions pas remarqué, parqués sous les arbres, un autre lot de nègres raziés. J'en connaissais certains qui étaient du village de Gougoufema qui est à trois journées de marche au Nord-Ouest de Matankari.

Et qui aperçois-je au milieu d'eux? Marna! Marna avec laquelle je devais me marier, pour laquelle j'avais déjà donné deux boeufs au chef du village de Gougouféma!

J'étais atterré par le mauvais sort qui nous poursuivait tous les deux, mais, dès ce moment-là, je jurai de faire l'impossible pour tâcher de rester avec elle, chez le même maître. C'était sans doute pratiquement impensable, mais je l'aimais.

C'est pour cela que je me rappelle toute ma vie passée comme si c'était hier! Je l'aimais, tu comprends? J'en étais fou! Et elle était très, très belle Marna, belle comme la lune!

Marna était originaire de Menaka où son père possédait un troupeau important que ses frères faisaient paître dans la brousse. Un jour, leur campement fut pillé par un parti de Kel Guéres lesquels à cette époque-là étaient ennemis des Oulliminden. Marna fut emmenée et vendue au chef du village de Gougouféma. Ce qu'elle était belle tu sais! D'origine Songhaï, sa peau couleur de cuivre rouge, l'ovale très régulier de son visage la rendaient adorable. Elle avait un nez légèrement aquilin, ses lèvres n'étaient pas lippues et ses seins étaient splendides, comme des petits melons! Elle portait aux jambes de lourds bracelets de cuivre, les lobes de ses oreilles étaient traversés par de petits morceaux de bois. Son pagne, qu'elle portait toujours comme les femmes songhaï, laissait son buste nu.

J'étais beau, elle était belle et nous nous aimions! Il me restait encore à remettre au chef de Gougouféma deux boeufs afin qu'elle soit mienne! Mais, vois-tu le destin? Tout était à refaire, et dans quelles conditions maintenant!

Traînant derrière moi mon camarade de corde, je vais le plus rapidement qu'il m'est possible vers Marna laquelle m'aperçoit et se lève encore chancelante la pauvre!

- Que la paix soit sur toi ô Marna! Que Dieu nous protège et nous délivre de ces chiens brutaux!

- Ainsi soit-il ô Griga! Ainsi soit-il!

- Mais comment es-tu ici ô Mama?

- O Griga, le destin a voulu que je sois prise à Gougouféma par ces maudits pillards il y a quelques jours et...

- C'est un grand malheur ô Mama! C'est un grand malheur! Quand je pense que notre mariage aurait pu être prochain! La vérité, c'est que l'homme n'est rien et qu'il ne commande pas au destin!... Tu vois il était dans ma destinée que je sois capturé moi aussi à Matankari... Que nos ancêtres soient avec nous dans le Bien et dans le Malheur!

Mama fondit en larmes; j'étais, moi aussi, malgré mon amour-propre de mâle, trop déprimé physiquement et moralement pour ne pas pleurer.

La malchance voulut qu'Elouter nous aperçut. Il paraissait porter un intérêt particulier à Mama. Il s'approcha, lui parla en touareg qu'elle comprenait fort bien.

- O femme, est-ce ton frère que nous avons ramené de Matankari?

- Non mon Seigneur, c'est un noir qui s'appelle Griga. Il était esclave à Matankari et devait me prendre pour femme. Il avait déjà donné deux boeufs au...

- Pour t'acheter? Moi, vois-tu, je n'ai pas donné deux boeufs, je t'ai simplement prise. Tu es à moi! Tu éviteras dès maintenant de parler à ce chien de nègre sinon je pourrais bien lui faire goûter de ma cravache.

Puis il se tourna vers moi, me parla en Haoussa pensant que je ne comprenais pas sa langue.

- File chien, que je ne te voie plus avec cette esclave! Si je t'y reprenais je te donnerais à Ali Laouar qui se chargerait de neutraliser ta virilité. Fous le camp!

Mama essaya, mais sans succès, d'attendrir Elouter. Ce dernier, exaspéré, lui asséna un fort coup de cravache sur le dos et l'envoya près de ses bagages personnels. Il me fit mettre les fers.

La mare, point de rassemblement du rezzou, était située dans la large vallée du Kolala que nous appelions, nous autres nègres, le Dallol Bosso. Elle coupait le plateau du Zaberma, dans le sens Nord-Sud, en deux parties également rocheuses et arides. Au désert que nous venions de traverser succédait brusquement une vallée à végétation exhubérante remplie de mares à la

saison des pluies. A la saison sèche il restait de nombreux puits très abondants avec, à proximité, des acacias, des tamarins, des arbres au feuillage clair protégés par de longues épines acérées ⁽⁶⁾, des korma et des magaria qui sont des variétés de jujubiers. Les branches de ces jujubiers servaient à confectionner des arcs. Partout encore des palmiers doums formaient des fourrés épais, repaire des lions pendant les heures chaudes de la journée. Il y poussait aussi beaucoup de graminées sauvages dont malheureusement beaucoup de karindjés, que vous autres français vous appelez je crois « cramram ⁽⁷⁾ » qui, arrivés à maturité, lâchaient des milliers d'épines crochues qui s'enfonçaient dans nos pieds nus, voire dans nos mollets.

Il y avait aussi beaucoup d'oiseaux qui se pressaient autour de la mare mais n'osaient approcher : des pintades, des perruches, des perdreaux, quelques outardes et c'était une cacophonie assourdissante de pépiements, de piailllements, de piaulements, de gloussements!

Nous devions passer la nuit ici même, le rezzou pensant être à l'abri de toute poursuite, et estimant, à présent qu'il était renforcé, être plus capable de résister à un éventuel assaillant. Nos nouveaux maîtres semblaient très satisfaits; chacun racontait, avec force gestes, la part « glorieuse » qu'il avait prise dans ces affaires. Les rauques éclats de voix des chamba succédaient aux rires cascadants et enfantins des touareg. Bref, tout ce monde était détendu sauf nous les pauvres nègres!

Mais bientôt le ton monta, se fit revendicatif. La discussion sur le partage des prises commençait.

Les chamba qui, disent-ils, ont préconisé l'incendie du village de Matankari pour créer une diversion absolument réussie, quoique peu nombreux, parlent haut. Les arabes d'In Salah tirent argument de leurs origines maraboutiques afin que les prescriptions édictées par le Prophète - sur Lui le salut! - soient respectées pour le partage du butin. Les touareg écoutent simplement les revendications des uns et des autres. Ils sont les plus nombreux. Ils ont donc la force avec eux et se contentent de dire, de temps en temps : Houllan, houllan s'tidet! ce qui veut dire : Vraiment, vraiment! en vérité!

Nous sommes tous très las et très inquiets car nous ne savons pas encore ce que nous réserve l'avenir. Les pillards, trop occupés, nous prêtent peu d'attention. Nous pouvons parler doucement et Koukou, eunuque du chef de Matankari, d'origine Choua, qui peut avoir peut-être vingt-trois ans, nous raconte ses aventures.

Il faut que je te les raconte parce que ce sont des aventures vraies tu comprends?

- Alors voici ce qui est arrivé à Koukou. Il a été razié quand il avait peut-être dix ou douze ans par un parti de touareg Aoulliminden. Il fut vendu, à Zinder, à un arabe. Celui-ci le fit châtrer puis l'emmena dans une ville du Nord qui s'appelle Ghadamès où il le vendit à un officier du Sultan des Turcs. Cet officier, de retour en Turquie, offrit Koukou à l'un de ses amis qui voulut s'en servir comme on use d'une femme. Tu comprends? Comme Koukou ne

⁶ Balanites Aegyptiaca. Selon la légende touareg, cet arbre est souvent hanté par des esprits malfaisants.

⁷ Cenchrus Catharticus. Ses graines sont comestibles.

voulait pas, son maître le faisait fouetter, aussi chercha-t-il à s'enfuir. Il réussit, à passer en Egypte et avec dix thalers qu'il avait volés à son maître, il put se cacher sur une barque qui naviguait sur un fleuve appelé Nil. Il alla ainsi jusqu'à Korosko en passant par Assouan. De là il gagna Khartoum à pied avec une caravane de marchands Danagla pour lesquels, en échange de sa nourriture, il travaillait en cours de route. Là, à Khartoum, il eut la chance d'entrer au service d'un riche pèlerin du Tchad qui rentrait de La Mecque. C'est ainsi qu'il put revenir. Il avait mis deux années pour aller du Caire à Matankari!

Tu te rends compte maintenant comme son voyage était intéressant pour nous qui ne connaissions encore rien? Aussi, tous lui posions-nous des questions.

- Mais comment est le pays des Hommes Blancs? Est-il comparable au nôtre?

- Non, disait Koukou, au pays des Hommes Blancs il y a des arbres partout et il n'y a de désert qu'après Le Caire en allant vers le Sud. Il y a de l'herbe, beaucoup d'eau, les rivières coulent tout le temps, qu'il fasse froid ou qu'il fasse chaud. Les maisons sont hautes, faites avec des pierres bien assemblées.

- Mais Koukou, les anciens des villages nous ont toujours parlé d'une mer. Puisque tu l'as vue, dis-nous si son eau est salée comme ils le prétendaient?

- Oui, elle est salée. On ne peut pas la boire! C'est un grand lac comme le Tchad, mais il y a de l'eau de chaque côté jusqu'au ciel. Quand tu es sur un bateau tu ne vois pas la terre pendant plusieurs jours. Et les bateaux sont comme des maisons : on y boit, on y mange et on y dort, mais ces bateaux remuent beaucoup, souvent on y est malade, souvent le couer se retourne. Et puis il y a de très gros poissons qui suivent ces bateaux.

- Et quel est le comportement des Hommes Blancs avec les Noirs?

- Tu sais, d'une manière générale ils ne sont pas mauvais à la condition qu'on travaille et qu'on fasse ce qu'ils veulent. Sinon ils ont le fouet facile. Ils sont aussi très versatiles et se mettent en colère pour des choses que nous autres Noirs jugeons être insignifiantes...

Marna avait pu se rapprocher de nous et nous avons écouté l'histoire de Koukou, mais nous avons des choses importantes à nous dire car nous pensions sans cesse à notre devenir. Il était évident qu'Elouter voulait garder Mama comme sa part de prise. Mais moi, qu'allais-je faire? Si le sort me fait tomber avec les Kel Guéres, je pourrais peut être aviser? Peut-être, en cours de route nous sera-t-il possible de nous échapper? Mais il importait que je n'adresse plus la parole à Mama parce qu'Elouter serait capable du pire! Ah si une bande rivale les attaquait, peut-être pourrions-nous être réunis sous de meilleurs auspices? Car, dis-toi bien que les routes n'étaient pas sûres et que les touareg et les arabes avaient constamment peur de se faire razzier par d'autres pillards. Ils redoublaient de vigilance la nuit, ils plaçaient des sentinelles aux quatre faces! ;

Très discrètement je m'éloignai de Mama car j'avais peur que mon compagnon de corde, pour s'attirer les bonnes grâces de nos nouveaux maîtres, me dénonce...

C'est au matin que devait avoir lieu le partage des prises. Malgré toutes leurs discussions et disputes nocturnes nos ravisseurs n'avaient pu se mettre entièrement d'accord. Elouter réunit alors tous les hommes et décida que les prises seraient réparties proportionnellement au

nombre de pillards ayant pris part aux deux affaires. Mais il précisa à nouveau qu'étant le chef il entendait avoir une part de butin supplémentaire, il voulait Mama sans que celle-ci soit tirée au sort.

Ali Laouar qui jusque-là, semble-t-il, n'avait prêté qu'une attention réduite aux négresses, préoccupé surtout d'obtenir le maximum de négrillons que les commerçants de Ghadamès payaient un bon prix, entra dans une violente colère.

Il veut, il exige que Mama suive le sort commun de tous les autres captifs, les risques ayant été les mêmes pour tous les hommes faisant partie du rezzou. Il se précipite vers Elouter, lequel était retourné s'accroupir auprès de ses bagages, et l'insulte... Ce dernier, méprisant, hautain, affecte de ne pas le regarder et continue à oindre ses pieds et ses chevilles à l'aide de graisse de gazelle, tandis que les autres touareg l'observent, jouant avec leur épée, prêts à intervenir au moindre signe.

Les chamba, disposés tout d'abord à soutenir leur porte-parole, se rendent brusquement compte de la tournure que va prendre cette affaire futile, car ils sont les moins nombreux... Ils s'élancent aussitôt sur Ali Laouar, agrippent, qui ses bras, qui les pans de son vieux burnous, pour le ramener à sa place et lui faire entendre raison. Ils n'ont aucunement l'intention de tout perdre ni risquer de se faire tuer de surcroît pour une maudite négresse!

Ses camarades ayant fait un geste de conciliations vis-à-vis des touareg, Ali Laouar qui a brusquement compris la situation, pense ne plus courir aucun risque aussi, tout en se laissant entraîner, se débat-il et vocifère-t-il de plus belle afin de ne pas perdre la face et donner le spectacle de sa hardiesse à ses compatriotes qui le raconteront plus tard dans la tribu.

Finalement le partage a lieu. On nous compte à nouveau et on nous classe par ordre de valeur marchande. De Matankari nous sommes : quarante-trois femmes, vingt jeunes gens dont quatre eunuques, quinze enfants dont huit garçons et sept filles. De Gougouféma il y avait quatre femmes déjà fanées, neuf adolescents dont Mama et quatre garçonnetts.

En tout, si je ne me suis pas trompé, nous étions quatre-vingt-quinze captifs. Le nombre des pillards était de douze touareg et dix arabes, soit vingt-deux.

J'appris par la suite que lors de l'attaque de Gougouféma l'affaire avait été chaude, que trois touareg et deux arabes avaient été tués; mais je te raconterai cela après car je sens que je vais tout mélanger.

Donc, j'en étais au partage. Il était nécessaire, afin qu'il n'y ait pas de disputes, voire de rixes, que la part de chacun soit désignée par le sort. Mais personne ne voulait des quatre femmes de Gougouféma déjà âgées donc de peu de valeur marchande. De plus elles étaient fatiguées, n'arriveraient peut-être pas à suivre et il fallait tout de même leur donner à boire et les nourrir!

Pour ces quatre femmes tous sont d'accord. Ils les emmènent un peu à l'extérieur du camp : les arabes les égorgent. Il ne restait plus que quatre vingt-onze captifs et seulement les quarante-trois femmes de Matankari.

Bon. Elouter fait aligner les quarante-trois femmes de Matankari moins Mama. Pour faire un compte rond puisque les pillards sont vingt-deux il fait ajouter aux femmes deux fillettes. Il envoie un Ahl Azzi, dont je ne me rappelle pas le nom, derrière un gros tronc d'arbre, sa tête

est bien encapuchonnée dans son burnous de façon à ce qu'il ne puisse rien voir. Ensuite il désigne un chamba pour tirer les femmes au sort. Celui-là, je me rappelle son nom, il s'appelait Bahamed. Donc Bahamed passait devant les femmes alignées, au hasard en désignait une, lui posait la main sur l'épaule, puis criait :

- Pour qui celle-ci?

- Pour les touareg! criait le Ahl Azzi qui ne voyait rien.

- Pour qui celle-là? - Pour les arabes!

Et ainsi de suite. Chaque pillard avait donc deux femmes et le sort donnait à l'un d'entre eux deux fillettes à la place d'une femme.

C'était un partage difficile et ce fut long. La journée entière n'y suffit pas car les arabes ne décoléraient pas. Le sort leur avait octroyé les deux fillettes! Ils hurlaient que ce n'était pas juste, ils maudissaient les touareg et tous leurs ancêtres! Ils juraient que de leur vie ils ne « travailleraient » plus avec cette « race de païens »...

Pour calmer les esprits surchauffés, Elouter fit un geste. Il donna aux arabes deux eunuques; mais les Ahl Azzi n'étaient plus contents! Tous faillirent en venir aux mains et les touareg avaient déjà dégainé leur épée. Elouter, tout en conservant son calme, donna un adolescent de plus aux Ahl Azzi (car il avait tout de même peur de leur malédiction), mais il fut aussitôt en butte à ses camarades qui auraient préféré se battre, tuer les arabes et garder la totalité des prises!

Quant à moi j'échus en partage aux Ahl Azzi.

Désespéré par ce coup du sort, je me pris à réfléchir afin de trouver un moyen d'appartenir à Elouter. J'avais entendu dire par les anciens du village que les coutumes des touareg étaient très différentes des nôtres et que, par exemple, si un esclave causait du tort à un autre homme de la tribu, le propriétaire de l'esclave lui donnait cet esclave en réparation du dommage causé. C'était peut-être la solution, mais il convenait que je me fasse confirmer cela par Mama qui connaissait les touareg beaucoup mieux que moi.

Finalement, tout rentra dans le calme, chacun parqua son bien dans son groupe respectif, à côté de ses bagages. Dès cet instant, touareg et arabes devinrent des inconnus les uns pour les autres, sauf que la garde du camp fut organisée pour l'ensemble. Ils décidèrent tout de même de ne pas se séparer pour la journée du lendemain afin de pouvoir préparer, en toute quiétude et en sécurité, leurs départs respectifs.

Les chamba toutefois se disposèrent à châtrer trois des enfants qui leur ont été attribués. Ils choisirent bien sûr les plus robustes et les moins fatigués parmi leur lot. Il importait d'opérer immédiatement parce que seuls, ceux qui supporteraient cette opération seraient emmenés. Retarder cette castration équivalait à nourrir et à abreuver pendant quelques jours encore des êtres qui peut-être mourraient. Il valait mieux qu'ils crèvent tout de suite. Cela coûterait moins cher!

Ali Laouar, accroupi en tailleur près de sa selle, affûte son couteau, - couteau dont il se sert d'ailleurs pour se raser les cheveux -, sur une pierre à grain fin qu'il porte suspendue à son cou

avec un énorme chapelet d'amulettes. Il crache sur la pierre pour lui donner plus de mordant. Quand il juge son couteau suffisamment repassé, il en essaie le fil sur l'ongle de son pouce gauche tandis que deux chamba amènent un des enfants et le couchent sur le sol. L'un des arabes maintient les bras du négriillon sous ses genoux tandis qu'avec ses mains il appuie sur les hanches de la victime qui, effrayée, se débat, se contorsionne et bande ses muscles. L'autre arabe tient le patient par les chevilles et écarte les jambes. Le négriillon d'abord hurle, puis pleure et enfin geint doucement. Ali Laouar se lève, s'accroupit près de l'enfant. Il prononce l'invocation rituelle : « Au nom du Dieu Puissant et Miséricordieux! », saisit les testicules de la main gauche, opère une légère torsion puis coupe. Hurlements inhumains de douleur! Nous sommes tous bouleversés mais malheureusement ne pouvions rien faire! Ali Laouar essuie la lame de son couteau sur la cuisse du patient puis pique la lame dans le sol. Il badigeonne la plaie avec du goudron végétal et la saupoudre de crottin de chameau pilé pour arrêter l'hémorragie. L'enfant hurle! Les deux arabes le lèvent, le prennent chacun par un bras et l'obligent à faire quelques pas qui, disent-ils, détendront ses muscles. Ensuite ils le laissent tomber à côté de leurs bagages, passent. à l'enfant suivant qui essaie de les mordre et se tord comme un serpent.

Crois-tu qu'on puisse oublier ça?

Même dans ma tombe je reverrai encore l'effrayant spectacle de ces enfants torturés!

Impassibles devant cette souffrance inhumaine, les chamba supputent pour chacun des amputés ses chances de survie et le prix fabuleux que le payeront les marchands de Ghadamès exportant des nègres dans les royaumes d'Orient.

Au bout de quelques heures, l'hémorragie n'ayant pas cessé chez l'un des évirés, sa plaie est cautérisée au fer rouge. Nouveaux hurlements atroces. Odeur de chair grillée! Il mourut néanmoins dans la nuit.

Chamba et Ahl Azzi préparent au matin leur départ pour le Nord. D'Andéramboukane où ils feront de l'eau, ils gagneront In Gall puis Agadès.

Les Kel Guéres allant vendre leurs prises, soit à Gao soit à Tombouctou, passeront assez près de nombreux villages où nous pourrions, le cas échéant, trouver asile et donner l'alarme. Aussi préparent-ils des liens solides pour nous attacher.

Au matin, le soleil étant déjà levé depuis un peu de temps, les pillards nous font emplir leurs outres en peau de chèvre à la mare. Marna, au milieu de la cohue, humecte les outres desséchées d'Elouter afin que le cuir, devenu cassant reprenne sa souplesse. Je m'approche doucement d'elle et la touche discrètement à l'épaule. J'avais apporté, pour les remplir, quatre outres appartenant aux Ahl Azzi mes nouveaux maîtres.

- Tu est possédé du démon ô Griga, murmure-t-elle dans un souffle. Si Elouter nous voit il te tuera. Va, va! Tout est fini. Les Esprits de nos ancêtres nous sont contraires. Nous ne nous reverrons jamais!

- Ecoute Marna, tu connais les touareg beaucoup mieux que moi. Je désire seulement te poser une question. Est-il vrai que si un de leurs captifs souhaite changer de maître il cause un

dommage à celui qu'il aimerait avoir et que son maître actuel, selon la coutume en vigueur, est tenu de donner son esclave à celui auquel le dommage a été causé (8)?

- Oui, Griga, murmure-t-elle. C'est la vérité vraie.

- Bon. Eh bien, Marna, j'ai trouvé. Je ne te quitterai pas car bientôt j'appartiendrai à Elouter!

- Non, non, n'en fais rien. C'est toi qui seras lésé car il te soupçonnera à coup sûr dès qu'il te verra et c'est sur toi que retombera sa colère...

- Ne sois pas comme une ânesse qui marche toujours la tête baissée ô Marna! J'ai déjà donné deux boeufs pour t'avoir pour femme. Ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais le soir où tu es venue me retrouver dans les palmiers-doums à Gougouféma?

Elle ne répondit rien.

- Laisse-moi faire, pourvu que je parte avec toi c'est l'essentiel. Ensuite nous aviserons.

- O Griga, sois prudent sinon Elouter nous tuera tous les deux!

Les pillards partent à la recherche de leurs montures respectives qui paissaient çà et là. Chamba et Ahl Azzi furent les premiers prêts. Après force salutations et souhaits ils se disposent à quitter leurs acolytes.

Soudain des vociférations éclatent dans le camp des Kel Guéres. Tous les hommes présents, poussés par la curiosité, font cercle aussitôt. Le méhari d'Elouter, ramené du pâturage, a l'oreille droite coupée! Le sang coule encore... C'est une insulte grave, voire un défi... ce ne peut être qu'un arabe qui a fait le coup! C'est sans doute pour cela, hurlent les touareg, qu'ils étaient aussi pressés de partir!

Les touareg, outragés par l'insulte faite à leur chef dégainent leurs épées et entourent rapidement ceux qu'ils croient être les coupables.

Elouter furieux, hors de lui, hurle

- Quel est le fils de chien, le maudit, celui qui est sorti de travers du cul de sa mère, qui a coupé l'oreille de mon méhari? Il faut que sa charogne demeure ici même et serve de pâture aux vautours et aux hyènes! Livrez-moi le coupable immédiatement ô Arabes sinon pas un d'entre vous n'en réchappera. Vous mourrez tous!

Ali Laouar, stupéfait, s'approche d'Elouter car, pour une fois, il a bonne conscience. D'autre part il voit que la partie, mal engagée, sera inégale.

- Calme-toi ô Elouter! Interroge et, par Dieu et son Prophète - qu'ils soient exaltés! -, par Sidi Belkhir le Saint Patron d'Ouargla, si le coupable se trouve parmi nous, je te le jure par Dieu, il sera à ton entière discrétion.

⁸ Coutume confirmée par Akhamouk Ag Ihemma, Aménokal du Hoggar et par Beuh Ag Daniel des touareg Taïtoq en 1930.

Nous les esclaves nous sommes tous regroupés ensemble pour écouter la querelle. Mais c'est pour moi le moment d'intervenir. Que va-t-il m'arriver?

J'ai si peur que - pardonne-moi - je me pissei dessus! Je risquais ma vie tu sais! Tant pis, j'y vais.

Je m'approche d'Elouter et de ma main je touche doucement son coude droit. D'une voix étranglée par la peur, je murmure d'une façon à peine audible en langue touareg

- Seigneur, c'est moi! Voici le couteau avec lequel j'ai coupé l'oreille de ton méhari. Je l'ai pris sur la selle de...

Elouter, stupéfait, paraît paralysé. Il me regarde avec des yeux vagues comme s'il avait fumé du kif ⁽⁹⁾. Rapidement il se ressaisit, prend sa cravache et, fou de rage, il me frappe à tour de bras. Je roule sur le sol. Mon sang coule. Elouter redouble la violence de ses coups puis se précipite sur moi pour me trancher la gorge... Il s'arrête brusquement, conscient de cette situation ridicule qui nuit à son prestige car il s'est laissé emporter par la colère devant ces arabes. Et puis il y a la tradition!

Il se redresse noblement. Après tout, doit-il penser, cet esclave est maintenant ma propriété selon l'usage et un nègre comme celui-là vaut bien une oreille de méhari!

A l'aide d'un pan de son burnous crasseux, Ali Laouar essuie la sueur froide qui perle à son front et pousse un énorme soupir suivi d'un fervent « Louange à Dieu! ».

L'affaire en reste là. Heureux de ce dénouement, les arabes s'activent à charger ce qui restait de leurs bagages sur leurs méhari afin de pouvoir partir très vite... Ali Laouar, soulagé et ravi d'en être quitte à si bon compte redevient souriant et renouvelle ses souhaits de bon retour aux touareg.

Seuls les Ahl Azzi se montrent froids et distants car ils perdent un nègre. Mais, au diable le nègre quand on a failli laisser sa peau sur le terrain!

Tous partent très vite vers le Nord. Il leur tarde de quitter cette région toujours dangereuse pour eux car les touareg ne les aiment guère. Ils ne seront en sécurité qu'à Agadès où vit une colonie arabe puissante.

Les Kel Guéres nous attachèrent deux par deux au moyen d'une corde double qui nous enserrait le cou puis ils juchèrent les enfants sur les chameaux de bât afin de les emmener, dans le meilleur état physique possible, sur les marchés de l'Ouest.

Elouter décida d'effectuer de courtes marches de nuit avec repos pendant les heures chaudes de la journée afin que nous reprissions des forces.

⁹ Kif : nom arabe du chanvre indien (cannabis).

Les touareg n'avaient pas réparti leurs prises entre eux. Ils devaient nous vendre tous en bloc et se partager ensuite l'argent. Je nourrissais un espoir fou! Malheureusement Elouter emmenait souvent Mama à l'écart, lors des haltes, et... il se servait d'elle!...

Mon coeur éclatait de chagrin et ma tête de colère! Comment voudrais-tu que j'aie oublié tout cela?





Esclaves porteurs dans la brousse (Illustration 1892).



Groupe de cavaliers noirs
(Illustration 1892).



Jeune négresse esclave (Illustration 1892).



Le kaar de Timimoun (huile de Paul Fenasse 1944).



La porte du Soudan à Timimoun (huile de l'auteur 1945).

En huit journées, par Dakala et Mogodiougou nous atteignîmes l'oued Zguerrat, puis la caravane se dirigea sur Fafa d'où nous remontâmes la rive gauche du Niger en direction de Gao. Inutile de te dire que nous ne passions dans aucun village.

Un jour, entre Ansongo et Bara, au moment de la halte de midi, Elouter aperçut, très loin, sur l'horizon Nord, deux silhouettes d'hommes montés à méhari qui observaient le paysage. Méfiant, il dépêcha aussitôt deux des siens vers ces hommes pour savoir qui ils étaient. Mais quand les Kel Guéres arrivèrent à l'endroit où Elouter les avait aperçus, ils avaient disparu. Les empreintes des méhari, toutes fraîches, indiquaient qu'ils avaient fait un long parcours car

la sole de leurs pieds était usée. A l'allure générale des traces on pouvait penser qu'il s'agissait de méhari appartenant à des touareg du Nord.

Nos maîtres redoublèrent de précautions s'attendant à une attaque par un parti de touareg Hoggar, mais comme il ne se produisit rien pendant deux journées, leur vigilance se relâcha.

Ne t'embrouille pas dans ce que je vais te dire. Ceci je l'ai appris par la suite. Il est nécessaire pourtant que je te le dise maintenant afin que tu comprennes bien ce qui va se passer.

Les deux silhouettes d'hommes montés aperçues par Elouter appartenaient à un parti de touareg Kel Ahnet désirant se procurer des esclaves. Ils suivaient de très loin notre convoi depuis plusieurs jours et étaient allés rendre compte à leur chef qui s'appelait Gueradji et était l'Amrar des Taïtoq de ce que notre caravane était bonne à piller.

Gueradji les avait renvoyés aussitôt avec ordre de suivre notre marche sans être vus et de le tenir au courant de toute modification éventuelle d'itinéraire. Il avait, à l'aide des renseignements fournis, établi approximativement la durée de nos marches, nos lieux de halte probables; sauf contre ordre il avait décidé d'attaquer en aval de Gao, au lieu dit Tincherane car les Kel Guéres n'avaient plus aucune raison de se méfier, étant assez près de Gao.

Là, des éperons rocheux retrécissent le lit du fleuve qui déborde vers le Nord en marécages coupés de bancs de sable. Non loin, on voyait un petit village habité par des Gaberos et des Rouamas qui cultivaient du riz dans de petits jardins séparés par des diguettes d'argile. Terrorisés, Gaberos et Rouamas se garderaient bien d'intervenir!

La végétation importante composée d'arbres et de buissons, les hautes herbes de la rive, permettaient une embuscade facile. Les rochers de Tincherane offraient par surcroît un excellent abri pour les montures.

Sur la rive droite du fleuve, du côté de l'Aribunda, s'étendaient de vastes plaines herbeuses où les Gaberos menaient paître leurs boeufs.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que tu comprennes bien les choses que j'ai apprises et comprises par la suite. Ainsi tu seras comme si tu avais été mon compagnon et arriveras à te faire une idée vraie de ce qui s'est passé. Avant toute chose, je serais heureux de savoir que tu ne méprises pas les nègres. Aussi vais-je te dire pourquoi les pillards ont attaqué Matankari au lieu de Logou et ensuite les raisons qu'avaient les Kel Ahnet d'attaquer notre convoi.

Il faut que tu saches qu'il y avait chez nous de bons villages avec de bons chefs qui savaient se défendre. Je connaissais un peu le village de Logou, mais ce que je veux te dire, je l'ai appris en écoutant les conversations des compagnons d'Elouter quand nous étions encore sur la mare près de laquelle a eu lieu le partage.

Je crois t'avoir déjà dit que cinq des pillards avaient été tués lors de l'attaque de Gougouféma. Les autres s'étaient enfuis en emmenant un assez maigre butin parce qu'ils avaient essuyé une grêle de flèches et que des cavaliers avaient essayé de les prendre en chasse. Or, Elouter qui ne voulait pas avoir fait ce long voyage pour rien, avait envoyé des éclaireurs à Logou et à Matankari. Sous le prétexte qu'ils s'étaient égarés et venaient prendre de l'eau, ils devaient étudier les possibilités d'un coup de main sur l'un ou l'autre des villages.

Le deuxième jour, les pillards envoyés à Logou revinrent au camp. Ils annoncèrent que le village était fortifié par une solide palissade et entouré de surcroît par un fossé difficile à franchir. Les femmes n'allaient pas le soir chercher de l'eau car les puits étaient très profonds; seuls, les hommes pouvaient faire ce travail. Tous les habitants de Logou étaient armés d'arcs puissants faits en bois dur. Leurs flèches étaient en roseau, sans empennage mais avec une longue pointe de fer; elles portaient à environ deux cents coudées! D'autre part, en discutant avec les noirs, les touareg avaient appris que ces flèches étaient empoisonnées, les unes à l'aide d'un suc végétal qui laissait la victime blessée somnolente et prostrée, les autres séjournaient plusieurs jours dans des cadavres d'animaux en putréfaction, leur blessure était toujours mortelle. Les noirs avaient constamment une vingtaine de flèches dans un carquois et deux petits pots de contre-poison.

Aussi Elouter préféra-t-il attaquer Matankari, village pratiquement sans défense, habité par des noirs ayant moins l'atavisme guerrier. C'était beaucoup moins dangereux!

Bon. Maintenant tu sais que les noirs n'étaient pas tous les mêmes. Il y en avait qui étaient capables de se défendre et d'autres qui ne savaient pas. Les doigts de la main sont-ils tous pareils? Non, alors il en est de même des personnes.

Cela tu l'as bien compris? Je vais te parler à présent des touareg Kel Ahnet. Ceux-là, je les connais bien parce que je suis resté avec eux pendant près de quatre lunes; j'ai appris beaucoup de choses par le nègre affranchi de leur chef. Ce dernier s'appelait Gueradji. Il était l'Amrar⁽¹⁰⁾ des touareg Taïtoq, la tribu noble de l'Ahnet. Cet affranchi s'appelait Metouki⁽¹¹⁾, il était l'homme de confiance de Gueradji parce que c'est lui qui l'avait pratiquement élevé et il le suivait partout. Chose rare, Metouki portait la lance à hampe de fer et la takouba, c'est te dire l'estime que lui portait son maître car seule était permise à un nègre la lance à hampe de bois. Ayant eu l'occasion de lui rendre quelques services : je lui préparais son tabac, lui réparais ses sandales, allais ramasser du bois pour faire le thé, il me prit en amitié. Alors, tout ce que je vais te dire maintenant, c'est Metouki qui me l'a raconté. Moi je n'ai vu que le combat. Mais tout ce que m'avait dit Metouki était vrai!

Il y avait environ trois lunes⁽¹²⁾ que Gueradji avait reçu une lettre de son ami Abdelkader ben Bajouda qui était, à l'époque, le chef vénéré et incontesté du Tidikelt. Il résidait à In Salah.

Comme Metouki connaissait l'écriture des arabes, il servait aussi de secrétaire à Gueradji, lequel n'écrivait que le touareg avec des caractères tifinar pour faire des poèmes à l'intention des plus belles femmes de sa tribu.

Metouki portait constamment sur lui une sacoche fermée avec un cadenas. Elle contenait toutes les lettres de Gueradji et, un soir, il voulut bien me montrer et me lire la lettre que son maître avait reçue d'Abdelkader ben Bajouda.

¹⁰ Amrar signifie « le Vieux » mais aussi « le Chef ».

¹¹ L'auteur qui a nomadisé deux ans dans l'Ahnet à la tête d'un peloton de méharistes a très bien connu le fils de Metouki lequel s'appelait Amaias (Le Guépard).

¹² Le calendrier musulman est composé de mois lunaires.

Ce dernier se disait l'ami pour toujours de Gueradji et souhaitait le rencontrer en un moment de paix. Puis il lui donnait des nouvelles : des commerçants de Ghadamès étaient arrivés à In Salah pour acheter des nègres qu'ils payaient fort cher car ils avaient une commande d'un commerçant de Hedjaz. Les Français - que Dieu maudisse ces chiens! - étaient arrivés à travers l'erg jusqu'à Timimoun, mais ils avaient été chassés avec l'aide de Dieu (¹³). Les gens du Gourara avaient peur qu'ils ne reviennent en force puisqu'ils connaissaient le chemin. Ils désiraient demander l'aide du Sultan de Fez, mais pour ce faire il fallait lui envoyer un cadeau important. Ils commandaient à Abdelkader ben Bajouda vingt belles négresses. Or ce dernier n'en ayant pas suffisamment avait demandé à Gueradji de les lui fournir rapidement. Il signalait encore dans sa lettre que les Français avaient battu, près d'Ouargla, le chérif Mohamed ben Abdallah qui était venu se réfugier à In Salah.

Cela représentait une excellente affaire pour Gueradji, aussi, avec trente guerriers, se porta-t-il rapidement sur In Ziza, lieu de passage obligé pour les caravanes remontant vers le Nord. Tu connais In Ziza, ce petit massif montagneux d'origine volcanique, entaillé de gorges abruptes dans lesquelles de grands trous, taillés dans la pierre par les géants d'autrefois, contenaient toujours de l'eau (¹⁴).

Le seul nom d'In Ziza terrifiait les caravaniers. Ils se racontaient le soir, à la halte, serrés autour du feu où bouillait leur marmite, des histoires sinistres sur les combats et les massacres qui y avaient eu lieu. On y apercevait toujours des fantômes d'hommes morts de mort violente. Aussi les caravaniers faisaient-ils l'impossible pour y arriver en plein jour, prendre l'eau qui leur était nécessaire et s'éloigner rapidement de ce lieu maudit.

Il avait été signalé à Gueradji une caravane de gens de l'Aoulef remontant de Gao avec trente esclaves, six autruches et une charge de poudre d'or. Le chef de ce convoi, alors qu'il était au repos sur le puits de Bouressa, avait, en parlant, indiqué son itinéraire : Timéaouine - Timissao - In Ziza. Gueradji l'avait appris et désirait piller ce riche convoi.

Il attendit deux jours cette caravane, mais elle n'arrivait pas, sans doute parce que son chef, méfiant, avait suivi un autre itinéraire. Cela arrivait souvent.

Pour rendre service à son ami Abdelkader ben Bajouda, Gueradji et ses compagnons descendirent jusqu'au Niger où, sans perdre de temps, ils pourraient soit acheter, soit razzier, les esclaves désirées par Bajouda.

Je t'ai dit que deux de ses émissaires lui avaient signalé notre convoi. Gueradji comptait donc nous attaquer. Mais il avait le temps. Il se rendit à Gao où il troqua quelques charges de tabac qu'il avait emmenées contre du riz, de l'indigo et du sulfure d'antimoine.

Tu sais, Gao était jadis une grande capitale réputée pour son commerce d'esclaves, de poudre d'or, de plumes d'autruches. Même des arabes commerçants d'Ouargla et d'El Golea qui y venaient! Mais les somptueuses demeures des seigneurs songhaï avaient disparu. Seules des huttes faites de nattes entouraient la place du marché. Il y avait beaucoup d'arbres,

¹³ Commandant Colonieu, Lieutenant Burin, partis de Géryville à travers le Grand Erg Occidental (1861).

¹⁴ Ces trous d'eau sont simplement appelés en géologie des « marmites de géants ».

principalement de robustes palmiers, des tamarins très touffus et de grande taille et aussi de beaux sycomores. Sur le marché, les femmes allaient et venaient, vêtues d'une pièce de grossière cotonnade bariolée qui prenait sous les seins et se nouait par-derrière ou encore était retenue par deux courroies de cuir passant sur les épaules. Certaines avaient les traits assez réguliers, la taille bien prise et le corps bien fait. Toutes portaient un collier de perles de verroterie multicolore et parfois de cauris ⁽¹⁵⁾. D'origine Sonrhâï, population typiquement nègre malgré des apports de sang touareg et peuhl, leur teint était de cuivre bruni mais leurs cheveux demeuraient crépus.

Le muezzin appelait les fidèles à la prière de l'après-midi. Nous allâmes, mon maître et moi, à la mosquée appelée Djindjéré Ber dans laquelle était inhumé le puissant conquérant Mohamed Askia.

C'était une construction peu élevée, flanquée de deux grandes tours à l'Est et à l'Ouest. La tour orientale gisait en ruines, l'autre, encore en bon état, comportait sept étages dont le diamètre décroissait graduellement. Les gens s'y pressaient nombreux.

Ensuite nous nous rendîmes sur le marché où des noirs venus de Saleakoira, avec leurs pirogues chargées de riz, annonçaient l'arrivée pour la nuit du lendemain d'une importante caravane d'esclaves appartenant à des Kel Guéres. La caravane marchait lentement afin que les nègres arrivent en bonne forme sur le marché.

Nous sellâmes rapidement les méhari et partîmes au trot jusqu'à Tincherane où attendaient les autres Taïtoq. D'après les éclaireurs qui étaient rentrés au camp, l'arrivée de la caravane était prévue pour la deuxième partie de la nuit. L'air inquiet, ils ajoutèrent qu'elle était commandée par Elouter.

Calmement, Gueradji ordonna de faire le plein des outres, de rassembler, seller et bâter les méhari, de les emmener à l'abri derrière les rochers et de les entraver court, de façon à ce que tout soit prêt pour un départ rapide. Les deux éclaireurs, trop fatigués pour prendre part au combat, garderaient le camp et les montures. Chacun vérifiait ses armes; Gueradji dit à tous de dormir, qu'il veillerait lui-même et nous réveillerait au moment opportun.

Voilà. Tu sais comment et pourquoi les touareg Kel Ahnet allaient nous attaquer. Tu ne pourras plus ne pas comprendre.

Maintenant je vais continuer à te dire ce qui m'est arrivé avec les Kel Guéres.

Nous fîmes halte, deux heures après minuit sur une butte de sable entourée de broussailles, peut être à mille coudées de l'endroit où étaient embusqués les Taïtoq. Elouter examina l'emplacement et parut satisfait. La lune se levait dans un ciel violet parsemé de myriades d'étoiles. Le silence froid de cette nuit était souligné par le murmure monotone et doux des eaux toutes proches du Niger. Quelques boeufs paissaient en liberté çà et là. On percevait leurs déplacements au bruit de leurs sabots amorti par l'argile des bas-fonds et aussi au souffle bruyant qui s'échappait, par intervalles, de leurs naseaux. Parfois on entendait le cri rauque et

¹⁵ Petit coquillage qui servait de monnaie sur les marchés soudanais

courroucé d'un échassier dérangé dans son repos nocturne. Ce claquement de bec faisait sursauter Menzo, l'homme de garde qui scrutait la nuit...

Au cri de guerre poussé par Gueradji et répété par tous, les guerriers Taïtoq qui s'étaient rapprochés en rampant dans les herbes, se ruent à l'assaut de notre camp. Surpris, Menzo, le guetteur, donne l'alarme. Nos geôliers qui pensaient être en sécurité se dressent en sursaut, étonnés, encore endormis de leur premier sommeil. Chacun saisit l'arme qu'il a sous la main, qui épée, qui lance, qui poignard. Instinctivement ils se regroupent, mais les Taïtoq sont déjà dans le camp.

L'un d'eux, bondissant par-dessus esclaves et ballots, rejoint Menzo et lui fend le crâne d'un coup de sabre.

Les Kel Guéres hésitent, tournoient. Leur stupeur est telle qu'ils ne savent plus de quel côté il convient de faire face ni ce qu'il faut défendre! Doivent-ils courir vers leurs montures pour s'enfuir? Doivent-ils protéger esclaves et marchandises? Réveillés par le tumulte les négresses et les enfants hurlent. Nous, les hommes, nous ne risquons pratiquement rien si nous nous tenons tranquilles, aussi observons-nous le combat.

Elouter juge enfin la situation. Il voit un parti de Taïtoq délier les entraves de ses méhari et les pousser vivement vers Tincherane. Un autre groupe se jette sur nous et nous fait lever à coups de cravache tandis que les autres combattent. Tout est, dès ce moment, perdu pour Elouter et sa troupe. Il ne leur reste plus qu'à vendre chèrement leur vie. Il rameute ses hommes et un terrible corps à corps s'engage (¹⁶).

Duel singulier, épique. Chacun a devant soi un adversaire. Armes égales. L'acier vibre et fait résonner sourdement les boucliers en peau de girafe. Parfois une étincelle jaillit des aciers. Le halètement rauque et saccadé des poitrines ressemble au bruit éloigné du tambour. Cris de ralliement. Insultes. Une odeur chaude et fade de sang et de sueur enveloppe les combattants. Les chameaux blatèrent, les nègres fustigés crient ou supplient. Coups sourds et mats... Un Taïtoq appelé Oukcem, depuis quelques minutes cherche le défaut de parade d'Elouter, mais son sang l'aveugle car il est blessé à la tête. Heureusement il a pu parer le coup qui a dévié.

- Tiens chacal, hurle-t-il. Ce disant il porte à Elouter un coup terrible de haut en bas. Elouter pare mais est légèrement touché à l'épaule. Il grince des dents, frappe à la volée, exactement comme un nègre qui coupe un arbre. Très souple Oukcem esquive.

- Maudit soit ton père Elouter! Moi, Oukcem, je mangerai ton cœur comme j'ai déjà mangé celui de ton camarade Elouidian à Menaka!

- Tais-toi, esclave des arabes, hurle Elouter. Tiens!...

Ôukcem, de toute première force à la takouba pare le coup, glisse et se penche en avant, comme s'il tombait. C'est une feinte. Il évite de son bouclier porté haut une deuxième attaque destinée à lui fendre le crâne. Déséquilibré par la violence du coup qu'il vient de porter à faux,

¹⁶ Il ne faut pas en conclure que les touareg soient féroces mais se souvenir que dans un combat à l'arme blanche, le massacre des vaincus est une règle constante. » E.F. Gautier.

Elouter chancelle. Instantanément d'un geste de faucheur Oukcem le frappe aux jambes. Elouter s'écroule, les muscles du mollet sectionnés jusqu'à l'os. D'un bond, Oukcem se redresse et avant que son adversaire ait pu tirer son poignard, il se jette sur lui et lui ouvre le thorax. Il plonge sa main dans la plaie béante, fouille, arrache le coeur à pleine main ⁽¹⁷⁾ puis, le tenant à bout de bras, il hurle, rendu fou par le combat :

- Hommes des Kel Guéres! Rejetons de bâtardes! Voici le coeur de votre chef!...

Ce que je viens de te dire, je l'ai vu comme je te vois. Puis après j'étais trop loin, je n'entendais que les coups et les cris.

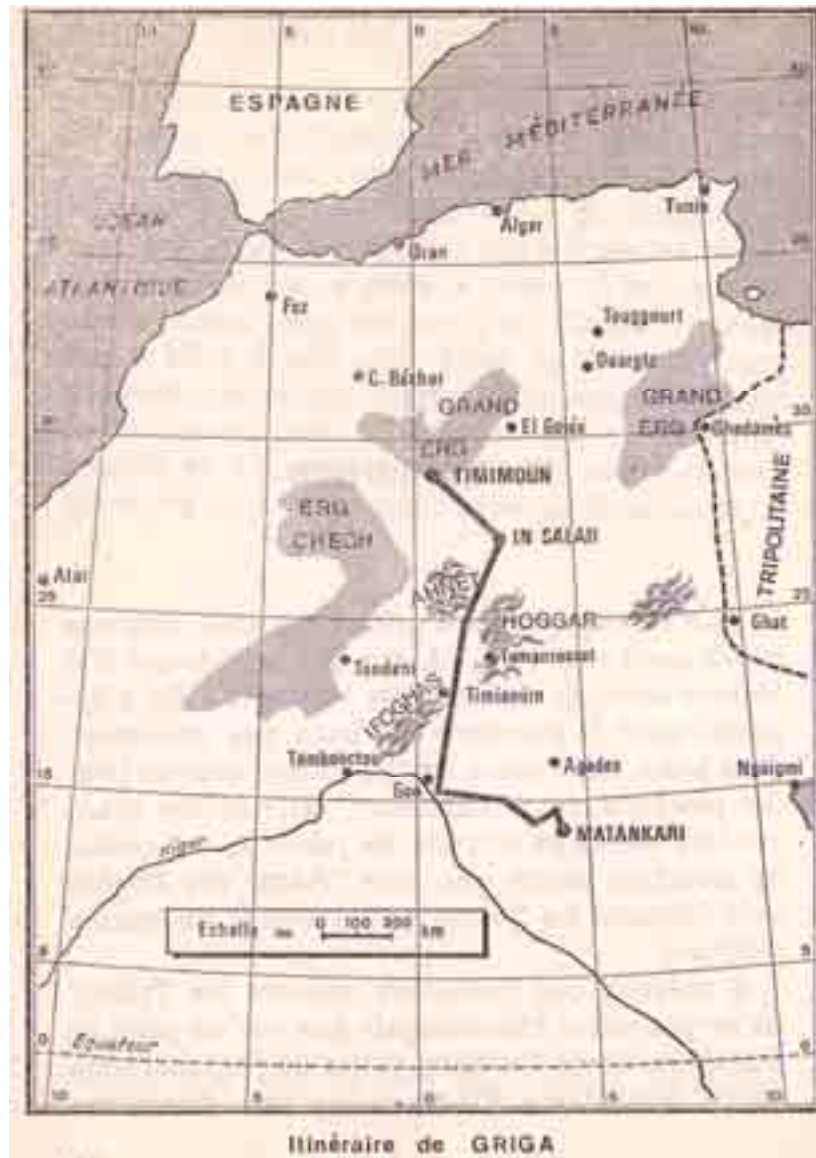
Le jour point. Les étoiles s'effacent. Seule, la lune pâlie contemple encore le champ de bataille. Les Taïtoq, restés les maîtres du terrain font d'abord l'inventaire de leurs pertes puis celui de leurs gains.

Pour récupérer le javelot qui troue le ventre d'Alemoun, Gueradji agrandit l'orifice d'entrée avec son couteau afin que les barbelures se dégagent plus facilement. Puis il tire l'arme. Alemoun pousse un long cri puis meurt. Il y a eu deux morts qui sont enterrés sur-le-champ, les quatre ou cinq blessés sont pansés : leur plaie est d'abord lavée avec de l'urine puis recouverte de sucre pilé pour arrêter l'hémorragie. Azelef a reçu un coup de sabre au-dessus du genou. S'il en guérit il restera infirme pour la vie. Il s'était fait un garrot pendant le combat avec sa ceinture car il perdait beaucoup de sang. Son pansement est refait, ses camarades préparent un chameau de bât avec des peaux d'animaux et des couvertures pour le transporter.

Nous, les nègres, nous sommes parqués derrière les rochers à côté des méhari. Il y a un guetteur. Profitant d'un instant d'inattention de ce dernier, tin des nôtres s'est enfui. Mais un touareg le traque à méhari, ce n'est qu'un jeu pour lui de découvrir ses traces. Il le trouve caché dans un buisson, lui administre une copieuse bastonnade puis le jette sur le sol. Ceci fait, il tire son poignard et le pique, sous la clavicule droite de notre camarade, de bas en haut. Ensuite il passe son index dans la blessure pour l'élargir puis y introduit une corde en poils de chèvre. Le noir, à demi assommé, est réveillé par la douleur et hurle à fendre l'âme. Une secousse sur la corde le relève, il ne cesse de hurler et son corps est pris d'un affreux tremblement. Mais il suit sans faire de difficultés son nouveau maître qui attache cette longe au troussequin de sa selle. L'esclave, couvert de sang, marche en trébuchant, claque des dents et hocquette de douleur à chaque secousse de la corde ⁽¹⁸⁾...

¹⁷ Absolument authentique. Dans les combats entre touareg cela se pratiquait assez couramment. (D'après Akhamouk Ag Iemma, Aménokal du Hoggar et Sidi Ag Cheddab que j'avais interrogés en 1930, sur ce sujet).

¹⁸ J'ai vu personnellement en 1933, dans l'Adrar des Ifoghas, un vieux nègre avec cette même blessure, évidemment cicatrisée depuis fort longtemps.



III ROUTES DU SUD

Tous les bagages étant prêts, nous nous dirigeons rapidement vers le Nord, non par crainte des Kel Guéres dont les campements loin vers l'Est n'apprendraient le massacre des leurs que dans quelques jours, mais parce que les Taïtoq avaient peur des réactions des Oulliminden, cette affaire ayant eut lieu sur leurs terrains de parcours. Le rezzou ne serait en sûreté que dans l'Adrar des Ifoghas avec lesquels les Taïtoq entretenaient de bonnes relations.

A présent, que pouvaient craindre les Taïtoq? Ils ne pouvaient être attaqués que par un parti de Reguibats ou de Berabers venus du Sud marocain ou de Mauritanie. C'étaient les plus dangereux parce qu'ils disposaient de fusils achetés à Tombouctou (¹⁹).

En une journée nous allâmes au puits de Samit en passant par un autre puits qui, si je me rappelle bien, s'appelait Imenas.

Pour la marche nous n'étions plus enchaînés. L'exemple de celui qui avait essayé de s'enfuir suffisait à nous rendre dociles. Et puis, où serions nous allés? Nous n'étions attachés que la nuit.

De Samit nous gagnons In Tebsit d'une seule traite. Là, tandis que nous abreuvons les méhari et que les négresses remplissent les outres, les Taïtoq se livrent à un inventaire détaillé de leurs prises. Quand ils eurent terminé, et pour éviter les poursuites possibles, ils marchèrent pendant quelques heures vers le Nord, puis, faisant un crochet, revinrent vers le Sud et nous campâmes dans les mamelons au Nord d'In Tebsit. Ainsi, en cas de poursuite, nos maîtres verraient passer l'ennemi qui les suivrait à la trace et auraient le temps de prendre toutes dispositions utiles soit pour fuir, soit pour contre-attaquer à leur tour par surprise. Tu vois s'ils étaient malins?

La nuit fut calme. En trois étapes nous gagnâmes l'oued Etambar, là, en sûreté, notre rezzou resta plusieurs jours.

Tu sais, hormis de rares exceptions, les touareg traitent bien leurs captifs. Ceux-ci sont bergers s'il s'agit d'hommes ou d'enfants. Si ce sont des femmes elles s'occupent soit du ménage soit du maître de la tente dont elles sont discrètement les concubines.

Les captifs des touareg qui nomadisaient dans l'oued Etambar venaient nous visiter. Ils nous apportaient du lait aigre, des dattes sèches, parfois un peu de mil ou de riz. Ce fut, pour nous, un véritable réconfort que d'entendre parler notre langue. Un très vieil affranchi, originaire comme moi de Matankari, bien reconnaissable à ses marques tribales, vint demander des nouvelles des anciens du village. Il me raconta sa capture près de Filingué et aussi comment il vivait heureux et sans soucis : on lui avait donné une femme noire et il était marié. Ses enfants, bien entendu, appartenaient à son Maître, mais ils étaient bien traités par tous.

Puis nous repartîmes; en deux étapes, nous arrivâmes à Tin Toudadine. Cet oued, très verdoyant, semblait aride si on le comparaît aux dallols soudanais. Mais il y avait beaucoup d'acacias de variétés diverses qui s'épanouissaient en bouquets de verdure tandis que leurs troncs disparaissaient dans une abondante végétation de graminées et de plantes annuelles. A chaque pas détalait des gazelles, des mohor (²⁰)- qui sont aussi de grosses gazelles mais dont la chair est moins fine -, des lièvres. Des pintades et des outardes couraient rapidement puis s'envolaient lourdement. Des troupes d'autruches s'enfuyaient, allongeant le col, ouvrant à demi les ailes pour courir plus vite.

¹⁹ 1. Depuis le passage de Barth, l'Angleterre fournissait en excellentes armes à feu les marchés du Soudan.

²⁰ Gazella Dama Pallas.

Là nomadisaient de nombreux touareg possesseurs de troupeaux considérables de petits zébus et de moutons ademan ⁽²¹⁾. Notre convoi allait lentement autant pour ne pas nous fatiguer que pour se faire héberger par les touareg Ifoghas qui abattaient volontiers un veau ou un boeuf en l'honneur de leurs hôtes. Rassasiés de viande fraîche, nous buvions tous à longs traits du lait aigre présenté dans d'énormes Calebasses de bois.

Ce qui nous étonnait, c'était de voir sur les berges des oueds ces petites tentes touareg faites de peaux de mouton teintées en rouge, cousues entre elles de façon à former un toit. Cet ensemble était supporté par des piquets taillés dans le bois tendre d'une plante dont je ne me rappelle plus le nom ⁽²²⁾. A l'intérieur, du côté d'où venait le vent ou le soleil, se dressait un écran fait d'une natte de plusieurs coudées de long sur une coudée et demi de large, confectionnée en chaumes de graminées reliés par de fines bandelettes de cuir. Ces nattes s'appelaient des isaber.

Les femmes touareg, très blanches de peau, demeuraient accroupies dans ces abris. Les plus admirées étaient les plus grasses. Elles passaient leur temps à caqueter entre elles ou avec leurs galants tandis que les maris surveillaient les troupeaux ou somnolaient sous un arbre. Les enfants, tout nus, le ventre enflé, très bruyants, gambadaient çà et là. Les négresses barattaient du lait dans des outres pour préparer du beurre, d'autres pilaient du mil pour les repas. Découpée en fines lanières, de la viande séchait sur les arbres autour des campements.

Toute cette vie nouvelle était un sujet d'étonnement pour nous. Bien nourris, l'atavisme reprenait le dessus, nous nous intéressions à ces choses inconnues pour nous, questionnant sans cesse les anciens, essayant d'approfondir notre connaissance de la langue de leurs maîtres.

Il n'existait plus aucune chance de fuite, aussi les Taïtoq, tout en nous parquant le soir à l'étape sous l'oeil d'aigle de leur guetteur, nous laissaient une liberté relative. L'immense désert constituait la plus sûre des geôles!

Je t'ai déjà parlé de Metouki? Il parlait et écrivait l'arabe et le touareg et il connaissait en plus cinq idiomes nègres. Il s'occupait beaucoup de nous. C'était un Bambara âgé d'une quarantaine d'années, capturé tout jeune dans la région de Bourem. Esclave dans la famille de Gueradji, il servit à son maître de compagnon de jeux. Plus tard, le père de Gueradji l'affranchit en récompense de ses bons services, mais Metouki refusa de quitter ce qu'il considérait comme sa famille. Il accompagnait Son Seigneur soit à la chasse, soit en rezzou et se montrait brave et hardi comme un vrai touareg. Metouki était toujours consulté pour les affaires que devait traiter Gueradji, souvent ce dernier lui laissait le soin de les régler en son nom.

Contrairement à beaucoup de ses congénères, Metouki ne cherchait jamais à se rendre important, il demeurait poli et serviable envers tous.

²¹ Moutons longipèdes dont la toison est constituée par du poil et non de la laine.

²² Calotropie procera. Asclapiadacée dont le fruit est par fois appelé « pomme de Sodome ». Son nom touareg est « tourha ».

Marna et moi étions fort heureux de la tournure prise par l'affaire. N'étant pas connus de nos nouveaux maîtres, nous jouissions discrètement de la liberté qui nous était laissée. Nous nous étendions la nuit l'un à côté de l'autre, nul n'y trouvait à redire. Il paraît, d'après ce que j'avais entendu dire par les captifs qui nous visitaient, qu'une négresse enceinte valait plus cher qu'une négresse ordinaire sur les marchés du Tidikelt. Mais j'avais surpris Marna, à plusieurs reprises, regardant d'un oeil doux certains jeunes Taïtoq; nous en arrivions à nous disputer et à échanger des paroles amères.

- Il faut que les Esprits de nos Ancêtres soient avec nous ô Mama pour que ce chien d'Elouter ait été tué! Que serions-nous devenus sans cela!

- Tu sais, Griga, il convient de ne pas trop se réjouir, les Taïtoq sont comme les Kel Guéres. Si l'un d'eux me désire tu n'y pourras rien, ni moi non plus! D'ailleurs je te recommande la prudence car je ne tiens pas à me faire remarquer avec toi par nos nouveaux maîtres, je ne veux plus être battue!

- Tu changes ô Mama, tu ne m'aimes plus! On dirait que tu préfères les Hommes Blancs qui sentent le cadavre! Je remarque pendant les marches que ton regard est souvent dirigé sur eux et je t'ai vue leur sourire! N'oublie pas que tu es mienne!...

- O Griga, vas-tu encore répéter l'histoire des deux boeufs que tu as donnés à Gougouféma? Laisse-moi en paix, je ne veux plus être battue!

- Mama, c'est vrai que tu ne m'aimes plus car tu n'aurais jamais dit cela autrefois. Rappelle-toi...

- Par la mémoire de ton père, laisse-moi! Je suis fatiguée, j'ai besoin de penser. Crois-tu toi que c'est facile pour une femme d'aimer un noir esclave qui ne peut même plus faire ce qu'il veut avec son propre corps? Tu sais que je suis belle, il se peut que je puisse devenir la concubine, voire l'épouse d'un homme, touareg ou arabe, riche et influent. Ne serait-ce pas mieux pour moi?

- N'as-tu pas honte de parler ainsi et de renier ta race? Tu n'as pas de coeur Mama! Je ne sais ce qui se passe dans ta tête, mais il me semble - pardonne-moi! - que tu deviens une putain, oui, une putain!

- Pars ô Griga, il est inutile de m'insulter. Je veux vivre le mieux possible, c'est tout. Que peux-tu me donner toi, présentement? Et puis, qui t'a dit que je ne t'aimais plus? Mais y a-t-il possibilité de t'aimer actuellement? Tu es un esclave. Si je puis améliorer mon sort pourquoi ne le ferais-je pas? En quoi cela peut-il te nuire et nuire à notre amour? Va, laisse-moi en paix!

J'aimais Mama d'un amour profond. Malgré ses paroles méchantes je ne pouvais m'éloigner d'elle. J'étais prêt à tout faire pour la conserver à n'importe quel prix. Je sais bien que quand je l'avais demandée comme épouse elle n'était plus pucelle. Et même si elle couchait avec un touareg qu'est-ce que cela y changerait? Elle serait toujours une fille qui a connu l'homme, si elle était bien traitée, ce serait tant mieux pour elle la pauvre! Moi je passerais après bien entendu...

De temps en temps, Metouki me parlait gentiment et familièrement; aussi, après avoir bien réfléchi, un jour qu'il paraissait être de très bonne humeur, je m'enhardis à lui confier mon amour pour Mama.

- Puis-je, ô Seigneur Metouki parler à notre Seigneur Gueradji afin qu'il me garde dans sa tente avec Mama, ou bien encore lui demander qu'il ne nous vende pas séparément?

- J'arrangerai cela moi-même quand le moment sera venu car notre Seigneur Gueradji ne daignerait pas t'écouter. Tu es, pour lui, une marchandise. Et surtout fais en sorte qu'il ne te remarque pas trop ainsi que Mama. J'ai déjà observé que celle-ci essayait de plaire aux touareg, mais tous sont encore jeunes, ils ont des femmes touareg tant qu'ils en veulent...

- Tu es homme de bien, ô seigneur Metouki. Que Dieu augmente ton bien!

A compter de ce jour-là, je me tins coi et fis en sorte de m'entretenir le plus rarement possible avec Mama, hormis quand cela paraissait tout naturel.

Mais toi, ces affaires ne t'intéressent pas! Ce que tu veux savoir c'est ce que nous avons fait, ce qui nous est arrivé! Au fond, tu es bien comme les touareg et les arabes! Les blancs sont les blancs et les noirs demeurent toujours les noirs!

- Nous avons donc quitté l'oued Tin Toudadine pour le puits d'In Teferkit qui se trouve à la lisière du Tamesna au Nord d'In Abalène. Les collines entre lesquelles serpentaient des oueds boisés et herbeux font place à des mamelons pierreux en partie ensablés. La végétation devient plus pauvre. Il y avait quelques plantes salées que je ne connaissais pas ⁽²³⁾ et les méhari, privés de sel depuis quelques semaines se précipitaient avidement sur ces plantes et malgré les milliers de petites épines qui les recouvraient en consommaient de grandes quantités.

Le puits était foré dans une dépression argileuse qui s'emplissait d'eau lors des orages tandis qu'en aval elle s'engouffrait dans une étroite gorge rocheuse à demi comblée par le sable où pullulaient les vipères à corne ⁽²⁴⁾.

Le lendemain, départ de bonne heure. La plaine est devenue d'une monotonie désespérante. Comme nous marchons lentement et en troupe compacte, chacun des esclaves raconte aux autres des histoires de son pays.

D'abord l'histoire que raconta Mama. Comme je l'aimais cette fille! Enfin!

En des temps très anciens, disait-elle, les Songhaï étaient déjà installés sur les rives du fleuve.

Dans une île appelée Koukia vivaient des magiciens célèbres partout! Un jour, le peuple d'Egypte fut ensorcelé par un juif appelé Mosche, qui était un grand, très grand sorcier. Le Maître des égyptiens qui s'appelait Pharaoun envoya un courrier rapide à Koukia pour appeler

²³ Comulaca monocantha

²⁴ Cerastes cornutus.

à l'aide les magiciens. Ceux-ci partirent dès lettre lue et se présentèrent le lendemain à l'aube à Héliopolis. Pour aller plus vite, ils s'étaient métamorphosés en oiseaux! Ainsi le Pharaon put combattre efficacement les enchantements du Juif ⁽²⁵⁾!

Un autre raconta l'histoire de la famille du Chef de l'Areoua

Un jour, Abaiedjidou, fils du roi de Bagdad partit en voyage. Traversant les déserts il arriva chez les Haoussa et voulut épouser la reine Daurama qui était très belle. Celle-ci y mit une condition.

- Vas à Daura, ma capitale, demande où se trouve la source d'où elle tire son nom. Cette source est gardée par un serpent monstrueux appelé Serki et ma ville est déserte car Serki empêche les gens de prendre de l'eau à la source. Je n'épouserai que celui qui tuera Serki.

Abaiedjidou vola plus qu'il ne courut jusqu'à Daura. Au lever du soleil il aperçut le monstre qui avait des cornes, des poils et une longue queue d'au moins vingt coudées! Serki aperçut l'intrus, siffla de colère et, crachant du feu, se leva sur sa queue. Puis il se mit à ramper en direction d'Abaiedjidou. Celui-ci le laissa approcher, puis avec l'épée que lui avait donnée le Prophète, il fit voler la tête du monstre à vingt pas!

Ainsi le fils du roi de Bagdad épousa Daurama la reine des Haoussa. La ville de Daura devint une capitale florissante et le roi était si sage que tous ses sujets l'adoraient. Ils l'appelaient Ma Kai Serki, ce qui signifie « l'Homme qui a tué le Serpent ».

Ils eurent une postérité nombreuse et leurs fils créèrent de nouvelles villes et de nouveaux royaumes. Ils portèrent tous le nom de Serki. Ce mot est actuellement devenu le synonyme d'Homme Hardi ⁽²⁶⁾.

En deux étapes nous gagnons l'oued In Atankarer où nous campons.

Le campement est installé dans le lit de l'oued à l'endroit où il s'ensable et se divise en cuvettes limoneuses où croissaient de nombreuses graminées, où poussaient des acacias et des tamarins.

Soudain, le guetteur signale à peu de distance une harde de sept oryx, grandes antilopes aux cornes droites, dirigées en arrière, atteignant parfois trois coudées de longueur. Leur peau, épaisse comme un doigt, sert à confectionner des boucliers mais surtout des semelles de sandales.

Les oryx avancent dans le vent et broutent paisiblement car ils n'ont pas encore humé l'odeur humaine ou l'odeur du feu.

²⁵ Après vérification, il s'agit bien, d'une légende locale.

²⁶ Vérification.Légende locale

Excellente occasion pour Gueradji d'utiliser son fusil à pierre, qu'il portait toujours attaché à sa selle emmitoufflé de chiffons à cause du sable. Je n'avais jamais vu une arme pareille. C'était une arquebuse de grand luxe au canon niellé d'argent Il y avait écrit sur la chambre à poudre quelque chose en une langue que nul ne comprenait ⁽²⁷⁾. Là crosse, à talon d'ivoire massif, était ornementée d'une profusion de petits clous dorés.

Tandis que Gueradji vérifie l'arme et s'assure à l'aide d'un poinçon effilé que la lumière n'est pas obstruée, Metouki prépare la poire à poudre et les balles sphériques en plomb coulé.

Gueradji charge son fusil, puis se faufile entre les dunes jusqu'à un tamarin dont les branches basses présentent un solide point d'appui. De là il peut observer les animaux et le terrain. Il est dans le vent, il attend. Le troupeau ne l'ayant pas encore éventé s'avance vers lui en broutant. Arrivé à environ cent vingt coudées du tamarin, le vieux mâle, chef de la harde, hume l'air et ralle sourdement. En un instant tous les ruminants sont sur leurs gardes, cornes en arrière, jarrets tendus, prêts à la fuite ou au combat.

Une détonation sourde roule, répercutée à l'infini par les cuvettes de dunes. Un nuage opaque de fumée enveloppe l'arbre, le gros mâle tombe tandis que le troupeau, d'abord surpris et immobilisé, se débande affolé. Gueradji recharge l'arme. Les oryx regroupés filent vers l'Est. Le vieux fauve blessé fait des efforts désespérés pour se remettre sur pieds. Gueradji appuie son fusil, maintenant inutile, contre une branche basse et se précipite, poignard haut sur l'énorme gibier. Ce dernier, péniblement se relève et essaie de galoper lourdement sur les traces de ses compagnons.

Les Taïtoq, demeurés cachés derrière les touffes, courent, javelot en main, vers l'animal qui, touché à l'abdomen, perd son sang en abondance et traîne une partie de ses entrailles. Affolé par cette meute hurlante, il butte dans les broussailles. Aboukal, plus sage et plus expert que les jeunes, court vers un méhari, lui ôte son entrave dont il use en guise de rêne et, juché à même le garrot, l'excite du pied et de la voix. Le méhari, blatérant, allonge sa foulée. Très vite Aboukal dépasse les guerriers à pied qui, essoufflés perdent du terrain,

L'oryx trébuchait et parfois croulait sur les genoux. Il couchait sur son échine ses grandes cornes, s'arrêtait un instant puis, voyant accourir cette bande de démons, donnait un coup de tête en avant pour équilibrer son corps et repartait d'un trot lourd de moins en moins précis et rapide.

La harde disparaît dans les dunes de l'Est.

Le méhari gagne sur l'oryx.

Bientôt Aboukal arrive à hauteur de l'antilope et manoeuvre pour l'approcher sans risquer d'être chargé, car tu sais, d'un coup de tête elle eut abattu le méhari et mis à mal son cavalier! Aboukal prépare son javelot. Il doit arriver sur le gibier légèrement en oblique, sur le côté gauche afin que se lance morde sur la peau et atteigne le coeur. D'autre part, il est nécessaire que l'angle d'attaque soit assez ouvert pour qu'il puisse lancer, presque de face sans être désarçonné.

²⁷ J'ai vu le même fusil à pierre à In Salah en 1929. Il y avait écrit en latin : « SVSTINAVIT ».

Son bras se lève, le javelot vibre dans sa main Un éclair, l'oryx s'abat, touché au défaut de l'épaule.



Nègresse de Timimoon (gouache de l'auteur).



Le touareg saute de méhari, approche de la proie qui se débat à l'agonie. Lancé de main de maître, un deuxième javelot atteint l'animal en plein coeur. Aboukal se précipite, tire les longues cornes en arrière, les maintient à l'aide de son genou et scie, jusqu'à la carotide, le cou de l'animal à l'aide de son poignard.

Ses compagnons arrivent. Ils dépouillent la bête, lui ouvrent le ventre, se partagent l'eau contenue dans l'estomac, puis la chargent sur le méhari et regagnent le camp.

Du haut d'un monticule nous avons suivi les péripéties de la chasse. Pour notre repas nous reçûmes, nous, les esclaves, une moitié de cette venaison hormis les intestins que les touareg faisaient griller sur la braise, ils en étaient très friands.

Les agapes durèrent une partie de la nuit; le lendemain fut une journée de repos. Les touareg s'avisèrent de se faire peigner et épouiller les cheveux par les négresses et Mama échut à Aboukal!

Celui-ci, couché à plat ventre devant Mama accroupie, posait sa tête sur ses genoux. Mama l'épouillait puis le peignait et lui faisait de petites tresses de cheveux enduites avec du beurre rance tandis qu'Aboukal, attiré par la fermeté de ses seins, les palpait sans vergogne! Les négresses n'étaient-elles pas à eux! Je ne pouvais supporter ce spectacle d'autant plus que sûrement, il coucherait avec elle! Tu vois, quand je te disais tout à l'heure que mon coeur était serré j'avais raison! Effectivement, le soir venu, il emmena Mama un peu en dehors du camp dans une touffe épaisse de graminées! Je crevais de rage mais que pouvais-je faire? N'était-ce pas notre lot, à nous pauvres esclaves, de subir les désirs du maître? Et il est possible que Marna y ait pris du plaisir! Je ne dormis pas de toute cette nuit-là!

Nous faisons route, par une sente de la montagne, vers Tin Zaouaten où se trouve une mare permanente. Les méhari sont abreuvés, le plein des outres est fait par les esclaves comme à l'accoutumée. Je m'approche de Mama, la regarde. Elle détourne les yeux, se lève, regagne le camp où elle s'affaire à aligner les outres pleines!

Nous quittons Tin Zaouaten pour Tin Elhaoua à travers un tassili chaotique. L'étape, longue et dure nous avaient fatigués. Certains d'entre nous, les pieds en sang, boitaient. A la halte, les touareg nous donnèrent de la graisse d'oryx pour enduire nos membres fatigués.

La nuit se passa sans incidents notables si ce n'est qu'une négresse dont je ne me rappelle plus le nom fut mordue par une vipère à cornes au mollet gauche. Aux cris qu'elle poussait, les touareg se levèrent en sursaut, nous bousculèrent parce que nous faisons cercle autour de la blessée. Ils allumèrent un feu. Deux d'entre eux étendirent la négresse sur le sol. Ils incisèrent profondément le point où elle avait été mordue puis massèrent le membre pour le faire saigner. Anaba saisit ensuite un brandon et l'appliqua sur la plaie autant pour la cautériser que pour arrêter l'hémorragie. La négresse hurlait désespérément de peur et de douleur. Elle s'évanouit. Metouki demeura pour la veiller.

Le jour suivant, le rezzou quitte Tin Elhaoua pour Aoulilam où un trou, creusé par les Géants d'autrefois, contenait encore de l'eau de pluie. Sur les rochers de la berge, sais-tu ce que j'ai vu? Et bien, il y avait beaucoup de gravures représentant des animaux de notre pays! Il y avait des dessins d'autruches, de girafes, d'éléphants et aussi de représentations d'hommes! Et il y avait aussi gravé des caractères tifinar. Je demandai à Metouki ce que cela voulait dire. Il me répondit que les représentations d'animaux avaient été faites autrefois, on ne savait plus par qui, mais que les inscriptions en caractère tifinar étaient tout simplement des messages d'amour laissés pour leurs belles par les touareg nomadisant dans la région (²⁸)! Je n'avais jamais vu tout cela. Comment se fait-il que des animaux de chez nous soient venus dans cette région remplie de déserts arides? Je n'ai jamais pu le comprendre!

Ici le remplissage de toutes les outres est laborieux car nous ne pourrions nous ravitailler en eau que dans le tassili de Timissao qui est, paraît-il, très loin dans le Nord! Les négresses, chargées de ce travail, alignent les outres rebondies, suintantes, sur un lit de chaume tandis que nous réparons les bâts et que d'autres surveillent les méhari pâturent sur les berges de l'oued.

Il y avait beaucoup de tentes d'Ichouriguen, qui sont les vassaux des touareg Ifoghas, dressées dans la région environnante à l'ombre des acacias, au milieu de plantes annuelles qui croissent après la saison des pluies.

Soudain, des cris de frayeur retentissent en amont du point d'eau. Croyant à un accident tout le monde se précipite. D'un tamarin touffu on voit sortir furtivement un nègre qui prend aussitôt le large! Une petite fille touareg vient d'être la victime d'une tentative de viol. C'est elle, bien sûr, qui a crié de frayeur!

²⁸ Parfois assez osées, ces inscriptions en caractères « tifinar » étaient qualifiées par le regretté professeur Gautier de « graffiti de pissotières »! (Voir note in fine).

Les touareg poursuivent le fuyard et le rattrapent. Après une terrible bastonnade qui le laisse pantelant sur le sol, ses maîtres, surexcités, décident de le châtrer en présence de tous les esclaves, pour l'exemple.

Cet esclave n'était pas de chez nous mais appartenait aux Ichouriguen. Il pensait que le viol de la fillette passerait à notre actif! Tu te rends compte!

Bref, les touareg hissent le nègre sur un âne altéré qui venait à l'abreuvoir, lui lient les pieds sous le ventre du solipède très solidement de façon à ce que ses jambes demeurent droites et dans le prolongement du corps. Il ne fallait pas qu'elles puissent revenir en position fléchie. Ses parties sexuelles, sauf le pénis sont poussées à fond sous sa cuisse gauche. Les liens, préalablement mouillés, sont serrés alors au maximum. La corde, en séchant serre davantage tu sais, et le ventre de l'âne était comprimé. Quand les cordes furent sèches, l'âne est amené à l'abreuvoir où, assoiffé, il se gonfle d'eau, faisant des efforts désespérés pour détendre ce carcan mis sur son dos. Les testicules du captif sont comprimées jusqu'à l'écrasement. Ce dernier hurle comme un damné... Cela dure longtemps. Le nègre finit par s'évanouir. Il est délié et laissé sur le sol jusqu'à ce qu'il reprenne ses esprits ⁽²⁹⁾.

Metouki, le soir venu, nous réunit. Il nous explique la différence qui existe entre nous les nègres et les hommes blancs.

- C'est Dieu, qu'Il soit exalté! qui a décidé autrefois cette différence lors de la création du monde. Il a décidé que le noir serait le serviteur du blanc. Et c'est tellement vrai ce que je vous dis que tout noir qui couche avec une femme blanche ne peut avoir d'enfants avec elle ⁽³⁰⁾ !

L'opinion secrète de Metouki variait bien un peu... Il avait bien eu dans sa jeunesse des rapports avec des femmes touareg en l'absence de leurs maris, des enfants étaient nés. Mais comme l'usage touareg veut que ce soit le ventre qui teigne l'enfant, le fils d'une touareg et d'un noir est, de plein droit un touareg; chez les vassaux des nobles il y en avaient beaucoup qui étaient plus ou moins noirs! Il y avait encore une solution si la femme respectait son mari : elle accouchait dans la nature et faisait disparaître l'enfant. C'était admis...

Il fallut songer au départ. Le nombre d'animaux de bât ne suffisant pas pour porter toutes les outres d'eau, quelques adolescents en furent chargés. Les animaux du convoi étaient attachés les uns aux autres à la file indienne et la longe du chameau de tête était passée dans le troussequin de la selle d'Aboukal.

Gueradji, Anaba et Egged-Ichkan marchaient en tête en éclaireurs. Nous, les esclaves, venions ensuite suivis par le gros des touareg. Azelef, celui qui avait reçu un coup de sabre au-dessus du genou lors du combat avec les Kel Guéres, tu te rappelles? délirait doucement. Sa mort paraissait prochaine. Il ne reverrait ni les montagnes de l'Ahnet, ni sa fiancée Takiouelt à la douce figure fardée d'ocre jaune, virtuose du violon monocorde que les touareg appelaient amzad. Azelef avait acheté à Gao un instrument de luxe fait de la moitié d'une calebasse

²⁹ Authentique. Cela m'a été confirmé par des touareg et des arabes.

³⁰ Cette opinion est encore fort répandue chez les touareg.

peinte sur laquelle un parchemin tendu, enluminé de beaux dessins à l'encre dorée, formait table. La corde, en crins de queue de cheval soigneusement choisis était supportée par un chevalet mobile. L'archet, en bois d'acacia, en forme d'arc, avait été courbé au feu et pyrogravé. Il avait été exécuté par Abeiderer, un des meilleurs artisans de Gao (³¹).

A l'amble des méhari, la caravane, traversant tassilis rocheux et oueds desséchés, faisait route vers le Nord. Halte commandée par Gueradji. Azelef agonisait, sa plaie, tuméfiée et noirâtre, où grouillaient les vers, répandait une odeur putride. Les traits convulsés et ternis, Azelef allait mourir...

Ses compagnons l'emportèrent sur un petit tertre, creusèrent une fosse peu profonde avec leurs poignards et l'inhumèrent. Ensuite ils recouvrirent la tombe de gros cailloux afin que les chacals ou les hyènes ne violent pas sa sépulture. Ils dressèrent enfin deux grandes pierres à la tête et aux pieds ainsi que le faisaient les musulmans.

Le lendemain nous repartons de bonne heure afin d'atteindre la source de Tigueur où croît en abondance la menthe sauvage qui est un remède pour les blessures.

Bientôt, dans la brume matinale, nous voyons la masse violette du Tassili de Timissao qui se profile sur l'horizon Nord. Ce plateau gréseux, long de plus d'une journée de marche et large d'une demi-journée, domine en à-pics de plus de deux cents coudées la plaine environnante. Sa périphérie, déchiquetée d'entailles profondes, abonde en excellents points d'eau.

La couleur lie de vin de ses grès virait au violet au soleil couchant. Les formes rocheuses fantasmagoriques dues à l'érosion sculptaient sur le ciel de monstrueuses silhouettes qui influaient sur le psychisme déjà troublé par les récits terrifiants des caravaniers.

Cet hallucinant chaos est lacéré de ravine abrupts qui favorisent l'embuscade. Du haut de cette énorme forteresse on jouit d'une vue très étendue sur la plaine couleur ocre clair, balafée, par places, de blessures sombres laissant émerger un substratum tourmenté par on ne sait quelles convulsions cyclopéennes d'enfantement aux premiers âges du monde. Tout flamboie, tout scintille dans cette immensité. Le guetteur, pour éviter l'éblouissement, ferme ses yeux sous son voile.

Le convoi arrive auprès de l'énorme falaise, la tourne par l'Ouest et chemine dans l'ombre portée du massif laquelle s'amenuise avec l'ascension du soleil. Puis il emprunte le lit d'un torrent qui troue une barrière rocheuse et marche plein Est pour déboucher dans une petite plaine sablonneuse. Bientôt apparaît une gorge profonde, étroite, qui entaille le plateau vers le Sud. C'est le canyon de Tigueur. Les touareg font provision de menthe sauvage. L'un d'eux découvre, dans un vieil arbre tout pourri, une colonie d'abeilles sauvages. Nous apportons des tas d'herbes vertes pour enfumer les insectes, les touareg pillent la ruche de son miel qu'ils dévorent aussitôt. Nous n'en eûmes pas une part. Puis on fait route vers le puits de Timissao. Dès notre arrivée, Gueradji place deux guetteurs sur la falaise car, dans ce coupe gorge, une troupe, surprise, pourrait être décimée en un instant! Nous tirons l'eau nécessaire aux animaux à l'aide de seaux de cuir suspendus à une corde en poils de chèvre, la vidons dans un trou creusé à même le sol calfaté par une peau de boeuf. Quand les animaux ont bien bu, les

³¹Tous les artisans touareg font partie de la tribu des Inaden et seraient d'origine juive.

négresses remplissent les outres dans ce bassin improvisé dans lequel nous vidons toujours de l'eau.

Gueradji tenait à demeurer le moins de temps possible dans ces parages. Il surveillait lui-même le travail de chacun et bavardait avec Metouki tandis qu'Annaba refaisait les pansements des blessés après avoir lavé les plaies avec une décoction de menthe sauvage.

Metouki saisit l'occasion; il attira l'attention de son maître sur Mama et moi-même. Je travaillais avec ardeur et dextérité à tirer l'eau tandis que Mama remplissait les outres encore vides.

- Aurais-tu, Metouki, particulièrement remarqué cette négresse? Est-ce que c'est parce que tu la désires que tu parles ainsi? Prends-la donc si tu la veux!

- Non, mon Seigneur, ce n'est pas cela.

- Alors, qu'en as-tu à faire? Nous devons, tu le sais bien, amener ces nègres à In Salah pour les troquer contre de l'argent, des dattes et des étoffes!

- Non, à la vérité, ce jeune noir devait prendre cette fille pour femme quand ils étaient encore dans leur pays. Mais ils furent razziés par les Kel Guéres à quelques jours d'intervalle, la négresse à Gougouféma, le nègre à Matankari. Si tu les prenais à ton service ils pourraient se marier. Comme ils sont tous les deux jeunes et forts, ils te rendraient de grands services et, en outre, te seraient reconnaissants. D'autre part, pardonne moi de ceci, mais j'ajouterai que Mama est une belle fille!

- Metouki, que veux-tu dire? Je ne suis tout de même pas encore assez vieux pour avoir une négresse « chaude » dans ma tente!

- Mais mon maître, je ne disais pas cela pour te vexer, je sais que tu es jeune, en pleine force, mais tu le sais bien, une négresse peut être parfois un délassement... D'ailleurs le nègre serait un excellent berger pour tes chamelles.

Gueradji sourit.

- Metouki, je te le répète nous avons razzié ces nègres pour les vendre à In Salah à notre ami Abdelkader ben Bajouda. Nous verrons plus tard à chercher une négresse pour mon usage personnel. Nous la prendrons vierge afin qu'elle puisse me servir au cas où j'aurais une « chaude pisse »!

Je préfère d'ailleurs les filles de Gao ⁽³²⁾.

³² Touareg et arabes prétendaient que pour guérir une blennorragie il suffisait de coïter avec une négresse vierge. La chaleur que dégageait la fille suffisait à tarir l'écoulement. Le nom de cette maladie, en arabe, est « El Bared » ce qui signifie « le froid ». Ils disaient encore qu'on pouvait contracter cette affection en « pissant contre le vent ».

Dès que la provision d'eau fut complétée et tous les animaux abreuvés, le convoi descendit la gorge et piqua droit au Nord. Halte de nuit sur un reg nu. Un peu de repos, sans toutefois décharger les montures nous fut accordé. Nouveau départ vers minuit. Nous regardions étonnés des étoiles nouvelles et leur constante ascension dans le ciel. Les Pléiades brillaient, les touareg appelaient cette constellation « Chet Ehod », c'est-à-dire « les filles de la nuit » et fredonnaient en leur honneur un chant composé dans des temps très anciens par une poétesse du Hoggar.

Le jour pointe gris sale sur un reg uniformément bouché, vers le Sud-Est, par une brume opaque. Le soleil ne parvenait pas à se dégager de ce linceul. Bientôt le vent se lève, nous voyons courir sur le sol de petites traînées de sable blanches qui piquent nos mollets nus et tourbillonnent autour des touffes d'herbes... Le vent augmente. Le sable prend de la hauteur, crible le corps et le visage. Le vent, maintenant, souffle par fortes rafales. La visibilité devient nulle,

Fort heureusement la caravane marche dans le sens du vent avec une légère dérive vers le Nord Est. Les chameaux, d'abord indifférents aux aiguillons du sable, se suivent à la file indienne mais, rapidement aveuglés, ils essaient de tourner le dos au vent et d'obliquer vers le Nord-Ouest. Gueradji fait des efforts pour maintenir le cap à l'estime. Les bourrasques se font plus violentes à tel point que les ballots que nous portons sur la tête, déséquilibrés chavirent. Nous devons les maintenir à deux mains, positions fatigante pour une marche normale mais qui est épuisante dans la tempête qui fait rage. Nos aisselles sont douloureusement meurtries, nos yeux larmoient et agglutinent le sable. Nos oreilles et notre nez s'obstruent. Des particules de silice crissent sous la dent. Le vent, sec, brûlant, empêche l'exsudation normale, la peau devient très chaude. A demi-nus, notre épiderme est constamment surexcité par le choc d'une mitraille de graviers qui fait office de révulsif. Nos corps se courbent en avant. Des tourbillons poudreux, ouate rampante et ardente enveloppent le convoi. Impassible Gueradji lutte contre le cyclone. Il est dans son élément. Il sait qu'à l'estime il buttera infailliblement sur la traînée terminale de l'Erg In Afarag puis de là, en marchant perpendiculairement à la ligne des dunes il arrivera au pied des contreforts de l'Adafar ou de l'Ahnet.

Tout cela, c'est Metouki qui me l'avait dit au début de notre marche bien sûr. Il m'avait dit qu'il y avait un erg puis que nous arriverions dans le pays des Taïtoq.

Je te disais donc que Gueradji était dans son élément. Il connaissait ce genre de vent de sable, mais il ne voulait pas faire de marches inutiles. Ses compagnons, flegmatiques, emmitoufflés dans leurs voiles, perchés sur leurs méhari, suivent, confiants en l'habileté d'orientation de leur chef.

Nous, les pauvres noirs, nous sommes fourbus et desséchés. Les outres les plus usagées suintent et se couvrent d'une couche de sels minéraux. Vers midi, je suis à bout, car je porte, depuis le départ, une outre plus un ballot d'étoffes. Je n'en peux plus! Je préfère crever tout de suite... Je jette ma charge et me couche sur le sol. Un touareg, appelé Ilbak, saute à terre, cravache au poing. Il court vers moi et me frappe! Je ne peux plus réagir...

- Arrête, Ilbak, ne vois-tu pas que ce nègre est fourbu, lui crie Metouki.

- Qui te demande ton avis? Est-ce parce qu'il est de ta race?

Il continue à me frapper, le sang coule de mon visage. Je fais de vains efforts pour me relever.

C'en est trop! Metouki saute en voltige de sa monture, saisit Ilbak à bras le corps et le repousse.

Ilbak, confondu par l'audace inconcevable de l'affranchi ne réagit pas.

Metouki revient à son méhari, m'apporte à boire, me parle doucement, prend mon outre sur sa monture. Ilbak, furieux et boudeur, conduisant son méhari par la bride, marche à pied, à l'écart.

Et nous repartons; je titube. Peu après, c'est le tour d'une femme, épuisée elle se couche. Ilbak, dédaigneux continue son chemin. Metouki met son méhari au trot, rejoint son maître, lequel, marchant devant, n'avait rien vu de ces scènes. Il lui dit notre état de fatigue. Gueradji arrête le convoi.

- Donnez à boire aux nègres, dit-il à ses compagnons. Et toi, Metouki, explique-leur que dans la tempête il convient de marcher sans arrêt tant qu'il est possible de se diriger et qu'il faut économiser l'eau au maximum pour le cas où l'on viendrait à dévier de la route et s'égarer.

La tornade atteint son paroxysme. Chacun est aveuglé par des trombes de poussière. Une charge, mal arrimée, tombe brusquement et roule dans les pattes d'un chameau lequel, affolé, épouvanté, rue, saute, rauque de frayeur, casse sa longe et s'enfuit dans le vent. Les animaux du convoi, envahis par une panique contagieuse, sont saisis de contractions nerveuses; les yeux fixes, les oreilles dressées ils sont prêts à se révolter et à s'enfuir.

Il faut faire vite. Tandis que les touareg font agenouiller rapidement les méhari et les entravent très court, Metouki et Ilbak, rapprochés par l'action, courent sus au fuyard qui, tête baissée, s'enfuit en faisant des bonds désordonnés. Le premier happe la queue, s'y cramponne et, de ses pieds nus, les talons labourant le sol, essaie de le freiner tandis que le second agrippe le long cou et s'y suspend. La bête fait des efforts désespérés pour se dégager. Ilbak réussit à saisir une oreille... Encore quelques foulées, une dérobade, un saut de mouton et elle s'arrête net, le cou dardé, les pattes crispées, les yeux fous. Metouki lâche la queue, saute sur la croupe. Après de gros efforts, Ilbak réussit à faire agenouiller l'animal qui blatère rageusement et veut se relever. Metouki saute à terre, se couche sur le long cou qui se tortille. Il empoigne une moitié de la lèvre supérieure de l'animal. Ce dernier est maîtrisé. Ilbak lui passe un noeud coulant à la mâchoire inférieure. Le chameau est ramené au convoi où il est entravé. Le cou raidi, les muscles tendus, il regarde encore un instant çà et là puis s'ébroue bruyamment. Ensuite, comme ses congénères, il allonge la tête sur le sol, vers le Nord-Ouest et ferme ses yeux qui larmoient.

Nous abritons nos têtes nues derrière les ballots et les outres.

Les touareg sont allongés ou accroupis à l'abri du vent, derrière leurs méhari. Avant la fin du jour, l'orage de sable décroît, le vent faiblit.

Nous repartons à la nuit, Gueradji se guidant sur les étoiles. Au matin, l'erg In Afarag est atteint. Gueradji, pour nous remettre de nos fatigues, décide de prendre un jour de repos. Tandis que les méhari broutent avidement les herbes succulentes, nous les noirs demeurons allongés au soleil sur le sable, nous baignant dans la lumière.

Le lendemain nous arrivons à Tin Senasset, belle source à l'extrémité Sud de l'Ahnet dont l'eau est abondante et bonne quoique polluée de déjections d'animaux. Nous y passons la journée. A la nuit, deux touareg partiront afin de prévenir les campements que le rezzou est de retour.

Emergeant au-dessus de la plaine, l'Ahnet, massif allongé, aux couches redressées de quartzites rougeâtres est, à cette heure-là; d'une somptueuse teinte violine. Terminé en à-pics, auréolé d'aiguilles, déchiqueté de crevasses sombres il apparaît, vu de Tin Senasset, mystérieux et sauvage dans sa majesté.

Les animaux étant abreuvés, les touareg tirent de leurs grands sacs de peau, leur tenue de parade qu'ils préparent soigneusement car ils tiennent à se présenter devant les campements rassemblés aussi frais et aussi élégants qu'il se doit. Le miroir cassé d' Egged Ichkan passe entre toutes les mains.

Bien entendu, une nouvelle fois encore, les négresses sont mises à contribution pour épouiller et peigner nos maîtres... Marna s'éloigne avec Aboukal derrière un rocher, à l'ombre!...

Bon, me voilà à nouveau avec mes idées de jalousie, moi pauvre nègre!

Ces touareg Taitoq étaient tous jeunes, ils représentaient la fleur de leur tribu. Grands, muscles longs, attaches fines, ils ont revêtu leur tenue de parade car leur retour est une fête. Ils portent le large pantalon de guinée indigo, l'ample robe brodée serrée à la taille par une ceinture en étoffe qui retient aussi les gros cordons de soie placés comme des baudriers. Leur tête est voilée par la tijelmoust couleur bleu noir métallisé enjolivée d'une étroite bande de soie multicolore fixée par des fils d'or entrecroisés. Ce voile, surhaussé par un petit coussinet placé sur le front, rappelle le heaume des Chevaliers du moyen âge. Leurs cheveux longs et nattés recouvrent leurs épaules. Leurs bras, teintés d'indigo, sortent librement des larges manches de leur tunique qu'ils ont, au préalable, nouées dans le dos. Le bras droit, au-dessus du coude, est orné d'un bracelet taillé dans le schiste : il fortifie, disent-ils, les muscles du bras. Maintenu par un baudrier de cuir ouvragé, ils portent du côté gauche, le takouba, arme à frapper de taille à garde cruciale. Chacun dispose en outre de deux javelots à hampes de fer. A leur bras gauche est passée la guiche de leur bouclier en peau d'oryx ou mieux, de girafe⁽³³⁾

Parmi eux, je connaissais Aboukal. Aboukal signifie « l'homme aux pieds larges ». C'est un géant de plus de quatre coudées. Lorsqu'il serre d'une main le cou d'un méhari de six ans, il le force à s'agenouiller. Celui-là, je ne l'aimais pas, tu sais pourquoi! Il y avait encore Egged Ichkan « Celui qui saute les arbres » tout jeune homme dont l'agilité était proverbiale. Il pouvait passer d'un méhari lancé au galop sur la croupe d'un autre animal courant à sa hauteur! Je t'en citerai encore quelques-uns dont je me rappelle le nom Ahar « le lion » dont le courage au combat inspirait des vers à toutes les femmes poètes du Hoggar. Lors d'un rezzou sur Agadès, ayant brisé sa large épée sur celle de son adversaire, il prit celui-ci à bras le corps et le serra si fort qu'il l'étouffa.

³³ L'auteur a aidé ici Griga dans la description vestimentaire d'apparat des touareg Taitoq.

Ilbak, « l'Anémié » qui, au combat d'Es Soi coupa en deux, d'un coup de sabre un Irreguei naten ; Alemoun « Le faon » qui lançait son javelot à plus de quarante coudées et faisait mouche tous les coups. Il y avait encore Emérouel « le lièvre », Azelef « La chenille », celui qui est mort en cours de route, Ezouel « Le récalcitrant » Oukcem « Le salpêtre »... Tous plus vaillants uns que les autres et couturés de coup d'épée ⁽³⁴⁾

Soudain débouchent de derrière un épais ride de broussailles, une centaine de méhari lancés grand trot, montés par des touareg poussant le cri de guerre, frappant à grands coups de cravache sur leurs boucliers sonores. Ce sont les touareg restés dans l'Ahnet avec les campements, des vassaux et aussi des affranchis qui viennent souhait la bienvenue au rezzou de retour.

A une vingtaine de mètres de notre campement ils stoppent net leurs méhari qui blatèrent furieux de l'effort accompli et, sautant lestement au sol, ils s'avancent vers Gueradji... Alors commencent d'innombrables, d'interminables salutations souhaits avec des poignées de main à la manière des touareg, c'est-à-dire paume glissant contre paume.

- Quel est l'état de vous?

- Le Bien!

- Quel est l'état de vous?

- Le Bien et la Paix!

- Quel est l'état de vous?

- Le Bien grâce à Dieu!

- Quelles sont les nouvelles?

- Elles abondent grâce à Dieu!

Et cela dure très longtemps!

Puis chacun passe autour de son cou la longue bride de sa monture, prend son ami par la main et lui raconte les phases qu'il estime devoir être les plus intéressantes du voyage.

Le convoi des esclaves est reformé, nous partons, en avant, escortés d'affranchis et de quelques vassaux.

A notre arrivée dans les campements nous fûmes parqués sous un groupe de tamarins tandis qu'on nous faisait distribuer des vêtements usagés faits de peaux assemblées et une bouillie de mil arrosée de lait aigre. Seules les familles des affranchis et des serfs se rapprochèrent de nous pour nous examiner. J'appris par la suite que nous étions sur le puits d'Ouan Tourha. Une

³⁴ Il convient de noter que les noms propres touareg se soit des noms d'animaux, soit des noms de choses ou encore, fait singulier, des noms juifs : Beuh ag Danil, Daoud, Chlomoun, etc,

fumée odorante de chair grillée emplissait l'air, les esclaves rôtaient un chamelon entier qu'ils arrosaient de beurre pour le festin des voyageurs! Les femmes touareg, réunies au centre d'un terrain découvert, chantent les prouesses de leurs maris ou de leurs amants en s'accompagnant sur des tambourins. Bientôt, la chanteuse principale improvise des variations sur les faits relatés la veille par Aboukal et Anaba, elle soutient sa voix de ritournelles sur l'amzad tandis que les autres femmes reprennent en chœur rythmant la cadence en frappant des mains.

Vêtues de larges robes de cotonnade bleue indigo, un voile de même tissu leur couvre la tête. Fardées à l'ocre rouge et jaune, leurs yeux agrandis au sulfure d'antimoine sont entourés d'un cercle en relief dessiné avec de la pâte vermillon. Aux oreilles des plus riches, de massifs anneaux d'argent semblent être fixés. En réalité, trop lourds pour être supportés par le lobe des oreilles, ils sont attachés dans leurs cheveux au moyen d'un cordonnet en cuir tressé. Sur la poitrine, certaines portent un bijou d'argent en forme de triangle équilatéral duquel pendent trois petits triangles identiques. Elles ornent leurs doigts de bagues en argent, énormes, rondes, pyramidales ou carrées. L'anneau, souvent trop grand est rétréci par des mèches de chiffons enroulées tout autour.

Un cri : Les voilà!

D'abord on aperçoit des tourbillons de poussière argileuse qui avancent puis se résolvent lentement en une traînée grise, on perçoit des martèlements sourds, le sol vibre... Cris de guerre... On distingue des ombres fantasmagoriques qui ondulent dans un nuage couleur de sienne brûlée.

- Les voilà!

Et la troupe débouche dans la plaine.

Les femmes touareg resserrent leur groupe; leur chant devient rapide et saccadé.

Au galop de charge les guerriers se précipitent vers les femmes et s'arrêtent brusquement, à les toucher. Les iloudjans commencent ⁽³⁵⁾ : les méhari montés par leurs maîtres barbouillés d'indigo, tournent en double cercle, au trot de parade et enveloppent les femmes d'un nuage de poussière. Ensuite les méharistes se dispersent, forment deux camps en ligne, face à face et, allant et venant, au petit trot, s'entrecroisent. Les montures, tête portée haut, cavalcaient doucement parce qu'elles comprennent que leurs maîtres sont à l'honneur!

Le mont Ahnet, à l'Est, gigantesque bloc de carmin, était strié, par les jeux de lumière, de grandes et brutales zébrures violettes. Au Sud, un ciel de cobalt silhouettait les dunes de l'Erg Iferelel tandis que la haute falaise du Taraït, jaspée d'orange et de bleu, disparaissait vers le Nord dans la brume qui estompait le massif violine de l'Ajerazraz.

L'heure des ripailles était venue. Les touareg, présent à pied, chaussés de naïls aux semelles tri larges formaient deux groupes. Les Taitoq, tribu noble, étaient servis les premiers. Ensuite les reliefs passaient à leurs vassaux qui faisaient suivre ce qui restait aux esclaves.

³⁵ Iloudjan est un carrousel à méhari chez les touareg.

Ils mangeaient goulument, avec des cuillères d bois, une bouillie de mil recouverte de beurre fondu. Ensuite vint un couscous de blé mal cuit abondamment beurré. Les grandes calebasses d bois qui servaient de plats communs étaient coiffées d'une pyramide de viande de mouflon séché au soleil, pilée et bouillie.

Puis, au centre des convives, les esclaves firent une litière de chaume sur laquelle ils déposèrent le chamelon rôti. Avec des cris de joie et des rires chacun tira son poignard et découpa d'énormes tranches de viande qu'il prit ensuite à deux mains et déchira à belles dents. Quand les Taitoc furent gavés, ils laissèrent la place à leurs vassaux et essuyèrent leurs mains gluantes de graisse même leurs pieds et leurs mollets, car tout corps gras est un remède!

Gueradji fit ensuite préparer du thé pour tous les assistants; les esclaves ne furent pas oubliés. Comme les rares bouilloires achetées sur les marchés du Tidikelt ne suffisaient pas - elles constituaient un luxe de riche! les noirs firent chauffer des pierres dans un feu de bois d'acacia puis les plongèrent dans un sac de peau étanche, à large ouverture, rempli d'eau. Cette eau fut rapidement très chaude. Ainsi du thé put être préparé pour tous.

Les touareg, vautrés auprès des touffes, disparaissaient dans leurs voiles et éructaient béatement. Ils furent rejoints par les femmes auxquelles ils racontèrent leurs prouesses avec complaisance. Les cadeaux, destinés aux épouses ou aux amies, ne seraient déballés qu'à la nuit - à cause du mauvais oeil de l'envieux! - mais d'ores et déjà chacune connaissait en détail le prix, la richesse de la pièce d'étoffe ou du bijou qu'elle recevrait!

Tous les enfants, sans distinction de caste ni de race, jouaient au rezzou dans les broussailles, armés de javelots faits d'une tige de bois.

Tard, dans l'après-midi, chacun s'en alla vers sa tente vaquer à ses occupations habituelles ou recevoir le compte rendu de sa femme, ou de ses serviteurs, sur ce qui s'était passé pendant leur absence. Il était question des pâturages, des points d'eau et aussi des nouvelles en circulation dans le Touat et le Tidikelt, colportées par des voyageurs.

Les blessés furent soignés à nouveau par les femmes. La négresse mordue par la vipère à cornes allait tout à fait bien.

A la nuit, un ahal fut organisé. L'ahal tu sais, c'est une réunion galante où les femmes jouent de l'amzad et disent des poèmes ⁽³⁶⁾. A la lueur d'un feu de bois d'acacia qui donne une flamme claire et sans fumée, les femmes désirables et les jeunes filles s'accroupissent en cercle tandis que les vieilles dorment près des tentes avec les enfants. Tessamidet - c'était l'amie de coeur de Gueradji - prélude sur l'amzad puis chante les prouesses de son galant. Le son aigre et filé de l'instrument était soutenu par les battements de mains de l'assistance.

Les hommes, très strictement voilés, viennent, isolés ou par groupes, pareils à des fantômes noirs surgis de la nuit; chacun se place derrière son amie lui murmurant à l'oreille

- Isalan? Quelles nouvelles?

³⁶ Ces réunions musicales existent aussi chez les berbérophones du Gourara où elles prennent le nom d'ahellil.

- Elouan! Elles abondent.

Cela signifiait que le coeur de l'amie n'avait pas changé. Le touareg glissait alors ses mains dans les larges manches de la robe de sa maîtresse, il lui caressait les seins et le ventre...

La réunion dura fort avant dans la nuit, puis chacun se retira silencieusement, se dirigea vers les touffes épaisses de graminées et les arbres touffus où , protégés par l'obscurité , on voyait s'isoler les couples.

Nous , les esclaves , nous regardions tout cela étonnés , nous n'étions pas habitués à des pareilles fêtes. Chez nous , on dansait , on faisait beaucoup de bruit et si on désirait coucher avec une fille , on se montrait moins discrets !

Nos maîtres s'occupèrent d'abord de leurs affaires, de leurs troupeaux, puis enfin inventorièrent les marchandises rapportées. Ayant suffisamment d'esclaves, ils décidèrent de nous conduire tous sur le marché d'In Salah où ils nous troqueraient contre du blé, des dattes, du thé qui était alors pour les touareg une denrée nouvelle, du sucre en pains et de l'étoffe indigo. Aboukal, je le sus par Metouki, avait demandé à garder Mama pour le service de sa famille, mais Gueradji s'y était opposé. J'en fus extrêmement satisfait. A la réflexion, était-ce vrai? Metouki avait-il voulu me faire plaisir en me disant cela? Je ne le sus jamais.

De toutes façons, convenablement traités, nous étions reposés. Mama qui n'avait cessé de manifester sa mauvaise humeur au cours du voyage semblait être revenue à de meilleurs sentiments, sans doute parce qu'Aboukal ne s'occupait plus d'elle! Certainement elle avait compris que son charme était demeuré sans effet sur ses ravisseurs et éprouvait-elle ce besoin, inné chez toutes les femmes, de se sentir protégée et adulée. Elle recommençait à me faire des sourires et moi, très amoureux d'elle, j'oubliais tout dès que je la sentais près de moi! Je lui avais déjà pardonné d'avoir couché avec Elouter et avec Aboukal et lui trouvais toujours des excuses pourvu qu'elle ne me repoussât point quand je m'approchais d'elle! D'ailleurs, avec impartialité, il faut reconnaître que ni Elouter ni Aboukal ne lui avaient demandé son avis! Tu vois, c'est moi qui suis encore jaloux!

Mais il était possible que Mama, à présent, ne m'aimât plus. Elle m'avait vu humilié et frappé par Elouter, ensuite par Ilbak et il était dans sa nature et son instinct de négresse qu'elle ne puisse désirer que ce qu'elle admirait. A Matankari et à Gougouféma, j'étais un beau garçon, riant, parlant haut, conscient de sa force et de son attrait. Hélas, je n'étais à présent qu'une bête peureuse, fourbue, abrutie, au milieu d'un troupeau de captifs geignants!

Je pense que l'insuccès de Mama auprès de ses maîtres l'avait ramenée à des vues plus justes de la situation. Elle avait remarqué mon manège auprès de Metouki et l'affection qui nous liait peu à peu. Elle avait dû penser qu'un jour ou l'autre cela pourrait bien lui être utile. Aussi, les touareg nous laissant relativement libres, Mama venaitelle toujours auprès de moi. Ne voyant que mon bonheur présent, je croyais sincèrement à son amour, j'en étais tout joyeux et ragaillard.

Une harde de mouflons est signalée à Gueradji, dans l'Adrar Anhet, sur les à-pics qui bordent l'oued Tegoulgoult. Il décide de leur donner la chasse. Pour ce faire il désigne Aboukal, Egged Ichkan, Ahar, Emerei et, bien sûr, Metouki.

Ce dernier doit emmener avec lui des esclaves comme rabatteurs.

Le mouflon, qui est un animal très agile en montagne, se fatigue vite dans la plaine où il court assez lentement. Pendant le jour, très méfiant, il se tient sur des rocs inaccessibles près d'aspics infranchissables pour l'homme mais, dans la nuit, il descend se gaver de plantes vertes dans le lit des oueds de la vallée.

La chasse, nous dit Metouki, lequel m'avait choisi avec une dizaine d'autres noirs, se déroulera comme suit : avant l'aube, nous devons nous poster en silence non loin de la trouée de l'oued Tegoulgoult qu'emprunteraient les mouflons pour regagner leurs repaires au lever du jour. Pendant notre mise en place, les mouflons broûteraient encore en aval de la trouée et ne nous éventeraient pas.

Gueradji et ses quatre compagnons seraient postés aussi non loin de nous mais avec leurs méhari. Ils étaient armés chacun de deux lances légères à hampe de bois.

Notre rôle consistait à effrayer la harde de mouflons qui chercherait à coup sûr à gagner l'oued Tegoulgoult par la passe habituelle, ils seraient alors pris en chasse par les touareg montés qui les poursuivraient à méhari jusqu'à portée de lance et tâcheraient de les tuer si possible, sinon de les blesser de façon à pouvoir les poursuivre ensuite sur les traces, mais à pied.

Dans la deuxième partie de la nuit nous gagnons dans un silence absolu la trouée du Tegoulgoult et les passages voisins susceptibles d'être empruntés par le gibier de retour. Metouki nous fait remarquer à la faible lueur lunaire, sur un banc de sable, les traces descendantes de la harde qui avait gagné la vallée dans la nuit.

A l'aube, les touareg sautent en selle, la chasse commence. Ils s'éloignent au petit trot vers la plaine, égaillés assez loin les uns des autres. La harde est repérée et c'est la charge... les mouflons tentent désespérément de gagner le Tegoulgoult, mais effrayés par nos cris, poursuivis et parfois dépassés par les méhari, ils s'affolent, tournent en rond pour essayer de franchir ce barrage insolite. Le vieux mâle, appelé par les chasseurs « Fechetel », donne des signes d'épuisement. Ahar le prend en chasse et l'oblige à galoper plus ou moins en ligne droite. La harde, privée de son chef, épouvantée, saute d'ici de là sans plus savoir ce qu'elle doit faire.

Ahar d'un coup de lance transperce le vieux mâle qui perd son sang en abondance. Il sera retrouvé à la trace. Il n'ira pas loin... Ahar revient vers le troupeau. Gueradji a déjà embroché une femelle. Emerei en poursuit une autre. Egged Ichkan a tué deux jeunes mouflons.

La chasse est arrêtée. Les touareg nous appellent. Nous recherchons le gibier blessé qui est achevé et le transportons au campement. Emerei rentre peu après au camp avec sa mouflonne tuée jetée sur la croupe de son méhari.

Les peaux sont soigneusement enlevées car elles serviront à faire des sacs solides. La viande est partagée entre les touareg présents, chacun découpe sa part en minces lanières qui sont aussitôt mises à sécher au soleil. Cette viande de mouflon séchée est très estimée au Tidikelt où elle vaut très cher. Dès qu'elle sera prête, elle sera emballée avec d'autre viande déjà sèche et emmenée à In Salah par notre convoi.

J'ajouterai, parce que ce sont des choses que tu dois ignorer, que certains touareg abattaient des ânes devenus sauvages et faisaient aussi sécher cette viande qu'ils mélangeaient à la viande de mouflon. Metouki m'avait raconté que certains personnages importants du Tidikelt

n'achetaient plus de la viande séchée parce qu'ils avaient peur de manger de l'âne qui est un animal impur. Mais c'était tout de même une marchandise de bon rapport.

IV MARCHES D'ESCLAVES

Donc, je t'ai déjà dit que les touareg devaient nous emmener sur le marché d'In Salah pour nous vendre, mais comme ils sont très superstitieux, ils demandèrent à une très vieille femme de consulter les morts afin de savoir si leur voyage serait heureux et s'effectuerait sans dangers.

Cette vieille s'appelait Temerouelt - la hase -. Et ce que je vais te dire, je l'ai vu comme je te vois. Elle se vêtit d'habits tout neufs comme si elle allait assister à une fête galante. Vers dix heures du soir elle partit à environ un kilomètre des campements pour passer la nuit sur une très ancienne tombe d'un ancêtre dont personne ne se rappelait le nom. Cette tombe était faite d'un grand cercle de pierres plates enfoncées dans le sol, avec, au centre, un important tas de pierres.

Les touareg disaient que parfois ce mort apparaissait pour guider les anciens de la tribu. Bref, Temerouelt se coucha sur cette tombe et s'y endormit. Dans son sommeil le mort lui apparût et lui dit que le voyage des touareg vers le Nord serait fructueux, qu'ils apprendraient des choses surprenantes ⁽³⁷⁾.

Il fut donné deux chevreaux à Temerouelt pour sa peine.

Et comme je te le dis, ce fut la vérité! J'aurais bien voulu questionner cette vieille femme au sujet de Mama, mais elle n'aurait pas accepté de faire cela pour un pauvre esclave. J'en avais parlé à Metouki lequel connaissait la divination par la terre et les « hommes qui habitent au-dessous ». Il établit mon jeu sur le sable, me déclara que tôt ou tard je me marierais avec Mama, aussi sûr que « les hommes qui habitent au-dessous » existent.

Par la sauvage vallée de l'oued Amga notre caravane faisait route vers In Salah. Après six journées de marche dans une des régions les plus désolées du Sahara nous fîmes halte auprès du petit puits de Gouiret dans la rabah du Tidikelt. En arabe rabah veut dire forêt, mais celle-ci n'avait de forêt que le nom! Il y croissait quelques tamarins rabougris couronnant des buttes d'argile, des buissons salés dont les chameaux étaient très friands et aussi, par place, des touffes de jusquiame ⁽³⁸⁾.

Les touareg firent toilette sur le puits, ensuite, paresseusement allongés sur le sable, ils attendirent la nuit pour entrer dans la ville car les habitants pouvaient leur jeter un sort et faire manquer leurs ventes!

³⁷ Cette consultation des tombeaux est courante chez les touareg et aussi chez les Zénètes du Gourara. Coutume très ancienne déjà mentionnée chez Hérodote, livre IV. Cité par d'Avezac (Esquisse Générale de l'Afrique. Paris 1844. Ed. Didot. Voir aussi la Bible : I Samuel 28-7-8-9, etc.

³⁸ Les touareg empoisonnèrent les survivants de la Mission Flatters (février 1882) avec de la jusquiame mélangée à des dattes concassées.

A cette époque (³⁹), In Salah se composait de onze villages ou ksour, sans murs d'enceinte, entourant plusieurs casbahs, ou forteresses, en ruines. Seule, la casbah des Bajouda dominait la plaine. C'était un grand rectangle bastionné, aux murs percés de lignes de créneaux étagées, sans fossé extérieur de protection.

Au Nord, la falaise sombre du plateau du Tadmaït séparait d'un trait de violet un ciel couleur émeraude du sable rose qui submergeait le pays. La palmeraie, située à l'Ouest de la ville, fournie d'environ quatre-vingt mille arbres, était partiellement dérobée à la vue par les dunes de sable qui peu à peu l'envahissaient.

Chacun de ces villages était habité par des éléments raciaux différents dont les plus importants, les Oulad Bahamou, possédaient la casbah des Bajouda. Ils recevaient de nombreux cadeaux des étrangers de passage car ils prétendaient descendre des Oulad Mahmoud de La Mecque, venus autrefois du désert par Tripoli : origine noble, presque sacrée qui contribuait à maintenir leur influence sur le bas peuple.

Face à la casbah, mais au Sud, était bâti le village des Ahl Azzi d'origine marocaine, de tout temps alliés des touareg. Une plaine, encombrée de cimetières les séparait.

Les Taïtoq firent halte chez ces derniers tandis que Gueradji se rendait chez El Hadj Abdelkader Bajouda, maître d'In Salah, dont le prestige, en tant que moqqadem de la Senoussia, grandissait dans le Sahara Central.

La nouvelle de l'arrivée d'un convoi d'esclaves amené par les touareg se répandit rapidement dans la ville et, lorsque vers dix heures nous fûmes exposés devant la forteresse, la foule grouillait.

Maintenant, tout ce que je vais te dire, je l'ai appris en écoutant les gens parler et aussi par ce que m'a raconté Metouki.

Gueradji, accompagné d'El Hadj Abdelkader Bajouda et du père de mon maître actuel Si Abdelkader ben Kouider, se dirigeait lentement vers nous.

Près de la mosquée sans toiture où avait lieu les grandes prières publiques, ils trouvèrent assis sur une murette de pisé, Mohamed ben Abdallah de la tribu des Zoua qui était un chef de bande réputé. Il devait quelques mois après razzier les campements des Taitoq dans l'Ahnet! A côté de lui, fumant une longue pipe ornée de franfreluches de cuivre, était accroupi Mohamed Bouafs qui racontait ses coups de mains récents. Il faisait partie de la tribu des Oulad Dahan, était le vassal de El Hadj Abdelkader ben Bajouda, et il n'était pas content parce que ce dernier l'avait imposé de trois esclaves qui devaient être offerts à leur chef commun, le Pacha du Timi. A leurs pieds, allongé sur le sable, se trouvait également Baba Ould Chikh, cousin de Mohamed Bouafs. Ce dernier semblait rêver, il dessinait machinalement sur le sable des figures géométriques. En réalité il prenait cette pose pour éviter de voir les gens se retourner afin de ne pas avoir à le saluer car il était détesté au Tidikelt pour ses sentiments pro-français. Il les manifestait ouvertement, d'abord pour être désagréable aux gens des Oulad Bahamou, mais surtout parce qu'il pouvait espérer trouver un refuge à El Golea qui venait

³⁹ 1862 ou 1863.

d'être occupé par ces « chiens de Français », au cas où un de ses coups de mains tournerait au pire!

Accroupis à peu de distance, on remarquait trois gros marchands de Ghadamès, reconnaissables à leur chéchia de laine tricotée à petits carreaux blancs et rouges. Ventripotents ils transpiraient abondamment. Ils étaient accompagnés du jeune Hadj bel Hadj, fils d'un riche Ahl Azzi qui leur avait offert l'hospitalité pendant leur séjour.

Je les entendais discuter d'un jeune français, appelé Es Saad, qui parcourait les pays touareg de l'Est sous la protection paternelle de l'Aménokal Ikhenoukhen ⁽⁴⁰⁾

Bien entendu, Gueradji et El Hadj Abdelkader ben Bajouda saluèrent successivement tous ces importants personnages tandis que le rusé Si Abdelkader ben Kouider - je te le répète, le père de mon maître actuel -, lorgnait déjà les esclaves et s'entretenait à voix basse avec Metouki.

Peu après, Metouki s'approcha discrètement de nous et se dirigea vers Mama et moi-même. Il nous pria, à voix basse, de passer, le plus possible, inaperçus.

Cette année-là, le Pacha du Timi demandait à la ville d'In Salah pour son suzerain le Sultan de Fez, la valeur de cinq mille francs ⁽⁴¹⁾ en mitkhal-or et, pour lui-même, la diffa ⁽⁴²⁾ et trois jeunes nègres.

Par priorité, El Hadj Abdelkader choisit les esclaves qu'il destinait au Pacha. Il fit mettre de côté trois négrillons qui deviendraient sans doute de beaux hommes mais qui coûtaient moins cher.

Puis ce fut au tour de Mohamed Bouafs, mandataire des villages d'Igosten, Hassi El Hadjar et Sahela. Il devait fournir trois esclaves lui aussi. Il acheta, en maugréant, trois filles presque adultes au visage quelconque. Il les paya cent cinquante francs pièce après force marchandages. Il les remit aussitôt à El Hadj Abdelkader et s'en alla.

Si Abdelkader ben Kouider, de Timimoun choisit ensuite. Il désirait, pour l'entretien de ses jardins, quelques nègres et plusieurs négresses pour l'usage de sa maison. De plus, il était chargé par l'assemblée des notables de Timimoun de choisir vingt belles esclaves pour offrir au Sultan. Cet homme devenait très important aux yeux de Gueradji qui chargea aussitôt Metouki de présenter les sujets un par un. Je fus accepté d'emblée pour deux cents francs. Le Zénète acheta encore un nègre et deux enfants puis vinrent les négresses.

Selon l'usage auquel on les destinait, ces dernières n'avaient pas de prix. Les femmes jeunes, bien faites, aux seins plantureux et fermes, à la croupe charnue et rebondie, au teint clair et au visage avenant qui, en principe, étaient appelées à partager la couche de certains vieux propriétaires, valaient parfois jusqu'à six cents francs selon la loi de l'offre et de la demande.

⁴⁰ Il s'agit de Duveyrier.

⁴¹ Le mitkhal-or valait en 1862 deux francs cinquante de notre monnaie-or.

⁴² Présent composé de denrées alimentaires : moutons, blé, etc

Si Abdelkader examina soigneusement les dentures, palpa les seins, les croupes, les cuisses des négresses et il les halena afin de juger si leur souffle n'était pas fort, ce qui, pour une concubine, est un vice rédhibitoire!

Il choisit Mama et une Songhaï pour son usage personnel puis vingt négresses destinées au Sultan. Ensuite, il troqua du blé, du thé et du sucre contre quelques autres nègres qu'il destinait à la revente sur le marché de Timimoun. Pendant ce temps les marchands de Ghadamès se disputaient eunuques et négrillons. Les premiers furent payés cinq cents francs pièce.

Quelques acheteurs locaux se présentèrent ensuite. Tout était vendu au moment de la prière du soir. Les touareg avaient fait d'excellentes affaires.

Mama et moi-même étions très heureux d'être tombés chez le même maître et nous devions tout cela à notre ami Metouki. En langue haoussa nous le remerciâmes chaleureusement de sa bonté envers nous et de l'inappréciable service qu'il nous avait rendu. Il nous dit que notre vie serait moins dure chez un propriétaire de palmeraies que chez les arabes des villes. Il fit quelques observations à Marna sur sa façon de se conduire avec les maîtres et lui assura que ses manières ne pourraient lui rapporter que des ennuis...

Notre nouveau maître fit rassembler ses acquisitions par ses gardes du corps car il faut te dire que la bande de Medagan (⁴³) parcourait le Tadmaït à la recherche de butin facile aussi, des spadassins locaux louaient-ils leurs services aux riches marchands qui étaient dans l'obligation de voyager. C'étaient des arabes de la tribu des Meharza armés de longs fusils à pierre.

Nous fûmes conduits pour la nuit dans la casbah des Bajouda où nous furent distribuées des galettes d'orge concassé et de l'eau par un serviteur de Si Abdelkader.

La foule gagnait les mosquées et les muezzins appelaient les fidèles à la prière du soir.

Si Abdelkader vint ensuite donner tous ordres utiles à ses gardes afin que notre départ eut lieu le lendemain matin.

A l'aube, notre convoi fut mis en route poussé par cinq arabes armés de gourdins et de longs fusils, cependant que Si Abdelkader devant terminer encore quelques affaires nous rejoindrait dans quelques heures.

Nous marchions en troupeau, comme des moutons. Nous pouvions parler entre nous librement dans notre langue, les attardés ou les récalcitrants recevaient parfois des coups de bâton.

Je marchais à côté de Mama. Une négresse, désespérée parce que son fils avait été vendu aux marchands de Ghadamès, poussait, par intervalles, de longs hurlements. Les arabes lui mirent les fers à l'étape car, trompant leur vigilance, elle avait essayé de s'enfuir à plusieurs reprises et ils ne voulaient pas se fatiguer à courir après elle.

⁴³ En 1861, un touareg du Hoggar, voleur et assassin invétéré, fut chassé de la tribu par ses pairs. Il s'installa, avec ses fils, sur le plateau du Tadmaït et de là ils pillaient indifféremment arabes et touareg.

Deux fois par jour, le bachamar, c'est le chef de la caravane, nous distribuait des dattes de qualité inférieure appelées acheuf, que les Zénètes réservent pour leurs animaux domestiques. Quand il trouvait un peu de bois, il nous distribuait de l'orge concassée pour confectionner des galettes que nous faisons cuire sous la cendre.

Après huit jours de marche sur le plateau noirâtre et aride du Tadmait, la caravane fit halte, au soir, sur une falaise en gradins qui domine la ville de Timimoun.

Mama et moi regardions, avec tout de même une certaine anxiété, cette ville, capitale du Gourara, fief des Zénètes. Le paysage était vraiment très beau, les chatoyantes vagues de dunes roses du Grand Erg Occidental servaient de fond à ce paradis de verdure. Une immense cuvette brasillait de mille feux au soleil couchant par suite de ses efflorescences salines. La ligne vert sombre de la grande palmeraie se découpait sur la blancheur aveuglante de cet ancien lac. On apercevait les maisons de couleur ocre rouge dominées par une imposante forteresse aux hautes tours délabrées. On entendait des bruits lointains : des coqs qui chantaient, des chiens qui aboyaient. Au loin, un âne se mit à braire imité aussitôt par de nombreux congénères.

Si Abdelkader nous avait rejoint en cours de route; j'étais très triste car il n'avait cessé d'observer Mama et, de nouveau, je m'attendais au pire!... Bref, nous passâmes la nuit sur ce plateau sous la surveillance des arabes tandis que Si Abdelkader regagnait, à la nuit, sa maison.

Au petit jour, les convoyeurs nous amenèrent sur la place qui se trouve face à la mosquée appelée Tamesguida Tamkant.

Une foule hétéroclite de nègres, de filles de mauvaises moeurs et d'arabes du Nord ou de Zénètes, acheteurs possibles, se rassemble autour de nous, nous examine, nous estime des yeux. Tous discutent dans un immense charivari de marché la conformation, la robustesse, la beauté de tel ou telle esclave qui attire l'attention. Ces gens de peu sont tenu à distance par les Meharza.

Si Abdelkader, accompagné des membres de l'Assemblée des Notables, suivi de Barka le chef de ses esclaves, arrive sur la place. La foule, respectueuse, cesse de brailler et s'ouvre pour laisser le passage à ces bourgeois cossus. Sur l'ordre de Barka nous nous levons. Si Abdelkader lui remet les esclaves achetés pour son compte personnel dont moi-même et Mama. Nous sommes mis de côté.

Ensuite les notables prennent livraison des vingt négresses destinées au Sultan, mais ils estiment qu'elles sont chères, aussi discutent-ils âprement les prix.

- Tiens, dit Dahmani à Si Abdelkader, vois celle-ci avec son gros ventre et ses seins qui déjà tombent, vas-tu nous faire croire qu'elle vaut trois cents francs?

-- J'ai examiné individuellement à In Salah chaque négresse! J'en prends à témoin mes gardes, les Meharza! Elles n'ont aucun défaut. Dahmani, tu es de parti pris! Ne vois-tu pas qu'elle est gorgée d'eau?

Il fait approcher la fille, lui tâte l'estomac qui gargouille. Dahmani est vexé.

- Oui messeigneurs, dit Si Abdelkader avec emphase, par le Prophète - sur lui le Salut! - et par Sidi Othman, je jure que ces négresses sont irréprochables et ne sont pas enceintes! Je les ai payées, mi-argent, mi-marchandises, trois cents francs l'une! Je demande en outre qu'il me soit tenu compte de mes frais de voyage car, pour les amener en sécurité, j'ai loué les services des Meharza ici présents! Je vous les céderai à trois cent vingt-cinq francs pièce!

Le kebir Abdelali, secrétaire et favori du Pacha Simou, gouverneur du Gourara pour le compte du Sultan de Fez, de surcroît beau-frère de Si Abdelkader, intervient avec habileté.

- Ne durcis pas ton coeur ô Si Abdelkader! Tes acquisitions sont parfaites en vérité et nous savions pouvoir compter sur ta compétence! Tu es un homme juste et généreux. Tu sais que ces négresses sont destinées au Sultan. Sans l'aide de ce dernier, ces chiens de Français - sur eux la Malédiction! - reviendront à Timimoun, nous obligeront à suivre leurs lois et libèreront les esclaves comme ils l'ont déjà fait ailleurs! Notre intérêt est aussi le tien. Que ton coeur redevienne blanc, nous t'en supplions, car nous ne sommes pas riches...

- Non messeigneurs, mon coeur n'est ni endurci ni noirci! mais je ne peux supporter à moi seul tous les frais du voyage! Je sais que sans l'aide de notre Seigneur le Sultan, les Infidèles reviendront, mais je le répète, je ne puis perdre de l'argent sur mes négresses!

- O Seigneur Abdelkader, toi dont la famille est la plus honorable, toi dont la religion est sans artifice, dont la probité et la générosité sont universellement connues, parle-nous avec un coeur blanc...

Si Abdelkader, devant ce flot d'éloges publics ne se tenait plus d'orgueil. Aussi leur dit-il :

- Prenez donc les esclaves destinées au Sultan, je vous les laisse à trois cent dix francs pièce...

- Que Dieu te bénisse toi et ta famille pour toujours!

Aussitôt les vingt négresses furent choisies et confiées au chef des esclaves du village : il devait les entretenir et les nourrir en attendant leur départ vers le Maroc.

Si Abdelkader vendait très cher sa marchandise pour rattraper le manque à gagner qu'il avait prévu sur les vingt négresses du Sultan. Dans l'espoir qu'il baisserait tout de même ses prix, car il fallait nourrir ces esclaves et cela constituait une lourde charge, aucun acheteur ne se présenta ce jour-là.

V CHEZ MON MAITRE

Barka, le chef des esclaves de Si Abdelkader, nous emmena chez son maître qui possédait de nombreux serviteurs et de grands jardins. La femme du maître, au contact quotidien des négresses domestiques avait appris quelques idiomes soudanais et organisé, dans sa maison, une véritable hiérarchie.

Celle-ci comprenait Barka, le chef des esclaves, affranchi par le père de Si Abdelkader peu de temps avant sa mort. Libre, il avait refusé de quitter la maison de son maître. Chaque jour il prenait les ordres relatifs aux travaux, à la discipline, aux châtiments éventuels. Il distribuait encore vêtements et nourriture. Puis venait la première servante de la maison, affranchie à la suite d'un voeu. Elle aussi avait refusé de quitter sa maîtresse, elle était chargée des travaux

domestiques, de la tenue générale du ménage et des enfants. En outre, elle veillait, avec beaucoup de discrétion, sur les concubines du maître, afin qu'elles ne sortent pas car elles eussent pu contracter une de ces maladies si fréquentes et si longues à guérir...

Barka me dit que tous ces nègres étaient devenus musulmans, mais ils ne le devenaient pas par force. Voyant tout le monde fréquenter les mosquées et prier dans les rues ou sur les places publiques lors des appels à la prière du muezzin, la religion de Mahomet frappait leur imagination primitive par son extériorisation et aussi par la foi profonde qui imprégnait un milieu où, dans tous les actes de la vie, même les plus insignifiants, on invoquait le nom de Dieu.

Peu à peu, me dit-il, d'abord par esprit d'imitation et ensuite à l'image des anciens, les esclaves invoquaient Allah, aspirant à ce paradis peuplé de houris où coulaient des fleuves de vin et de miel! Un jour, ils se présentaient à leurs maîtres, récitaient la profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est le Prophète de Dieu! ». Ils étaient circoncis et considérés comme musulmans, encore que leurs maîtres, selon leur humeur, leur laissassent entendre que le paradis était uniquement réservé aux blancs! Il m'apprit encore qu'en plus de la hiérarchie domestique qui existait dans toutes les grandes familles, il y avait aussi une organisation de village. Les esclaves avaient leur chef appelé « Corat El Abid » - le chef des esclaves - qui faisait exécuter les ordres de l'Assemblée des Notables lors d'événements importants tels que, par exemple, la réfection d'une mosquée publique, l'effondrement d'une foggara ou l'attaque du village par une bande de pillards. Des « chefs de quartier », adjoints du « Corat El Abid », réglaient les diverses questions intéressant les nègres : querelles, mariages, etc.

Le « Corat El Abid » organisait encore les réunions ou les fêtes des esclaves, principalement celle de « Sidna Boulai » copiée sur les réjouissances musulmanes. Selon la tradition, le Prophète Sidi Mohamed - sur Lui le Salut! - possédait un esclave appelé Belal (devenu Boulai au Gourara) qui, durant sa vie fut d'une conduite et d'une fidélité exemplaires à son maître. Il était naturel qu'il devint le « saint » patron des esclaves!

C'est ainsi que Barka m'apprit ce qu'il convenait de connaître tout de suite afin de ne pas commettre d'impairs!

Si Abdelkader fit conduire ses invendus dans l'une de ses maisons et chargea de leur entretien l'adjoint de Barka, appelé Bekas, non encore affranchi. Je fus désigné, comme nouvel esclave de la maison, pour aider Bekas, le nègre dont je viens de te parler.

J'appris par ce dernier que, le lendemain soir, Si Abdelkader avait reçu la visite du « dellal » - le crieur public - qui jouait le rôle d'entremetteur. Les maîtres lui confiaient les serviteurs dont ils voulaient se défaire. Certains encore qui, pour des raisons personnelles ne désiraient pas acheter d'esclaves en public s'adressaient à lui, comme par exemple les vieux zénètes, aux mœurs dépravées qui préféraient examiner un jeune homme ou une jeune femme chez eux, à l'abri des regards indiscrets, en prenant leur temps, dans le silence et la pénombre de leur magasin à vivres où les denrées accumulées excitaient la convoitise des captifs. La faim d'abord, puis le fouet ensuite autorisaient bien des concessions...

L'entremetteur était venu chez Si Abdelkader de la part du Pacha Simou qui désirait s'offrir une ou deux concubines. Il les désirait jeunes, bien en chair, bien faites et intelligentes. Si Abdelkader, empressé auprès de ce haut fonctionnaire chérifien, lui envoya un choix de deux

haoussa et de deux choua. Le Pacha acheta deux d'entre elles pour trois cent cinquante francs pièce et donna deux francs cinquante de pourboire au crieur public.

Le lendemain, Si Abdelkader vendit un nègre à Dahmani. Ce dernier le prit trois jours à l'essai. Enfin, un arabe des Oulad Sidi Chikh lui acheta le reste, en bloc. Il devait les revendre à Figuig et à Oujda.

Mon Dieu, je ne pouvais pas dire que j'étais malheureux chez Si Abdelkader. J'étais correctement nourri. Je travaillais, c'est entendu, mais partout il faut travailler n'est-ce pas? J'apercevais Mama de temps en temps et je nourrissais toujours un fol espoir!

Bientôt je fus initié par Barka aux travaux horticoles. Je connaissais maintenant les diverses espèces de palmiers et apprenais à pratiquer la fécondation des arbres femelles. Tiens, je vais te raconter cela parce que c'était très dur. Il fallait d'abord grimper au palmier, mais ensuite, arrivé aux branches, il convenait de choisir le passage le plus ouvert entre les palmes, s'y glisser lentement, avec d'infinies précautions afin d'éviter les dards des énormes épines qui hérissent leur partie inférieure et atteindre le coeur de l'arbre. Je saupoudrais ensuite de pollen les régimes de fleurs femelles et y laissais parfois un petit rameau de fleurs mâles. Et je chantais, comme chantaient alentour des centaines de mes frères fécondant eux aussi les palmiers de leurs maîtres :

Au nom du Dieu Puissant et Miséricordieux!
Gloire soit au Prophète Mohammed,
Sur toi le salut!
Au nom du Dieu Puissant et Miséricordieux!
A la prochaine fois ô palmier,
Dans un moment de Paix
Et si nous sommes vivants.
Si nous sommes morts,
Que Dieu nous fasse miséricorde.
A la prochaine fois ô palmier,
Dans un moment de Paix (⁴⁴)!

Cette tâche terminée, je descendais de l'arbre, les bras, les jambes, tout le corps éraflé jusqu'au sang par des milliers d'épines, et je recommençais sur l'arbre voisin.

Tu sais, la fécondation des palmiers est un art, mais c'est encore mieux un rite. Au plus petit instant d'inattention, au moindre faux mouvement, une ou plusieurs épines, longues d'une dizaine de centimètres, très dures et cannelées, acérées et vulnérantes, pénètrent profondément dans un membre ou dans l'abdomen et provoquent des plaies difficiles à cicatriser.

Je t'ai dit comment les esclaves devenaient musulmans et aussi qu'ils ne le devenaient pas par force, mais il faut que tu saches que ceux qui ne le devenaient pas au bout de quelques mois étaient en butte aux vexations de toutes sortes, ces brimades étaient plus affaire de leurs frères de race que de leurs maîtres. Pourtant, tous, au fond du coeur, nous gardions enracinées nos coutumes ancestrales, mais la plupart des nègres, pour se faire bien voir singeaient leurs

⁴⁴ Cette mélodie est encore chantée à l'heure actuelle, durant la fécondation artificielle des palmiers par les hartani ou les nègres du Gourara.

maîtres et exagéraient en tout! Dans nos réunions ils discutaient d'un Islam auquel ils mélangeaient les tabous, les dictons, les coutumes de nos pères. Finalement, ne sachant rien puisqu'ils ne savaient pas lire l'arabe, ils étaient animés d'une foi primitive, sans limites pour tout ce qui leur paraissait mystérieux et occulte. Le crédit dont jouissaient les faiseurs d'amulettes et les magiciens arabes les hypnotisaient; ils devenaient petit à petit fanatiques, brûlant de devenir à leur tour des personnages vénérés, voire sanctifiés! Ils auraient voulu acquérir ce pouvoir de faiseurs de miracles que peut-être leur accorderait un jour Allah ou l'un de ses innombrables santons! J'ai fini, à leur contact, par devenir comme eux. Mais tout ce que je faisais, c'était pour avoir Mama à moi! Aussi j'essayais de tout apprendre pour pouvoir maîtriser le sort.

Si je connaissais maintenant les époques favorables aux semailles, je savais conjurer le mauvais oeil sur les jardins au moyen d'un os de chameau attaché à un arbre ou encore avec une marmite d'argile couverte de dessins représentant des yeux stylisés, posée, à l'envers, sur un mur du jardin!

J'admirais les musulmans qui, par leurs incantations, parvenaient à séparer le soleil de la lune quand ces astres essayaient de s'entredévorer⁽⁴⁵⁾. Je portais des amulettes - j'en ai encore car elles sont efficaces - parce que j'en voyais des hommes miraculeusement guéris de convulsions d'origine démoniaque⁽⁴⁶⁾ par des dessins mystérieux tracés sur un parchemin avec une encre composée de cumin, d'essence de roses et de gomme arabique triturés par un procédé secret en invoquant certains santons!

J'avais pris goût à toutes ces choses et, au cours de conversations avec de vieux nègres, j'avais appris comment les sorcières opéraient pour faire descendre la lune dans unealebasse remplie d'eau afin de préparer des philtres d'amour ou de mort. Tu sais, tout ce que je te dis est vrai!

Quand je ne travaillais pas à la fécondation des palmiers ou à la réparation des rigoles d'irrigation, je portais les légumes nécessaires pour la journée chez mon maître. Et je voyais ainsi, presque chaque matin, Mama qui travaillait à la cuisine. Ce qu'elle pouvait être belle et bien habillée! Mais je ne réussissais pas tous les jours à la voir seule pour lui parler. Souvent nous n'échangions que des formules banales de politesse. Elle était, c'était certain, parmi les concubines de notre maître, mais celui-ci prenait de l'âge et il ne devait pas arriver à la satisfaire car, chaque fois que Mama me voyait, je lisais dans ses yeux l'envie de me rencontrer.

Un jour, apportant des légumes, j'entrai dans la cuisine. Je vis notre maître qui souriait à Mama et lui palpait la poitrine! J'eus le courage de ne pas bouger. Comme ils ne m'avaient pas entendu entrer, je saisis une conversation très osée ponctuée de gestes précis... Soudain, Si Abdelkader se tourna et m'aperçut. C'était une honte pour lui que d'être surpris par un esclave dans ses ébats avec une négresse! Il devint tout rouge de visage et demeura un instant sans voix! Il donna soudain une grande gifle à Mama puis se dirigea vers moi en hurlant

⁴⁵ Eclipses.

⁴⁶ Epilepsie ou hystérie.

- Que fais-tu là! Tous les nègres vous êtes bien pareils, vous écoutez tout ce que disent vos seigneurs pour aller ensuite le colporter. Qu'est-ce que tu as vu toi? Rien, tu entends, tu n'as rien vu!...

- Rien, mon Seigneur, rien, je n'ai rien vu.

- Prends garde car je pourrais te faire couper la langue par Barka si j'apprenais que tu as vu quelque chose. Pose tes légumes et file!

Que voulais-tu que je fasse? Je retournai au jardin. J'étais si triste et si malheureux que je ne pus rien faire de toute la journée, ce qui me valut trois coups de bâton de Barka notre chef!

Il fallait à tout prix que je puisse arriver à conjurer ce mauvais sort qui s'acharnait sur Mama et sur moi! Aussi, me remis-je à travailler beaucoup afin de ne pas m'attirer de nouvelles observations car j'aurais pu être vendu, sur le marché, à des Marocains qui venaient souvent acheter des nègres. Je n'avais que mes nuits de libres, j'en profitais pour essayer de m'instruire sur toutes sortes de sujets. Je courais les devins et les nécromanciens dans l'espoir qu'ils pourraient faire intervenir en ma faveur des puissances occultes, mais aucun d'entre eux ne voulait me donner les philtres nécessaires à séparer mon maître de Mama. C'eût été trop dangereux pour eux et il faut bien le dire, je ne pouvais pas payer le prix demandé. Je troquai, contre des légumes dérobés dans les jardins, quelques amulettes inefficaces.

Désespéré, je me mis à fréquenter chez les entremetteuses où je rencontrais des négresses se livrant à la prostitution soit pour leur plaisir, soit pour des cadeaux. Il y avait même quelques femmes zénètes hystériques. Mais très souvent ces femmes de peu étaient porteuses de maladies. On essayait de s'en protéger à l'aide d'amulettes et aussi à l'aide de décoctions de certaines plantes qui passaient pour prévenir ou guérir tous ces maux! Mais il fallait toujours payer, toujours payer! Et avec quoi pouvais-je payer? Je te le demande!

Je m'en ouvris à certains de mes camarades quand, le soir, notre travail terminé, nous regagnions la maison de nos maîtres. Ces retours étaient joyeux, tous chantaient et riaient, sauf moi.

Chacun portait sur la tête un faix d'herbe, de bois ou de légumes. Mais ce que j'appris, c'est qu'ils rapportaient en outre, aux femmes et aux filles de leurs maîtres, de gros fragments de « Tefel Amellal » qui est une argile blanche, ou de « telart tazzagart » argile rouge, qu'ils recueillaient sur les parois de la falaise. Quand ils en avaient l'occasion, ils descendaient encore jusqu'à la sebkra, qui était le nom de la cuvette lacustre desséchée et ils ramassaient une touffe de terre de neba, mélange d'alluvions et de sable agglutiné par des sels dont les principaux sont le carbonate de soude et le calcium⁽⁴⁷⁾.

Les femmes, très friandes de cette argile en croquaient à longueur de journée, comme vous autres vous mangez les pastilles de menthe, mais leur régal suprême consistait à s'emplier la bouche de terre de neba qu'elles ingurgitaient à l'aide d'une grande quantité d'eau.

⁴⁷ Cette géophagie, probablement instinctive correspondait pour ces herbivores - car la viande était rare! - à un besoin naturel de phosphates et de calcium assimilables. Le Tefel Amellal était une argile enzoïque appartenant à l'étage albien. Coutume courante encore chez les gens du Gourara.

Souvent les femmes enceintes se lamentaient et menaçaient leur mari d'un avortement possible s'il ne leur procurait pas, sur l'heure, du « tefel amellal », tu sais, l'argile blanche? Aussi tous les nègres en vendaient-ils et en étaient-ils toujours approvisionnés. Cela leur faisait un peu d'argent de poche, cela je ne le savais pas! Je fis comme les autres. Et je m'en trouvai bien car l'attitude de la femme de mon maître changea à mon égard. Elle demanda à Si Abdelkader à ce que ce soit moi qui vienne apporter tous les jours les légumes. Tu te rends compte de ma chance? Je pouvais voir Marna, peut-être pourrais-je lui parler plus librement!

Mais surtout, garde pour toi ce que je te dis parce que mon maître Si Hamou ben Abdelkader serait fâché que je t'aie raconté des choses touchant son défunt père!

Cette année-là, les propriétaires décidèrent de remettre en état la foggara Amraïer. Longue de sept kilomètres, elle comportait trois cents puits reliés entre eux par un canal souterrain qui amenait l'eau, drainée dans les grès du plateau, jusqu'aux jardins de la ville. Son débit avait considérablement baissé par suite de l'obstruction des canaux due sans doute à des effondrements. Les propriétaires de la foggara, ne possédant pas suffisamment d'esclaves pour effectuer rapidement les réparations qui s'imposaient, demandèrent une « touiza » ou corvée générale, aux divers quartiers de la ville.

Deux jours après, à l'aube, le tam-tam parcourt les rues pour appeler au travail les nègres désignés la veille. Tous, hommes munis de houes à manche très court, femmes et enfants porteurs de couffes en fibres de palmier sont rassemblés au point d'émergence de la foggara où les notables zénètes discutent sur la façon de mener à bien ce travail.

Ils organisent des équipes de dix noirs, chacune doit nettoyer, curer, revivifier dix puits. Moi, ainsi que dix autres nègres, commandés par Barka, sommes désignés pour les puits du plateau, profonds de plus de quatre-vingts coudées.

Nous confectionnons rapidement une chèvre à l'aide de trois poutres de palmier et y attachons une poulie taillée dans le bois d'un acacia. Je descends dans le premier puits, sans corde, en me retenant avec mes mains et mes pieds aux aspérités du forage. Après une descente longue et pénible, car je recevais des pierres sur la tête, j'arrive à l'eau, m'accroupis dans l'étroit tunnel qui relie deux puits tandis qu'un autre esclave me suit précédé d'une pluie de pierres! Les noirs, demeurés à la surface, nous font parvenir une couffe attachée à une corde dans laquelle se trouve un pic, une houe, une lampe à huile et une pierre à briquet. Dès la lampe allumée, le travail commence. Il fait froid et humide, je cure le canal, emplis le panier de terre et de graviers puis le passe à mon camarade qui l'attache à la corde. Remonté à l'extérieur, le récipient est vidé puis renvoyé.

Tu sais, il est fréquent qu'au cours de ce travail de taupe un pan argileux se détache, obstrue le canal et emmure les travailleurs ou les écrase. C'est alors un effort inoui, surhumain dans une galerie étroite, humide et obscure, pour s'ouvrir un passage dans ce bouchon de pâte argileuse gluante derrière lequel l'eau monte inexorablement.

Exténués, mon camarade et moi remontons à la surface en nous aidant de la corde tandis que deux autres esclaves prennent notre place.

Soudain, en aval, vers le centième puits, nous entendons des cris. Tout le monde court, se rassemble, discute. Il m'apparaît qu'on appelle à l'aide. Nous y courons. Les esclaves

expliquent qu'en descendant dans le puits, Moumen, l'esclave d'Abdelali a glissé et a fait une chute de quarante coudées! Deux hommes viennent de descendre pour essayer de le remonter.

Si Abdelkader et Abdelali, immédiatement prévenus arrivent.

Au moyen de deux cordes passées sous ses aisselles, Moumen est hissé à la surface. Il respire avec peine. Il est étendu sur le sol. Si Abdelkader se penche, le palpe, puis se redresse lentement en hochant la tête.

- Il mourra dit-il, ses cuisses et ses côtes sont cassées. Emportez-le au village et vous autres, au lieu de regarder et ne rien faire, filez à votre travail!

- C'est pour moi une perte, dit Abdelali, en guise d'oraison funèbre, je l'avais acheté, l'année dernière, pour deux cents francs!

Moumen mourut le lendemain, au petit jour, à l'heure où le tam-tam appelait ses frères au travail.

Je travaillais toujours avec ardeur car j'espérais qu'un jour, mon maître, satisfait de ma conduite et fatigué de Mama consentirait à me donner celle-ci pour femme! Je ne voyais plus que cette solution! Tu sais, j'en ai fréquenté des filles à Timimoun, mais aucune d'entre elles n'avait réussi à me faire oublier ma Mama!

Je n'avais raconté à âme qui vive la scène que j'avais surprise entre mon maître et Mama dans la cuisine car je désirais conserver ma langue! Je ne tenais pas non plus à être exposé sur le marché!

A la demande de ma maîtresse, j'apportais tous les matins des légumes frais pour la journée, chaque fois je lui remettais soit de l'argile blanche, soit de l'argile rouge dont elle était très friande. Ainsi je voyais Mama presque tous les jours, pouvais la saluer et lui sourire. Cela dura ainsi un certain temps grâce à ma maîtresse sans doute et aussi parce que j'avais observé un silence prudent sur ce qui s'était passé dans la cuisine.

Si Abdelkader visitant un jour ses jardins en compagnie de Barka me fit appeler.

Je devins livide. Je tremblais de tous mes membres! Qu'allait-il encore m'arriver? Je repris mon souffle en entendant mon maître me dire qu'il était content de mon travail et qu'à compter de ce jour il me confiait un jardinet, assez éloigné de la ville, d'où on tirait les principaux légumes nécessaires à la nourriture de la maison. J'en serais seul responsable et j'y habiterais une hutte faite de palmes.

Sans nul doute, Mama qui était un peu la confidente de sa maîtresse dans la cuisine, avait-elle attiré son attention sur ma personne et Lalla Abdelkader ⁽⁴⁸⁾ avait bien voulu parler de moi en bons termes à son mari? De toutes façons je me voyais à peu près libre; comme vous dites vous autres, personne ne « m'emmerderait plus » ! Car tu sais, contrairement à ce que

⁴⁸ Lalla est un terme très respectueux signifiant Madame. Si l'on désire être gentil avec une vieille négresse on l'appelle « ma tante » et on appelle « ma smur » une négresse jeune ou adulte.

beaucoup de français pensent, les femmes musulmanes ont une très grosse influence sur leurs maris, mais cela est si discret!

Je voyais Mama maintenant plus souvent. Très douce, elle était adorée des filles de Si Abdelkader qui la prenaient pour confidente. L'une d'elles, appelée Fathoum avait quatorze ans et se désespérait déjà de devenir une vieille fille. Marna courait pour sa jeune maîtresse tous les diseurs de bonne aventure, les géomanciens qui lisent dans le sable, les femmes qui voient l'avenir dans le plomb fondu, les nécromanciennes qui évoquent les morts et c'était moi qui indiquais à Marna tous ces devins que je connaissais pour avoir auparavant fréquenté chez eux! Mais toutes ces démarches demeuraient sans résultats et les réponses étaient toujours vagues.

Fathoum demanda alors à sa mère l'autorisation d'aller consulter Bahama, le gnome d'Efelimbara. Bien entendu elle serait accompagnée par Marna et aussi par un esclave car Marna avait peur. Je fus désigné à la demande de Marna.

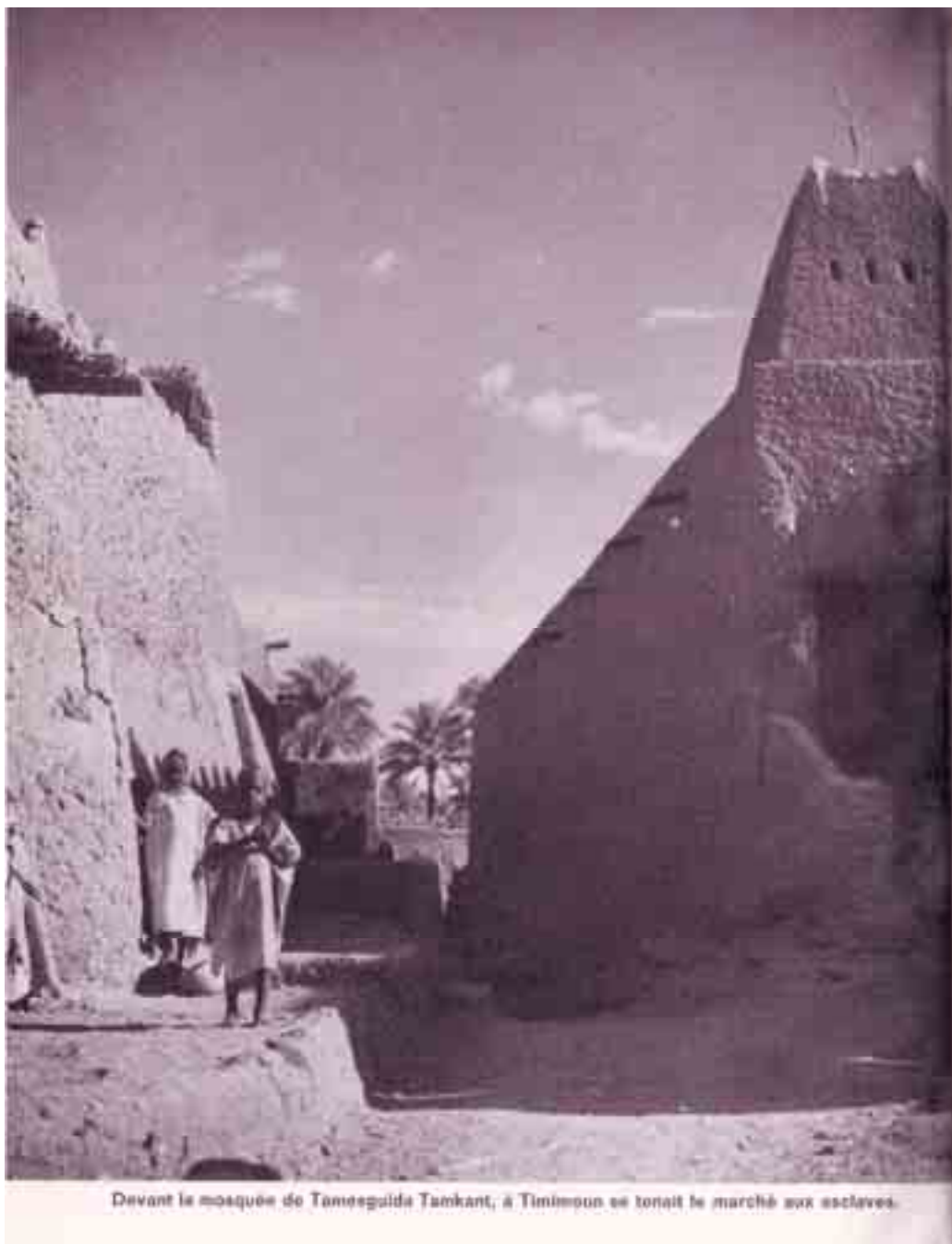
Je te raconte cela parce que c'est intéressant.



Un affranchi et son âne à Timimoun en 1945 (Photo Dessault).



Le regard touareg.



Fathoum, aidée de Marna, procède aux préparatifs. Il est nécessaire de confectionner une poupée figurant la demanderesse, de la porter de nuit dans les ruines d'Efelimbara qui est une très vieille forteresse, hantée par des fantômes, mais surtout par un gnome appelé Bahama qui demeurait dans un ancien puits. Cela fait, il convenait de se sauver très vite après avoir jeté la poupée dans le puits car Bahama poursuivait les intrus. S'il parvenait à capturer l'un d'entre eux, il lui sectionnait, d'un coup de dent, l'auriculaire de la main droite!

L'oracle était rendu de la façon suivante : si la fille était encore vierge et bonne à marier dans l'année, Bahama gardait la poupée sinon il la rejetait hors du puits.

Ainsi la poupée est confectionnée. Un morceau de roseau long d'un pan de main représente le corps. Il est recouvert de chiffons bourrés de pulpe de dattes laquelle, malaxée puis mise en forme représente la tête, la poitrine et le ventre. Un bâtonnet placé en croix représente les bras. La chevelure est faite de fils de laine auxquels sont mélangés sept cheveux de Fathoum. Un collier fait de sept cauris doit orner la figurine.

Et le soir, dans la nuit sans lune, à l'heure où les puissances des ténèbres errent dans les ruelles désertes et tortueuses, effrayant même les hiboux qui hululent sinistrement, Fathoum, Mama et moi même, accompagnés d'une cohorte de six négresses, nous rendons à Efelimbara porter la poupée au gnome Bahama.

Les femmes commencent un cantique jaculatoire en l'honneur du grand saint de l'Islam, Sidi Djillali, en le priant de manifester sa puissance :

Seigneur Djillali
Par la volonté de Dieu
Si tu es un Saint
Il faut nous le montrer!
Par la volonté de Dieu
Seigneur Djillali!

Nous approchons maintenant d'Efelimbara. Le chant reprend; dès qu'il est terminé Fathoum court près du puits, y jette la poupée. Aussitôt fait, nous nous ruons tous vers le village dans un piétinement fou. Pense donc, qui voudrait perdre son petit doigt?

Les vieilles gens qui reposent, réveillés en sursaut par le tumulte que nous faisons dans les ruelles, se baisent la main droite et implorant Allah de les délivrer des puissances des Ténèbres.

Le lendemain, Fathoum ne veut pas retourner à Efelimbara. Elle a peur du verdict du gnome. J'y accompagne Mama. Nous cherchons la poupée et ne la trouvons pas. Louange à Dieu! Louange à Dieu! Bahama a emporté la poupée!

Et nous courons tous les deux, en nous tenant par la main, mais encore plus vite que la veille, pour annoncer cette bonne nouvelle à notre petite maîtresse. Cela nous vaudra un cadeau!

* * Quelques jours après, ce fut la fête de Sidna Boulai, le Patron des nègres. C'était le chef des esclaves de la ville qui organisait cette fête copiée sur les réjouissances musulmanes.

Nous nous réunîmes tous ensemble pour chanter et danser. Les danses étaient identiques aux danses de notre pays mais dans les chansons, et depuis des temps très anciens, il y avait un mélange de liaoussa, de bambara, d'arabe et de zénète que je comprenais assez difficilement. L'orchestre avait des tambours faits de cylindres de terre cuite dont une extrémité était recouverte par une peau de mouton tendue. Les jeunes maniaient avec vigueur les quarquabous qui sont d'énormes castagnettes de fer. Certains couvraient leur visage de masques identiques à ceux des sorciers de notre pays. On rencontrait là tous les échantillons d'humanité.

Les uns, affranchis par leurs maîtres parce que trop vieux et incapables de travailler, les nourrir étant dépense inutile, erraient dans la cohue, aveugles ou perclus de rhumatismes, les articulations boursoufflées par le pian ou encore porteurs de plaies hideuses étalées sans pudeur. Ils étaient nus ou presque. Leur corps, décharné et terni, agglutinait une couche de terre prélevée à leur tanière.

Ceux-là demandaient l'aumône. On les écartait du pied ou du bâton.

D'autres, esclaves depuis des générations, étaient le résidu d'un mélange millénaire de races. Leur peau visqueuse, jamais lavée, leur bouche entrouverte sous un nez court et plat où branlaient, entre des lèvres sanguinolentes et chancreuses, des dents pourries, leurs yeux glauques et purulents pouvaient seuls te donner une idée de la dégénérescence de notre race. Tous avaient atteint le fond de la bassesse humaine. On imaginait leurs maîtres, dégénérés par la vérole, s'accouplant avec de belles esclaves résignées, dans une débauche de luxure, exacerbant leurs sens usés et pervers à l'aide de chanvre indien, d'opium et de cantharide ⁽⁴⁹⁾.

Des négresses faisaient commerce de leur chair, par ordre de leurs maîtres qui bénéficiaient du produit de leur grossesse. Elles se mêlaient à la foule, les sourcils fardés au noir de suie, aguichaient les hommes, les entraînaient dans une ruelle sombre ou dans une écurie et là, elles prostituaient leur chair déjà flétrie pour un petit cadeau. Pour tout te dire, il y avait aussi des invertis qui les concurrençaient. Vêtus comme des femmes, les yeux noircis, les lèvres peintes, ils allaient d'une démarche déhanchée en faisant des gestes mignons! Par goût ou par lucre, ils offraient aux nomades faciles à mettre en rut leurs immondes appâts.

Et tout ce monde-là - je n'avais encore jamais vu ça et étais mort de honte -, chantait, dansait, hurlait, gesticulait, vociférait, invoquait sans cesse le nom de Dieu, dans un mélange horrible et tiède de poussière et d'effluves innommables!

Au petit jour, dans l'aube pâle et vide, leur chair et leurs sens assouvis par cette illusion de liberté, ces caricatures d'hommes retournaient à leur travail de bêtes ⁽⁵⁰⁾

Tu vois, je ne te cache rien et j'ai honte, mais honte! de te dire tout cela, mais c'était la vérité. Seuls, les esclaves achetés sur les marchés du Sud et leur descendance immédiate, étaient encore beaux. Je ne voulais pas que ce soit le sort de mes enfants! Je préférais ne pas en avoir du tout!

Te rappelles-tu? mon maître m'avait donné, à moi tout seul la responsabilité d'un jardinet assez éloigné? J'étais content parce que chaque jour j'apportais des légumes à la maison et voyais Marna beaucoup plus souvent. La maîtresse de maison m'estimait aussi! Mais un jour,

⁴⁹ Malgré l'interdiction des autorités, il existe toujours, soigneusement dissimulées dans les jardins des cultures de chanvre indien et de pavots.

⁵⁰ Aucune exagération dans ce que raconte Griga. Le R.P. LAIong écrit : « Descendants d'esclaves métissés, d'anciens autochtones, de nègres du Sud, le produit hybride de tant de croisements n'est certes pas un chef-d'oeuvre humain...Leur abjection physiologique est encore soulignée cruellement par la radieuse jeunesse de la nature environnante...Mais seuls, les asiles et les instituts médico-pédagogiques collectionnent des défroques anatomiques aussi hideuses. » (In Le Sahara aux cent visages. Edit. Alsatia, Paris 1938). Et il pourrait être cité bien d'autres auteurs.

je vis Mama qui portait deux petits bracelets d'argent à ses poignets! Est-ce qu'on donne des bracelets d'argent à une négresse? J'étais sûr maintenant qu'elle couchait avec Si Abdelkader! De nouveau j'étais triste, mon cœur était gonflé! J'étais au bord du désespoir mais que pouvais-je faire?

Et ce qui va se passer est encore pire. Tu vas voir! Si Abdelkader, en me donnant l'emploi de jardinier dans ce jardin éloigné, avait dit à Barka d'y faire construire, dans un coin, une petite mai. sonnette. Je ne savais pas pourquoi bien sûr, mais en y réfléchissant tout fut clair pour moi. Il me savait discret et ici, il pourrait à l'occasion batifoler avec des négresses! C'était évident!

C'est ainsi qu'un jour il eut l'idée d'envoyer Marna au jardin, dans le courant de l'après-midi, afin de voir si les pastèques étaient mûres!

Je retournais un carré de terre avec une houe à manche court.

- Que ton jour soit béni! me crie soudain une voix que je connaissais bien. Marna s'approchait à pas de loup et elle éclate d'un rire strident.

Surpris et émerveillé en entendant cette voix et ce rire, je me retourne brusquement. D'un bond je suis à côté d'elle, je la prends par la main et la contemple les yeux dans les yeux. Je suis fou de joie ! Je la fais asseoir à l'ombre d'un grenadier, lui porte de l'eau fraîche et cueille, pour elle, des dattes mielleuses et dorées. Nous parlons enfin librement, sans contrainte et serrés l'un contre l' autre nous nous embrassons. Parfois je me lève brusquement, esquisse un pas de danse de Matankari et me rassieds aussitôt auprès d'elle...

- Chien! Fils de chien! Est-ce pour empêcher mes négresses de faire leur travail et les détourner de la Voie Droite que je t'ai placé seul, dans ce jardin, et t'ai donné ma confiance?

Atterré je me retourne et aperçois Si Abdelkader qui nous observe. Il est livide de colère. Mama cache son visage dans un pan de son vêtement.

- Va appeler Barka me crie-t-il. Et toi, Mama, tu sauras ce qu'il en coûte de perdre ton temps à t'amuser » avec des esclaves!

Barka qui se trouvait dans un jardin peu éloigné de celui-là accourt. Je suis désemparé. Je vois s'effondrer brutalement tout le travail que j'ai patiemment fait! Jamais le Maître ne me pardonnera!

-- Mets-le nu, dit Si Abdelkader à Barka. Attache-le à un palmier!

Barka me place face à un palmier et me fait entourer le tronc avec mes bras, puis il me lie les poignets.

-- Frappe maintenant! lui dit Si Abdelkader, et il lui tend son bâton.

Roué de coups je m'efforce de ne pas crier de douleur et m'obstine à ne pas demander mon pardon sachant, par expérience, que ce serait bien inutile. Si Abdelkader, mis en fureur par mon entêtement qui est, pour lui, incompréhensible, prend le bâton des mains de Barka et

frappe à son tour. Pour qu'il perde ainsi son sang-froid tu te rends compte s'il devait être en colère!

Mon sang coule, je m'évanouis, je suis déjà recouvert de mouches qui sucent mon sang. Mais mon évanouissement ne dure pas.

Si Abdelkader suant, essoufflé et furieux se tourne vers Mama, la montre du doigt puis dit à Barka

- Emmène cette pute à la maison et mets-la aux fers!

On mettait rarement les fers aux esclaves. C'était un châtiment sévère réservé aux rebelles ou aux fuyards repris.

Mama partit en pleurant suivie de l'affranchi qui, pour faire étalage de zèle devant son maître, lui assénait, par intervalles, des coups de bâton et des coups de pieds.

Si Abdelkader daigna me délier les mains; je tombais à terre. Il partit sans me regarder parce qu'il avait manqué bêtement cette occasion de n'amuser en toute quiétude. Il était enragé et ses mains tremblaient.

Il suivit Mama et Barka de son pas lourd.

A présent, je vais te dire quelque chose que je n'appris que par la suite, mais c'est nécessaire pour que tu comprennes bien ce qui s'est passé. Je le tiens d'une amie de Mama qui était, elle aussi, parmi les concubines de notre maître. Et vois-tu comme Dieu est Puissant et Miséricordieux, ce qui m'apparaissait comme devoir être mon plus grand malheur amena mon plus grand bonheur!

Quand Si Abdelkader arriva chez lui, il se retira dans sa pièce privée où il faisait ses comptes, .errait son argent, possédait à l'occasion ses négresses au milieu d'un fouillis de sacs de blé, de dattes et de denrées diverses. Là, il se prit à réfléchir. Sans doute pensa-t-il que son mouvement d'humeur serait la risée de toute la ville. Son épouse apprendrait ainsi qu'il l'avait ouvertement trompée car Mama elle-même le lui dirait... Bref, comme vous dites vous autres : « Il n'était pas fier! »

Quelqu'un entre dans la pièce. Mon maître lève les yeux. C'est sa femme.

- Seigneur, dit-elle avec acrimonie, quelle est donc cette histoire? Mama est mise aux fers? Qu'a t-elle fait? Je croyais pourtant que tu lui portais un certain intérêt?

- Elle n'est bonne à rien, répliqua excédé Si Abdelkader. C'est une fille perdue! Je l'ai trouvée assise au jardin avec ce chien de nègre que tu m'avais recommandé, tous les deux dégustaient nos meilleures dattes!

- Non Monseigneur, cela n'est pas ainsi! J'avais trouvé anormal que tu envoies Mama au jardin sous un prétexte futile, car tu aurais aussi bien pu demander à Griga de te dire l'état des pastèques! Puis comment se fait-il que tu lui aies fait cadeau de deux bracelets d'argent? Tu sais, tu ne me trompes pas! J'ai patienté tant que rien ne s'ébruitait au-dehors, mais aujourd'hui toute la ville va jaser et se moquera de moi! C'est un scandale! Je désire retourner dans ma

famille. C'est fini entre nous! Marie-toi donc avec une négresse puisqu'elles te sont indispensables!

Si Abdelkader était anéanti. Lui, membre de l'Assemblée des Notables, ridiculisé par cette histoire! Et par surcroît sa femme qui exigeait le divorce! Et elle était la propre soeur d'Abdalali le secrétaire du Pacha!

Sa femme, le voyant dans cet état, usa immédiatement de son avantage.

- J'ai fait prévenir mon frère, lui dit-elle. C'est lui qui viendra me prendre. Comment peux-tu préférer une vile négresse à la mère de tes enfants? Je suis de sang pur et de noble famille! Et puis, à la maison un homme ne commande pas les négresses! Je sais bien que tu voulais te distraire avec elle...

- Tais-toi, je t'en prie, calme-toi. Je ne l'aime pas! On n'aime pas une négresse, on peut la désirer, mais c'est sans lendemain! Tu comprends, on s'en sert, c'est tout!

Puis, conciliant, il ajoute :

- Ecoute ma femme, pour nos enfants, pour le village, pour les esclaves, tais-toi au nom de Dieu! Je te donnerai des bracelets en or ciselés par les Juifs du Mزاب et une broche en argent. Tu choisiras toi-même. Par Sidi Othman que ce soit fini là!

- Non, tu recommencerais encore. Cela dure depuis trop longtemps! Allons, ouvre-moi la porte de ta maison!

- Je sais, j'ai honte, je suis coupable, mais écoute, j'ajouterai aux bracelets et à la broche un tapis de Géryville de dix coudées. Il ne faut pas, devant les notables de la ville, que la réputation de notre famille soit ternie! Pense à ton fils et à tes filles.

Lalla Abdelkader se calmait petit à petit devant cette aubaine car elle savait, mieux que quiconque, qu'elle vieillissait et que son mari la trompait avec ses servantes. Mais il fallait que ce soit discret! L'avoir pris sur le fait était un avantage, elle entendait en tirer tout le profit possible.

- Bien, lui dit-elle, je veux oublier cette insulte faite à ma famille et le ridicule dont tu me couvres auprès de toutes les femmes de la ville, mais j'y mets encore une condition. Il faut que tu affranchisses ces deux esclaves afin qu'ils puissent se marier. Ce sera leur punition, et la tienne aussi!

- Volontiers, volontiers! je le ferai puisque tu le veux ô ma femme, répondit Si Abdelkader heureux de voir la tournure que prenait cette affaire, mais je désire tout de même qu'ils restent punis pendant quelques jours afin d'éviter tout commérage.

- Ainsi soit-il, répondit-elle.

L'amie de Mama ajouta : ils ne dormaient pas ensemble depuis bien des mois. Pour la première fois depuis longtemps ils furent ensemble toute la nuit.

Mais tout cela je ne l'ai appris qu'après, quand je fus marié, car la négresse qui me le raconta avait trop peur d'indiscrétions possibles et, partant, d'être vendue à un autre maître!

Je fus, malgré la bastonnade reçue, mis aux fers pendant une semaine! J'avais, par mon imprudence tout perdu!

L'été avait passé, l'autan souffla, le temps fraîchit. De grands vols de sauterelles rouges, poussés Par des rafales, arrivaient par vagues successives au ras du sol. Ils tournoyaient sur le village puis s'abattaient dans la plaine, les ruelles, les maisons, la palmeraie. En un instant les arbres ensoleillés et abrités étaient transformés en arbres morts. Dans leur voracité insatiable les insectes dévoraient même leurs congénères moins robustes ou Plus fatigués!

Les négresses oisives, les pauvres, les esclaves, les enfants, poussaient des cris de joie en remerciant Allah. Tous couraient et emplissaient un pan de leur vêtement de cette manne providentielle. Quel repas substantiel! Et quel excellent remède contre toutes les maladies! Les sauterelles au cours de leur voyage s'étaient gorgées de toutes les plantes bienfaisantes. Tu sais, c'est le Ciel qui envoie en elles tous les sucres médicamenteux des plantes rares du Hoggar et des pays du sud!

Quelle aubaine, les sauterelles sont arrivées! Immédiatement la palmeraie fut envahie.

Les propriétaires avaient perdu leur nonchalance : les yeux exorbités, ils vociféraient, rassemblaient leurs esclaves et se précipitaient dans les sentes tortueuses qui menaient aux jardins. Haletants, consternés, ils poussaient de profonds soupirs puis, les yeux levés vers le ciel ils gémissaient

O notre Maître, tu nous a envoyé les sauterelles! Reprends-les! Reprends-les!

Dans les vergers, nègres et négresses, armés de longues palmes, battaient les haies sèches, les troncs des arbres, les branches basses, allumaient des grands feux de bois humide qui dégageaient une fumée âcre et suffocante, pour essayer de chasser les nuées d'insectes. Certains frappaient sur des tam-tams. Tous chantaient :

Oï! Oï! Oï!
Ah! Ah! Ah!
Eh! Madame! Oï! Oï!
Reprends donc tes filles!
Sinon nous les giflerons!
Oï! Oï! Oï!

Les sauterelles, chassées par la fumée et le vacarme, s'abattaient dans les jardins voisins!

Depuis deux jours les vols arrivaient nombreux. Le dommage causé était immense. Les palmiers dont les fruits mûrissaient, levaient vers le ciel, comme pour prendre Dieu à témoin du désastre, le hérissément de leurs palmes dépouillées de pennes. Des dattes à l'épicarpe grignoté jonchaient le sol des jardins. Les ânes et les chèvres se gorgeaient de ces fruits.

Quelle aubaine, les sauterelles sont arrivées! Tous les pauvres se précipitaient sur ces insectes, emplissaient des couffes et des sacs de cette nourriture venant du ciel. Ils mettaient immédiatement les sauterelles à griller sur un feu puis les entassaient dans des jarres...

Le quatrième jour se produisit une baisse de température. Un peu avant le coucher du soleil on vit les acridiens désertier la palmeraie humide et froide. Ils volaient très haut dans le ciel, en tourbillons compacts et scintillants. Quelques émouchets planaient plus haut encore. Ils choisissaient une proie parmi la multitude offerte, piquaient sur elle, la gobaient puis, d'un coup d'aile reprenaient de la hauteur.

Le cinquième jour au matin, les sauterelles avaient disparu.

Si Abdelkader, prudent, décida de procéder dans les jours suivants à la cueillette des dattes.

Tu as certainement assisté à la cueillette des dattes depuis que tu es au Sahara, mais tu ne connais pas tout. Il y a des choses qu'on ne vous dit pas parce que vous autres vous ne croyez jamais à rien!

Donc, au petit jour, à l'heure où la rosée fait briller encore les petites planches d'orge en pousse, toute la famille se réunit au jardin. Les nègres, deux par deux, forment équipe. Tandis que l'un monte précautionneusement au palmier jusqu'au coeur de l'arbre, l'autre le suit mais demeure à mi-hauteur du tronc cramponné de la main gauche à un talon de palme solide. Le premier, à l'aide d'une petite faucille dentelée coupe les régimes de dattes et les passe au second qui les descend à terre doucement.

Les dattes sont entassées sur un lit d'argile battue ou sur une natte, selon les variétés ou les qualités.

Maintenant écoute-moi bien car c'est cela que tu ne sais sans doute pas! Quand la récolte est terminée, il reste, dans un coin du jardin, un arbre auquel personne n'a touché.

- Griga, me dit Si Abdelkader, cette année tu seras le dernier!

C'est une coutume ancestrale : quand un propriétaire récolte ses dattes, il laisse dans un coin un arbre porteur de tous ses régimes jusqu'à ce que toute la récolte soit cueillie, triée et entassée. Ensuite un esclave grimpe à l'arbre demeuré intact, fait le simulacre de la fécondation puis coupe les régimes. Aussitôt tous les assistants lui lancent des cailloux ou des mottes de terre car si les palmiers venaient à s'apercevoir que, chaque année, ils sont systématiquement dépouillés de leurs fruits, ils ne produiraient plus à la saison suivante! A quoi bon produire si cela ne sert pas à perpétuer l'espèce? Il était nécessaire de persuader les palmiers qu'ils avaient à faire à un voleur qui les pillait et non au maître du jardin qui les soignait toute l'année! Malheur à qui encourait la colère des palmiers!

Donc, je monte à l'arbre, me glisse dans les palmes, fais semblant de féconder les régimes en chantant le chant de la fécondation que je t'ai dit l'autre jour. Puis, je coupe les régimes de dattes et les laisse tomber sur le sol, je me dégage vivement des palmes hérissées d'épines et, du plus haut que je peux, je saute au sol ainsi que le ferait un voleur surpris, pas assez vite toutefois pour éviter les mottes et les pierres que me lancent les assistants qui crient furieusement :

Descends! Descends!

Descends vite!
Sinon nous te lapidons!
Sinon nous te lapidons!

Tu connaissais ce rite toi? Non vois-tu, il te reste encore beaucoup à apprendre! Tu n'as jamais travaillé dans un jardin toi!

Au coucher du soleil toute la famille retourne à la maison tandis que deux esclaves gardent les tas de dattes. Demain les fruits seront ensachés dans de grands sacs en poil de chameau et déposés dans un magasin.

Pour te dire le vrai, les jardins de Si Abdelkader, situés au milieu de la palmeraie, n'avaient pas beaucoup souffert des déprédations commises par les sauterelles. La récolte était très moyenne.

Le vendredi suivant j'eus l'honneur d'accompagner mon maître à la mosquée. Il s'arrêta auprès d'un groupe de notables qui devisaient sur la place.

- Et ta récolte Seigneur Abdelkader, est-elle bonne?

- J'aurai sans doute de quoi nourrir ma famille, mais je serai obligé de vendre un ou deux nègres, répliqua-t-il aussitôt, prenant un air consterné.

- Rien n'arrive que par la Volonté de Dieu! lui dit Abdelali. Il n'y a de force et de puissance qu'en Lui!

Les notables n'étaient pas dupes, mais la coutume voulait que cela soit ainsi à cause du mauvais oeil de l'envieux!

Si Abdelkader emmagasina les dattes destinées à la consommation de sa famille, puis de ses hôtes, ensuite celles qui étaient réservées aux nègres et aux animaux. Selon l'usage il distribua la dîme aux pauvres.

Cette dîme était de vingt-quatre quintaux!

Cela devait faire à peu près dix ans que je travaillais chez Si Abdelkader. Je travaillais beaucoup et bien pour me racheter et Mama, de son côté, était devenue indispensable aux filles du maître. Depuis cinq ans, son fils Si Hamou était allé à la Zaouia d'El Biodh ⁽⁵¹⁾ pour faire des études coraniques. Il ne venait qu'une fois l'an à Timimoun.

A la fin de l'été, attends, je me rappelle, c'était l'année où le Sultan des Français avait été battu par le Sultan des Allemands ⁽⁵²⁾, notre maître rassembla tous ses esclaves et nous avisa qu'il devait donner bientôt une grande fête. Il fallait que nous soyons bien propres, que les tapis et les tentures qui ornaient sa maison soient lavés.

⁵¹ La Zaouia est un genre de monastère où sont admis des élèves suivant les cours des lettrés musulmans.

⁵² Guerre de 1870-1871.

Le lendemain, au lavoir fait de dalles assemblées qui bordait la foggara Amraïer à son point de , sortie de terre, nous sommes tous réunis par Barka.

Chacun trempait ses vêtements, les gonflait d'eau puis les imprégnait d'une argile savonneuse. Ensuite, sur les dalles, nous les battions vigoureusement à l'aide de nos pieds, appuyés sur un grand bâton pour ne pas perdre l'équilibre. Nous foulions en cadence en chantant

Ollah! Ollah! Ollah! Ollah!

Chaque fin de mot était ponctuée d'un claquement de pieds.

Le linge bien rincé était étendu à même le sol où il séchait rapidement. Les tissus de laine, frottés d'argile blanche puis battus, devenaient d'un blanc éclatant.

Tout était propre.

Le jeudi soir devait être le jour de la fête. Ainsi le vendredi tout le monde pourrait se rendre à la Mosquée.

Nous, les esclaves, étions tous rassemblés dans la grande cour de la maison du Maître tandis que ce dernier, le cadi et quelques notables étaient assis sur la terrasse et devisaient entre eux. Lalla Abdelkader était cachée derrière une tenture dans un coin de la terrasse. Tout le monde se gorgeait de méchoui et de couscous.

A la fin du festin, alors que les choeurs nègres commençaient leurs mélodies, le Maître se leva, demanda le silence puis pria Mama et moi-même de le rejoindre. Inutile de te dire que nous ne savions rien encore de ce qui s'était passé précédemment chez lui et nous tremblions d'émotion et de peur! Allait-il nous vendre à l'un des notables? Ce n'était pas impossible. Je ne pouvais plus respirer. Mama était devenue grise! Qu'avions-nous pu faire pour lui déplaire si subitement?

Nous montons sur la terrasse. Si Abdelkader s'accroupit à nouveau au milieu de ses invités puis leur dit

--- Pour l'Amour de Dieu et pour mon salut, fidèle aux prescriptions du Prophète...

- Le Salut soit sur Lui! psalmodient tous les assistants.

- ... j'ai décidé d'affranchir les deux esclaves ici présents (⁵³). Sidi Cadi, qu'il plaise à ta Grandeur de dresser un acte d'affranchissement. Ils seront libres de se marier dès que la négresse aura observé les délais légaux de purification!

- Tu es juste et bon! Que Dieu - qu'Il soit . exalté! - t'accorde ses bénédictions et ses grâces pour ton couvre méritoire! Que Dieu te garde des esprits du Mal qui hantent les hommes pour leur damnation éternelle! lui dirent ensemble tous les notables qui connaissaient par leurs femmes ou par leurs négresses favorites, le motif secret de son geste.

⁵³ « Dieu sauvera des flammes de l'enfer quiconque affranchira pour la cause Divine. » (Mahomet).

Marna et moi, fous de joie, riant et pleurant, nous baisions les mains et les pans du burnous de notre Maître.

Une copie vidimée de l'acte nous fut remise sur le champ. Si Abdelkader nous donna deux chèvres, un âne, trois double-décalitres de blé, une demi-charge de dattes et nous loua un de ses jardins en usufruit. Mais, en échange, nous devrions lui remettre les quatre cinquièmes de la récolte selon l'usage. Il est vrai qu'il fournissait les semences et l'eau d'irrigation.

Pris d'un élan de générosité, les notables présents me dirent

- O fils d'Adam, la saison est bien avancée pour les semailles. Tu ne pourras défricher ton jardin tout seul cette année! Puisque tu es une bénédiction pour ton maître nos esclaves viendront t'aider une journée s'il plaît à Dieu!

- Merci ô Messesseurs! Dieu vous le rendra! Qu'il vous accorde un fils à tous cette année!

La fête reprit jusqu'à l'aube. Marna et moi n'avions jamais autant sauté ni chanté de notre vie!

VI J'ÉTAIS AFFRANCHI !

(⁵⁴)

Oui, nous venions d'être affranchis, mais nous ne pouvions pas quitter Timimoun tout en étant libres. Toi tu crois que tout est possible parce que tu n'es pas un pauvre nègre! Si nous avions voulu retourner à Matankari il eut fallut que nous puissions louer deux chameaux, un pour Mama et l'au

tre pour moi. Il eut été nécessaire que nous nous joignons à diverses caravanes connaissant les routes du désert, d'abord des caravanes arabes se rendant de Timimoun à In Salah et ensuite des caravanes touareg allant d'In Salah sur Gao ou Agadès. Nous n'avions pas les moyens de payer la location si ce n'est en services rendus.

Et, en admettant que nous ayions eu cette idée malencontreuse, dis-toi bien qu'arabes et touareg se livraient au commerce des esclaves et que les uns ou les autres n'eussent pas

⁵⁴ Je crois bon de donner ici les différentes classes sociales au Gourara

- Les Ahrar autrement dit les Maîtres (Arabes ou Zénètes).

- Les Ousfane, les nègres. Les nègres esclaves

- Abid Soudaniin (achetés, nés au Soudan).

- Abid Moueldin (nés chez leurs maîtres).

Les affranchis ou Hartani plur. Haratine. Etymologiquement le nom Hartani se décompose en Harr (libre) et Thani (en second). Cela revient à dire qu'ils viennent en deuxième position sociale après les Ahrar.

manqué de nous dépouiller du peu de choses que nous possédions et de nous vendre ensuite soit à des nomades, soit à des caravanes de négriers se rendant vers le Maroc ou la Tripolitaine! Tu sais que ces marchands ne font pas de sentiment et il y eût eu de fortes chances pour que nous soyons vendus séparément!

Affranchis à Timimoun nous étions dans l'obligation d'y demeurer pour notre sécurité, car un nègre affranchi ne l'était que dans le village, le quitter eut été trop dangereux pour nous. Notre intérêt, puisque Si Abdelkader nous avait donné un jardin en usufruit, était d'y demeurer d'autant plus que nous connaissions d'autres nègres et nous étions fait des amis. Ici, au moins, nous étions en sécurité!

Pendant le délai de purification de Mama imposé par la religion musulmane, elle continua à habiter chez notre maître. Je mis à profit son absence pour édifier une belle cabane avec des murs en pisé et une porte. Ensuite, ainsi que me l'avaient proposé les notables, je demandai l'aide de leurs esclaves pour m'aider à préparer notre jardin.

Au jour dit, à l'heure où les tourterelles roucoulent sur les hautes palmes, saluant le lever du soleil, nous sommes dix nègres en ligne. En piochant nous chantons. C'est à moi qu'échoit de chanter la première phrase que les autres reprennent en chœur. Chaque fin de phrase est ponctuée de dix coups de pioche qui font voler la terre en arrière. Nous appelons cette manière de procéder une « touiza » c'est-à-dire une corvée.

Le sol, bien vite retourné, est ensuite nivelé par gradins successifs selon la pente du terrain. Mais ce jardin n'a pas de bassin d'irrigation. Ce bassin s'appelle un « majen ».

Quelques ânes empruntés à nos maîtres apportent des charges d'argile rouge qui est immédiatement mise à détremper. Dans la partie la plus haute du jardin, au plus près de la rigole qui amène l'eau de la foggara, le sol est battu sur un rectangle de trois coudées de large sur six de long. Nous étalons la pâte d'argile sur ce rectangle pour le rendre imperméable puis nous faisons les rebords pour maintenir l'eau.

Deux par deux, en cadence, l'un appuyant ses mains sur les épaules de son vis-à-vis, nous foulons l'argile. Puis le bassin est rempli d'eau qui restera à demeure toute la nuit.

Le lendemain, je retourne au jardin, vide le bassin et tasse encore l'argile à l'aide d'une batte faite avec la partie terminale, qui est la plus large, d'une palme. Je prépare ensuite le trou d'évacuation de l'eau, mais pour que la terre arable ne soit pas entraînée, je confectionne ce trou dans une dalle de grès que j'enrobe d'argile. Pendant que le bassin s'emplit à nouveau, je commence à tracer les carrés que j'ensemencerais en les bordant d'une petite levée de terre afin que chacun d'eux reçoive une quantité égale d'eau.

Par l'intermédiaire de mon maître, je demandai à quelques notables l'autorisation de prendre le contenu de leurs fosses d'aisance pour fumer mon jardin.

En principe, l'enlèvement de cet engrais est monnayé contre une certaine quantité de blé, d'orge ou de dattes. C'est quelque chose de précieux et de rare dans les oasis!

Je répartis moi-même l'engrais à la main dans chaque plate-bande puis j'irrigue de façon à bien imprégner le sol. Ensuite je creuse de petits entonnoirs peu profonds dans lesquels je mets encore une pincée d'engrais puis une dizaine de grains de blé que je recouvre aussitôt

très soigneusement car ces maudits oiseaux n'attendent que mon départ pour fondre sur les carrés ensemencés!

Dès qu'arrive une caravane de chameaux sur le marché, j'accours pour ramasser les crottins dans une couffe. Beaucoup de femmes et d'enfants en font autant, mais eux vendent leur récolte de crottin aux propriétaires!

Chaque jour j'observe les carrés, régularise les rebords, guette l'apparition des premières tigelles. Je suis émerveillé : cette récolte sera mon bien! Voilà MON blé en herbe! Tout au long des rigoles j'ai semé des graines de melons et de pastèques et les voilà qui poussent, leur tige rampe déjà! J'ai fait aussi des cacahuettes! Et tout cela est à moi!

Mais dans mon exaltation, j'avais tout simplement oublié que je ne disposais que du cinquième de cette récolte!

Tout en étant affranchi, donc libre, je dépendais étroitement de mon maître. Je lui devais les quatre cinquièmes de la récolte et je pourvoyais maintenant à ma nourriture et à celle de Mama. Il convenait que nous achetions aussi des effets pour l'hiver car les nuits sont froides au Gourara!

Et, je te demande de bien comprendre ceci : moi, l'homme devenu libre, j'étais, et de beaucoup, moins heureux que les esclaves qui eux étaient nourris, habillés et logés par leur maître! Mon sort n'avait changé en rien si ce n'est sur un bout de papier. J'étais tributaire du maître du jardin, j'étais exploité par de soi-disant lettrés musulmans faisant commerce d'amulettes qui essayaient de me forcer la main afin que j'en achète pour modifier, par l'intermédiaire de forces occultes ou de santons inconnus, un sort peu enviable! Et j'en achetais, contraint et forcé, afin de n'être point mal vu!

Bref, c'est pour nous presque la misère. Nous ne sommes pas libres : la liberté si tant est qu'elle consiste à avoir des responsabilités, à faire seul face aux embûches de la vie, à décider seul de ce qui, pour nous, sera bon ou mauvais, n'a jamais pu modifier la couleur de la peau ni le comportement du milieu dans lequel on vit.

Pour assurer notre nourriture, Mama et moi travaillons comme des bêtes. Notre récolte est à la merci des vents de sable, des sauterelles ou encore de la régularité du fonctionnement de la foggara.

Je suis aussi esclave que le dernier des esclaves car je dois! Je dois à mon maître, et cela obligatoirement quelles que soient les circonstances, la part convenue sur les récoltes. A présent notre devenir lui importe peu, tu comprends? Il m'a fourni par exemple dix azguens de blé de semence. Le rapport, si tu veux, étant d'environ dix pour un, cela fait une récolte théorique de cent azguens ⁽⁵⁵⁾ sur lesquels je lui dois les quatre cinquièmes soit quatre-vingts azguens et il m'en reste vingt!

⁵⁵ Un azguen = à peu près un kilog.

Quand l'année est mauvaise, pour subsister il est nécessaire que nous empruntions à d'autres affranchis plus chanceux ou encore à des commerçants arabes ou mozabites. Mais cet emprunt doit être remboursé au double!

Si tu n'en passes pas par là, le propriétaire peut te retirer son jardin! Et alors? Eh bien, il ne te reste plus qu'à crever et, pour ta femme, si elle est encore désirable, à se prostituer!

Par la suite, quand les Français sont arrivés, ils ont interdit le commerce des esclaves. Ils tolèrent que les maîtres achètent (⁵⁶) des esclaves venus du Soudan, mais ils interdisent de les revendre au Maroc ou dans les Royaumes arabes de l'Est. Ce fut un coup très dur pour les trafiquants d'esclaves qui se trouvaient ainsi voués à la ruine. Mais il y avait mieux encore : tout nègre qui désirait sa liberté pouvait se présenter au Bureau des Français et il devenait libre sur-le-champ!

C'était très bien, mais quel était le sort réservé à cet esclave devenu libre?

Mis à part les Français qui pouvaient lui donner

du travail de temps en temps, aucun propriétaire ne consentait plus à l'employer, personne ne voulait lui louer un jardin ou une mesure au village. Il lui était impossible de se marier, les autres noirs, par servilité envers leur maître, lui refusaient leurs filles!

Aussi, seuls les esclaves appartenant à des maîtres très durs et brutaux, allèrent-ils au bureau français pour devenir libres. Mais je dois te dire que bien vite ils disparaissaient et jamais personne n'avait plus de nouvelles d'eux. Leurs maîtres, ne voulant pas perdre de l'argent, les faisaient surveiller discrètement puis les enlevaient et les confiaient à des nomades faisant le trafic des esclaves vers le Maroc à travers le Grand Erg. Toute résistance était inutile. L'esclave, d'abord roué de coups était enchaîné afin qu'il se tienne tranquille, il était en outre rationné en eau et en nourriture puis emmené dans l'erg. L'erg est immense et ses hautes dunes rendent la marche difficile... Si les Français venaient à s'inquiéter de la disparition de ce nègre lors de leurs inspections, il était facile aux autorités établies de répondre que ce nègre était une mauvaise tête, qu'il avait quitté le village et avait été découvert mort de soif par les nomades de l'Erg. Qui irait se rendre compte sur place de la véracité de ce qu'attestaient les notables?

⁵⁶ Voir note du Général Laperrine en annexe.



Capitâ supérieurs de roi BEHANZIN (Illustration 1890).



Esclave torturé avant exécution par les amazones du roi GLE GLE (Illustration 1890).



Esclave jeté en pâture aux vautours (Illustration 1890).

Les autres esclaves savaient bien le sort qui avait été réservé à leur malheureux congénère, mais ne voulant pas subir le même sort, ils se taisaient!

Il y avait encore mille manières de tromper les Français pour faire le commerce des nègres.

Tu sais que le Coran prescrit aux musulmans de faire au moins une fois dans leur vie le pèlerinage aux Lieux Saints de l'Islam, aussi les notables ou les riches propriétaires, pour se rendre à La Mecque et à Médine, se groupaient-ils annuellement pour former une caravane laquelle par Ghadamès, Tripoli, Le Caire, les conduirait en Arabie. Ces caravanes avaient, comme il se devait, une escorte, des guides, et marchaient assez lentement. Chacun des pèlerins emmenait quelques noirs pour son service en cours de route. Ces noirs lavaient leur linge, préparaient leur cuisine, chargeaient les chameaux, etc. Ils étaient choisis de préférence parmi les jeunes et étaient tout heureux d'aller à La Mecque avec leur maître... mais celui-ci

les vendaient en cours de route s'il avait des besoins d'argent. Certains de ces noirs étaient encore offerts, à la suite d'un vœu, pour le service des Lieux Saints.

Dès le retour de la caravane à Timimoun les familles venaient s'enquérir de leurs enfants et leur absence ne laissait pas de les inquiéter. Alors leur maître, prenant un air attristé déclarait que leur jeune fils était malheureusement mort au Hedjaz des suites d'une épidémie ou encore qu'il s'était égaré lors d'une marche de nuit dans les déserts de Tripolitaine et n'avait pas rejoint la caravane qui l'avait pourtant attendu près d'une journée!... Ils ajoutaient, prenant un air compatissant et compassé, que cela équivalait pour le jeune noir à avoir fait le pèlerinage et qu'il était sans doute maintenant dans le paradis d'Allah comme les bons musulmans. Tu comprends?

D'autres encore, à la prétendue demande d'un personnage religieux, chef d'une importante Zaouia marocaine, envoyaient au Maroc de jeunes noirs qui deviendraient très vite des lettrés et de bons musulmans et plus tard, peut-être, entreraient dans la garde personnelle du Sultan... En réalité ils étaient vendus et ne revenaient jamais.

Enfin, d'autres étaient encore envoyés au Maroc, chez des notables locaux sous le prétexte de servir un vieil oncle ou une vieille sueur devenue infirme, etc. ⁽⁵⁷⁾.

Mais vois tu , tout bien considéré et malgré toutes ces ruses , cette interdiction faite par les Français de vendre les esclaves fut une bonne chose parce que les maîtres , afin de ne pas perdre leurs noirs , ce qui équivalait pour eux à la ruine totale , devinrent plus humains envers eux.

Tu vois, je suis devenu très vieux. J'ai vu et appris beaucoup de choses dans ma vie, ma tête est encore au soleil mais mes pieds sont déjà dans la tombe. A la mort de Mama je suis retourné chez mon maître. Dans sa maison je travaille comme je le faisais avant d'être affranchi.

Je ne dors presque plus et ai beaucoup de temps pour penser. Pardonne-moi ce que je vais te dire mais si je n'étais pas un pauvre nègre je pourrais être ton grand-père. Alors, en vérité je te le dis toute créature de Dieu aspire à la liberté sur la terre et essaie d'agir, selon sa condition, comme si elle disposait de cette liberté. Mais en réalité, chaque action faite par nous, aussi peu conséquente soit-elle, est réglée par avance. En d'autres termes, chacun a son destin fixé et n'y peut échapper.

As-tu remarqué que là où pousse le Merkeba ⁽⁵⁸⁾ il y a beaucoup de vipères? T'es-tu demandé la raison de cela? Eh bien, c'est parce que la graine de merkeba attire souris et gerboises et que celles-ci sont une proie de choix pour les vipères.

⁵⁷ Etant adjoint au Chef d'Annexe d'In Salah en 1943, j'ai vu un notable musulman - il pouvait être septuagénaire - venu de Biskra à In Salah pour épouser une jeune négresse d'environ 17 ans car, disait-il, il ne pouvait avoir d'enfants avec sa femme blanche... La ruse était cousue de fil blanc! Mais le père de la jeune négresse ainsi que cette dernière furent interrogés séparément. Tous deux consentaient librement à ce mariage : le père parce qu'il avait dû être bien payé et la fille parce que travaillant dans la palmeraie à nettoyer les drains d'eau saumâtre, elle désirait changer de condition sociale! Tout était donc on ne peut plus légal et le Chef d'Annexe accorda le titre de circulation indispensable à la fille.

L'oiseau qui paraît être libre ne l'est pas, on le voit évoluer dans le ciel et on l'entend chanter dans les palmes. Eh bien lui non plus n'est pas libre. Il est toujours en danger et dans l'air et sur la terre. Dans l'air à cause des rapaces, à terre à cause des enfants ou des chasseurs!

Et toi, es-tu libre? Je ne le pense pas. Tu commandes à tout le Gourara et beaucoup de tes semblables envient ta place. Ton sort n'est pas agréable car tu dois penser à tous et pour tout. Tu dois rendre des comptes à tes chefs toi aussi. Ils viennent ici pour juger ton travail. Si tu ne leur plais pas ils te renvoient et te remplacent par un autre. et eux-mêmes dépendent aussi d'autres chefs plus importants! Donc que tu le veuilles ou non tu obéis à quelqu'un.

Bien sûr, tu manges mieux que moi, tu es mieux vêtu que moi. Tu commandes à des notables qui te respectent et t'encensent, mais c'est souvent hypocrisie de leur part. En fait, tu es seul face à tes responsabilités.

Alors, et je te le répète, la liberté de l'homme est un leurre. Quant à l'égalité, il vaut mieux n'en point parler! Tout cela n'a jamais existé et n'existera jamais. L'homme, quel qu'il soit ne peut jamais faire entièrement ce qui lui plaît : il est constamment soumis à des puissances qui lui sont supérieures, que ce soient les lois de la société ou les lois de Dieu. Celui qui prétend s'en écarter est toujours frappé par ses semblables ou par Dieu. Les hommes envient ceux qui, parmi eux, réussissent sent car ils désireraient l'égalité. Les hommes sont les ennemis de tout homme qui veut essayer de modifier ce qui existe déjà car ils désirent la liberté de faire ce qui les avantage personnellement. L'homme, vois-tu, est toujours un insatisfait.

En définitive, l'homme n'est supérieur à l'âne que parce qu'il possède la faculté de penser, mais il reçoit les mêmes coups de bâton et est toujours au service de quelque chose ou de quelqu'un.

Seule la mort crée l'égalité totale ⁽⁵⁹⁾ dans toute la création de Dieu, depuis le ver jusqu'à l'homme. Riche ou pauvre, nul ne peut y échapper. La mort aussi rend sa liberté à l'Esprit lequel retourne à son Créateur et abandonne à la terre ce qui revient à la terre : la dépouille de son âme ⁽⁶⁰⁾.

Mon ami Griga était un sage!

SAHARA - PARIS 1947-1970

⁵⁸ Merkeba (*Aristida pungens*) graminée commune du Sahara dont les graines sont comestibles.

⁵⁹ « La seule égalité au monde : l'égalité devant l'asticot. » (Fabre).

⁶⁰ Memento homo qui a pulvis est...

DOCUMENTATION

- Extraits d'articles parus dans le journal l'Illustration, en 1890, sur les agissements des roitelets nègres envers leurs esclaves.
- Extrait d'une lettre du Cardinal LAVIGERIE au pape Léon XIII sur le sort des esclaves - 1888.
- Notes personnelles sur l'esclavage à notre époque. Cours des nègres sur les marchés en 1891.
- Note de Service du Général LAPERRINE sur la suppression progressive de l'esclavage dans le Territoire des Oasis (1905).
- Note de linguistique.

Trois extraits d'articles parus dans le journal l'Illustration en 1890

I Le roi Gléglé

« Le roi Gléglé, fils de Ghezo, ancien élève du Lycée de Marseille..., s'est montré encore plus religieux que son père lequel a été « tué par le fétiche ». Tout est fétiche ici... le couteau, le collier, le bracelet que porte l'esclave qui sera étranglé par le collier fétiche s'il essaie de s'enfuir et qui reste, pour être sacrifié, de peur d'être strangulé en fuyant... Les Amazones tiennent dans les plaisirs du roi une large place. Il n'est pas de revue qui compte sans les amazones et une exécution tant soit peu sérieuse ne se pratique si elles n'y prennent part... Les Dahoméens ont une croyance profonde en une autre vie. Lorsque le roi veut donner des nouvelles à son père défunt il prend au hasard dans ses parcs à esclaves un messenger quelconque, lui remet - verbalement - son message, lui donne quelques vivres, du maïs, du rhum et... l'occit immédiatement. C'est sa façon de faire partir le courrier.

Aux Grandes Coutumes - qui durent deux mois chaque année - c'est par quatre ou cinq cents qu'on expédie des serviteurs aux rois défunts. M. Bayol, lieutenant-gouverneur de Porto-Novo, en novembre décembre 1889, à la cour de Gléglé, a vu égorger de la sorte deux cent quatre-vingts victimes en quelques jours. »

J. du VISTRE (1890).

II Barka chef de Makhana

« Barka, chef de Makhana, voyant un jour des vautours qui tournoyaient longtemps au-dessus de sa tête, se rappela que son père avait pour ces oiseaux une sorte de culte superstitieux. Il ne faut pas, dit-il, que les vautours de mon père aient faim. Et, faisant venir son Chef des Captifs, berger de son troupeau d'esclaves, il lui ordonna d'en tuer un séance tenante et de le livrer aux vautours, ce qui fut d'ailleurs immédiatement exécuté.

C'est le même Barka, resté légendaire parmi les noirs qui, pour la confection d'une amulette, faisait piler un enfant vivant par sa propre mère dans un mortier à kouskoussou (⁶¹).

L'Illustration, n° 2460 du 19-4-1890.

III Trois mois de captivité chez Behanzin Aidjéré au Dahomey.

(Ce qui suit est un extrait du journal d'un prisonnier européen).

« ... en un clin d'oeil, dix noirs jeunes et robustes se précipitent sur nous, nous saisissent par les jambes et par les bras, nous terrassent brutalement et nous étranglent à la mode du pays qui consiste à enfoncer le pouce dans la gorge jusqu'à la luette, puis pendant que nous suffoquons, ils nous amarrent solidement les bras autour de la ceinture... on nous arrache . les cheveux et on nous tord les pieds pour nous enlever nos chaussures, puis on nous serre les côtes, ce a qui est extrêmement douloureux... Bientôt nous entendons un bruit de chaînes et nous apercevons les colliers qui servent habituellement à attacher les esclaves pour les emmener de l'intérieur vers la côte...Brutalement on nous enlève tous nos vêtements...

l'opération terminée, et comme notre carcan au cou -et sa chaîne ne leur paraissent pas suffisants pour nous garrotter, on nous rive, deux par deux, pied à pied, au moyen d'une barre de fer enfilée sur deux maillons chaînés, puis on nous ouvre une porte en nous intimant l'ordre d'entrer là-dedans . Là dedans c'est une petite cahute en terre couverte de a paille. Comment avons-nous pu, pris par le cou sur lequel porte tout le poids de la chaîne, obligés de régler nos mouvements de jambes et de pieds les uns sur les autres, faire pour avancer! J'en suis encore à me le demander. »

M. CHAUDOIN.

(Ils étaient neuf européens dont deux pères missionnaires. Leur captivité dura du 14-2-1890 au 7-5-1890, puis tous furent relâchés par crainte de représailles massives de la part des européens).

⁶¹ Le « kouskoussou » sert à faire cuire le couscous. Le mortier dont il s'agit est un mortier à piler le mil. (Note de l'auteur).

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU CARDINAL LAVIGERIE AU PAPE LEON XIII

mars 1888.

(L'Illustration n° 2508 du 21 mars 1891)

... Les villages paisibles des nègres de l'intérieur sont cernés, tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Presque jamais ils ne se défendent, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné, hommes, femmes et enfants, vers des marchés lointains. On les y emmène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et cent jours de marche.

Alors, commence pour eux une série d'épouvantables misères. Tous les esclaves sont à pied; aux hommes qui paraissent les plus forts et dont on pourrait craindre une révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice, et sur leur cou on place des cangues à compartiments, qui en relient plusieurs entre eux.

On marche toute la journée au milieu des sables ou des terres brûlantes. Les conducteurs barbares sont seuls à cheval ou sur leurs chameaux. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru, c'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations, en ont affaibli un bon nombre. Les femmes, les vieillards, s'arrêtent les premiers. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ces conducteurs s'approchent de ceux qui paraissent plus épuisés, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup terrible sur la nuque des victimes infortunées, qui poussent un cri et tombent en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête, le même affreux spectacle recommence.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois des mois entiers. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes, à coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi le long de la route, attachés l'un à l'autre par leur cangue, et ils meurent de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire avec vérité, que si l'on perdait la route qui conduit de l'Afrique Equatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée!

On calcule que chaque année, quatre cents mille nègres semblent victimes de ce fléau!

Enfin, on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés, après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore de ce qui a été pris au départ... »

NOTES SUR L'ESCLAVAGE A L'EPOQUE CONTEMPORAINE

Le Secrétaire de la Société Britannique contre l'Esclavage évaluait, au cours d'une conférence donnée à Londres en 1954, le nombre des esclaves au Moyen-Orient et en Ethiopie, à près d'un million. La même année, il publiait dans la revue Africa des précisions sur cet état de fait.

Dans Réalités, numéro de janvier 1958, on pouvait lire ce qui suit

« Il y a encore 500 000 esclaves en Arabie Séoudite » (un habitant sur dix). Les marchés d'esclaves y sont reconnus officiellement et réglementés par l'Etat. La profession de marchand d'esclaves est prolifique au Yemen. Dans ces deux pays on entretient soigneusement le trafic. Certains prix sont connus : une jeune fille est la marchandise de la plus haute valeur, jusqu'à quatre cent mille francs. Un homme peut valoir jusqu'à deux cent mille francs. Il est un aspect de ce trafic encore plus révoltant : on fabrique couramment des eunuques qui sont vendus aux riches propriétaires de l'Arabie Séoudite.

Je sais que jusqu'en 1930, les marchés étaient encore bien pourvus en esclaves tant au Maroc qu'en Tripolitaine dans les zones dissidentes donc incontrôlées.

Une haute personnalité musulmane de la région d'Ouargla a acheté vers les années 1929-1930, sur le marché de Ghat, ville du Sud de la Tripolitaine non encore occupée par les Italiens donc libre, un noir et sa mère à des Toubbous. Il les paya seize chameles.

Ce noir, que nous appellerons Zaouken était très beau, athlétique et de grande taille. Son maître lui « avança » deux méhari afin qu'il puisse s'engager dans les Compagnies Sahariennes. Ce noir fut accepté et affecté à mon peloton.

Les méharistes, contrairement aux troupes régulières, achetaient eux-mêmes leurs montures, leur nourriture et leur habillement par retenue sur leur solde. Il fallait donc une mise de fonds relativement importante pour s'acheter des méhari.

La convention passée entre Zaouken et son maître était la suivante : Zaouken percevait une solde de laquelle il défalquait tous ses frais. Il versait mensuellement à son maître le reliquat, à charge par ce dernier (l'entretenir sa vieille mère. Zaouken était extrêmement satisfait de son sort d'abord parce qu'il eût pu être vendu au Moyen-Orient et qu'ensuite il était militaire.

Or ceux-ci, dans les tribus, jouissaient d'une grande considération.

Malheureusement Zaouken, au cours de la Campagne de Tunisie tomba malade et mourut quelques mois après à l'Hôpital militaire de Ouargla.

Son maître avait agi envers lui comme agissent à l'heure actuelle les impresarii. Zaouken faisait absolument partie de la famille du notable et était enchanté de son sort. C'est Zaouken lui-même qui me fit confiance de l'affaire au cours d'une reconnaissance pour laquelle je l'avais désigné au groupe d'escorte.

Il ne voulait pas être libre disait-il. Je ne suis pas un esclave, je suis traité par mon maître exactement comme ses propres enfants.

J'eûs encore dans mon peloton méhariste un noir dont le maître appartenait à la tribu des Mekhadma d'Ouargla. Je le fis nommer première classe. Il s'appelait Bourregaa. Lui aussi, disait-il, faisait partie de la famille de son maître et était parfaitement heureux.

Enfin, un touareg, appelé Barakroki, avec lequel je m'étais lié d'amitié, sachant que je quittais Tamanrasset pour l'Adrar des Ifoghas, vint me trouver avant mon départ et me dit : « J'ai dans l'Adrar une négresse qui m'appartient et qui garde un troupeau de chèvres. Je te la donne. Si elle n'est pas aux environs de Tin Zaouaten, tu la demanderas à Khemnou l'amrar des Ifoghas. » Je m'inquiétai d'elle dès mon arrivée. C'était une jeune négresse qui pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle vivait en concubinage avec un sous-officier français...

Voici un fait raconté à Larteguy par son interprète ⁽⁶²⁾

« ... L'année dernière (il s'agit sans doute, d'après le contexte de l'année 1954), à Timbadrat, à trois cents kilomètres de Kayes, un homme politique important de Mauritanie, a vendu pour trois cent mille francs un couple d'esclaves à un Cheikh Yéménite en visite officielle. L'homme avait trente-six ans, la femme vingt-quatre. Ils furent emmenés en Arabie. J'ai provoqué une enquête qui n'a pas abouti. Le frère du Cheikh siège à l'O.N.U. et le Maure au Grand conseil de l'A.O.F. »

Il est certain que l'esclavage, sous des formes diverses, existe toujours en Afrique et au Moyen-Orient. Il m'a été signalé, en 1969, que les Tebbous razziaient encore des nègres qu'ils revendaient dans le Sud de l'Egypte ou au Soudan. Un reporter italien aurait même pris des photographies, ce qui me paraît être improbable. Je pense qu'il convient d'accueillir avec beaucoup de circonspection les articles de magazines à sensation qui traitent périodiquement de l'esclavage et publient des photographies qui pourraient bien n'être que des montages.

⁶² Les clefs de l'Afrique. (Albin Michel, 1957).

COURS DES NEGRES

Tableau donnant le cours des esclaves sur les marchés de Tombouctou, du Tidikelt, du Touat et du Gourara pour l'année 1891, établi par le Commandant Deporter.

Sexe	Age	Prix d'achat à Tombouctou En francs or	Prix de vente au Touat et au Gourara en francs or
Petit garçon	4 à 10 ans	50 à 80	150 à 200
Petite fille	4 à 10 ans	80 à 160	200 à 350
Jeune garçon	11 à 16 ans	150 à 200	300 à 400
Jeune fille	11 à 16 ans	200 à 350	500 à 600
Adulte mâle	16 à 25 ans	150 à 200	250 à 400
	25 ans et plus	100 à 200	350 à 500
Adulte femme	16 à 25 ans	200 à 300	450 à 550
	25 ans et plus	150 à 250	400 à 500

(Note manuscrite -- Archives du poste du Gourara)

Le document qui suit m'a été obligeamment adressé en 1946 par le Capitaine Jacques d'Exéa, Commandant la Compagnie Saharienne du Touat, que j'avais tenu au courant de mes recherches documentaires.

**NOTE DE SERVICE DE MONSIEUR LE CHEF D'ESCADRON
LAPERRINE,**

COMMANDANT SUPERIEUR DES OASIS,
EN DATE DU 18 AVRIL 1905, RELATIVE A LA SUPPRESSION PROGRESSIVE DE
L'ESCLAVAGE DANS LES OASIS SAHARIENNES.

L'esclavage est contraire à nos lois et à nos moeurs, nous devons avoir à coeur de le faire disparaître le plus tôt possible des Oasis.

Ceci posé, nous sommes obligés de reconnaître que sa suppression radicale immédiate est à peu près impossible.

D'une part, l'expérience a prouvé que la suppression brusque de l'esclavage a pour conséquence une révolution économique qui a de fortes chances de ruiner le pays où on l'applique. Les Oasis, pays pauvres, seraient incapables de résister à pareille secousse.

D'autre part, nous avons promis aux habitants de respecter leurs moeurs, leurs coutumes, leurs institutions. Cette promesse ne saurait être considérée comme absolue, ce serait nous enlever la possibilité de tout progrès dans l'avenir; mais elle nous crée l'obligation morale de modifier le moins possible les institutions existantes, de ne le faire que dans un but de progrès bien évident et sans chambardements révolutionnaires qui troubleraient profondément le pays et risqueraient de le ruiner.

Nous nous trouvons ainsi amenés à envisager la suppression progressive de l'esclavage.

Lorsqu'on étudie les causes des révolutions économiques qui ont suivi, dans les colonies françaises la libération des esclaves, on se rend compte qu'elles proviennent de la non-préparation des esclaves à un changement brusque de situation sociale. Contraints au travail depuis des générations, ils ne voyaient dans la liberté que le droit de vivre sans travailler.

D'après le général Archinard, la solution du problème de la libération progressive des esclaves consisterait à les faire passer le plus rapidement possible par une série de conditions sociales analogues à celles par lesquelles les esclaves gallo-romains sont passés avant de devenir les citoyens libres de 1789.

Suppression du commerce des esclaves.

La condition des esclaves devient alors celle du serf attaché à la glèbe. Le serf doit son travail, le maître lui doit la nourriture, le logement, l'habillement et la protection.

Le serf devient métayer.

Le maître lui fournit la semence, le cheptel, la terre. Le métayer doit tirer le meilleur parti possible des ressources mises à sa disposition. Son maître le paie en lui abandonnant une part proportionnelle de la récolte.

Le métayer devient fermier.

Le maître met à sa disposition une terre contre une redevance fixe, la plus-value de la récolte profitant au fermier qui supporte par contre les pertes provenant de la moins-value.

Avec l'argent gagné, le fermier achète la terre et devient propriétaire petit à petit, a voix au chapitre dans l'administration du village.

Enfin, toute distinction de caste disparaît et le dernier échelon est franchi.

A côté du serf attaché à la glèbe, il y a l'esclave artisan travaillant pour le compte de son maître qui l'entretient.

Lorsque cet artisan est un ouvrier habile, il y a disproportion complète entre le produit de son travail et le prix de son entretien. Sa situation devient particulièrement digne d'intérêt, comme serf il doit être admis successivement à ne donner qu'une quote-part de son travail, quitte à s'entretenir avec le reste puis à payer à son maître un revenu fixe, ensuite, avec ses économies à racheter la propriété de ses outils et sa liberté.

Ce plan peut servir dans son ensemble pour les Oasis, quitte à adapter des détails aux coutumes locales.

REFORMES IMMEDIATES

Dès maintenant nous pouvons aborder la première phase de ce programme. Supprimer la traite, fixer le nègre au sol et améliorer sa condition d'existence.

Suppression de la traite.

Dans la suppression du commerce des nègres aux oasis, un point délicat se présente : doit-on supprimer l'importation des nègres? D'une part, nous sommes entourés de pays où l'esclavage est admis, d'autre part les autorités du Soudan ne sont pas arrivées à empêcher complètement l'exportation. En nous montrant trop sévères pour l'importation des nègres aux Oasis, nous risquons simplement d'augmenter le courant d'importation au Maroc et en Tripolitaine.

A mon avis, jusqu'à ce que nous soyons assez maîtres de la police du Sahara pour pouvoir empêcher toute exportation d'esclaves du Soudan au Maroc et en Tripolitaine, nous devons tolérer, sous certaines conditions, l'importation aux Oasis, en entravant, dans la mesure du possible, les courants latéraux vers le Maroc et la Tripolitaine.

Fixation des nègres au sol.

La suppression de la traite fera faire un grand pas à cette question. Le nègre ne pouvant plus être vendu ne pourra quitter son village que par suite du départ

de son maître ou de division d'héritage. Le mieux sera d'interdire ces mutations en principe, tout en réservant aux Chefs d'Annexes de les autoriser dans des cas exceptionnels après enquête.

Amélioration de la condition des nègres.

Le nègre et le maître doivent être considérés comme liés par contrat. Le maître devant traiter son nègre avec humanité et lui fournir nourriture, habillement et logement; le nègre devant par contre à son maître fidélité et son travail dans la mesure de ses forces.

Jusqu'à nouvel ordre, notre rôle consistera à veiller à ce que ce contrat soit fidèlement exécuté de part et d'autre.

Nous devons également faciliter par tous les moyens la reconstitution de la famille dans la caste des nègres.

Mesures indispensables.

Pour rendre la surveillance des Chefs d'Annexes possible et les mesures énumérées efficaces, il est indispensable de faire procéder à un recensement détaillé des nègres et à nous faire ensuite exactement tenir au courant des diverses mutations : décès, naissances, libération et importation.

Dans toutes les tournées, les Officiers devront emporter le contrôle des nègres, se les faire présenter, voir s'ils sont bien traités, bien nourris, etc. Ils se feront également présenter ceux récemment libérés de façon à empêcher des libérations fictives masquant des ventes ou que des maîtres se débarrassent de la sorte de l'obligation de nourrir les nègres infirmes incapables de gagner leur vie.

Préparation des mesures à prendre dans l'avenir.

Pour permettre la continuation du programme de libération progressive, les Chefs d'Annexes feront étudier aussi complètement que possible la situation respective des diverses classes sociales dans le ksar et en particulier les points suivants

- 1° Les conditions dans lesquelles s'effectuent actuellement les libérations d'esclaves.
- 2° Comment est assurée la subsistance des nègres infirmes libérés lorsqu'ils sont incapables de gagner leur vie.
- 3° Obligations vis-à-vis de leurs maîtres, des nègres artisans et ceux qui, d'une façon générale sont employés à un travail soldé en dehors des propriétés de leurs maîtres.

Signé : H. LAPERINNE.

Note de l'auteur : Les instructions qui précèdent, données par M. Laperrine à ses Officiers, lui ont été inspirées par les études du général Archinard ainsi que par différentes déclarations de S.E. le Cardinal Lavigerie, à savoir que la libération massive des esclaves porterait un coup mortel à l'économie locale et serait un facteur très important de révolution dans des pays récemment soumis.

NOTE DE LINGUISTIQUE

Je préviens ici que j'ai simplifié l'orthographe et la grammaire des termes arabes ou touareg employés. Il n'y en a d'ailleurs qu'un minimum.

Je sais qu'on dit

Masculin	Féminin	Pluriel
Un targui	une targuia	des touareg, des targuiat
Un chaâmbi	une chaâmbia	des chaâmba des chaâmbiat
Un méhari	une naga	des méhara des niag

Mais j'écris

Un touareg, des touareg, des femmes touareg.

Un chamba, des chamba.

Un méhari, des méhari (Citroën a fait de ce singulier un pluriel pour ses voitures).

La langue des touareg s'appelle le Tamacheq ou le Tamahaq. C'est un dialecte berbère. Les caractères servant à écrire le tamacheq sont appelés Tifinagh. La langue des touareg est, sauf erreur de ma part, le seul dialecte berbère disposant d'un alphabet. La langue des Zénètes du Gourara, des Mozabites du Mzab, des Kabyles, des Chaouias, sont aussi des dialectes berbères.

Ainsi, je parle de graffiti gravés sur les rochers. Le plus classique de ces graffiti est le suivant

« Moi, Fadhimata Oult Oukhennis, nul n'a jamais touché les plis de mon ventre, ma dot est de seize chevaux. »

Cette inscription, qui se trouve sur un rocher du Hoggar, contient toutes les lettres de l'alphabet touareg. C'est sur cette phrase que les jeunes s'exercent à apprendre l'alphabet.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
ÉTABLISSEMENTS DALEX
A MONTROUGE (92)
Dépôt légal n° 885



Durant son commandement du poste de **Timimoun** au Sahara, de juillet 1944 à fin 1947, **F.J.G. MERCADIER** fit la connaissance d'un très vieux Noir qui approchait de ses cent ans. L'officier méhariste eut la chance de devenir son confident et la bonne idée de noter scrupuleusement jour après jour ce que lui disait son ami **GRIGA**.

Avec cette précision que l'on retrouve souvent dans les récits de ceux qui ont beaucoup souffert, les souvenirs surgissaient dans la tête de **GRIGA**, depuis son enfance jusqu'à ces jours où le poids des ans lui enseignait qu'en définitive l'homme n'est supérieur à l'âne que parce qu'il possède la faculté de penser, mais qu'il reçoit les

mêmes coups de bâton et est toujours au service de quelque chose ou de quelqu'un. Les descriptions qu'il faisait des étapes de sa longue vie d'« homme volé » étaient si surprenants que **F.J.G. MERCADIER** fit vérifier nombre de détails donnés qui lui paraissaient impossible à croire. Tous furent confirmés authentiques, tant il est vrai que ce que peut être une vie d'esclave est inimaginable pour un homme libre.

Né dans le Nigeria, **GRIGA** avait été capturé par un rezzou touareg avec un groupe de femmes, de filles et de garçons de son village. Emmenés enchaînés à marches forcées vers le nord, dans des conditions atroces, ils avaient été vendus au marché des esclaves d'In Salah. Cela se passait vers 1862. Acheté par un riche propriétaire de **Timimoun**, en même temps que son amie **MAMA**, **GRIGA** poursuivra son existence dans cette oasis jusqu'à son dernier jour.

« **L'ESCLAVE DE TIMIMOUN** » est un livre dur, cruel, excitant, parsemé de scènes violentes, où tout est vrai jusqu'au plus petit détail. Empreint d'une sereine et profonde philosophie, il compose un document rare et poignant sur l'une des pires tares de l'humanité depuis ses origines, laquelle subsiste encore de nos jours en Afrique et au Moyen-Orient.